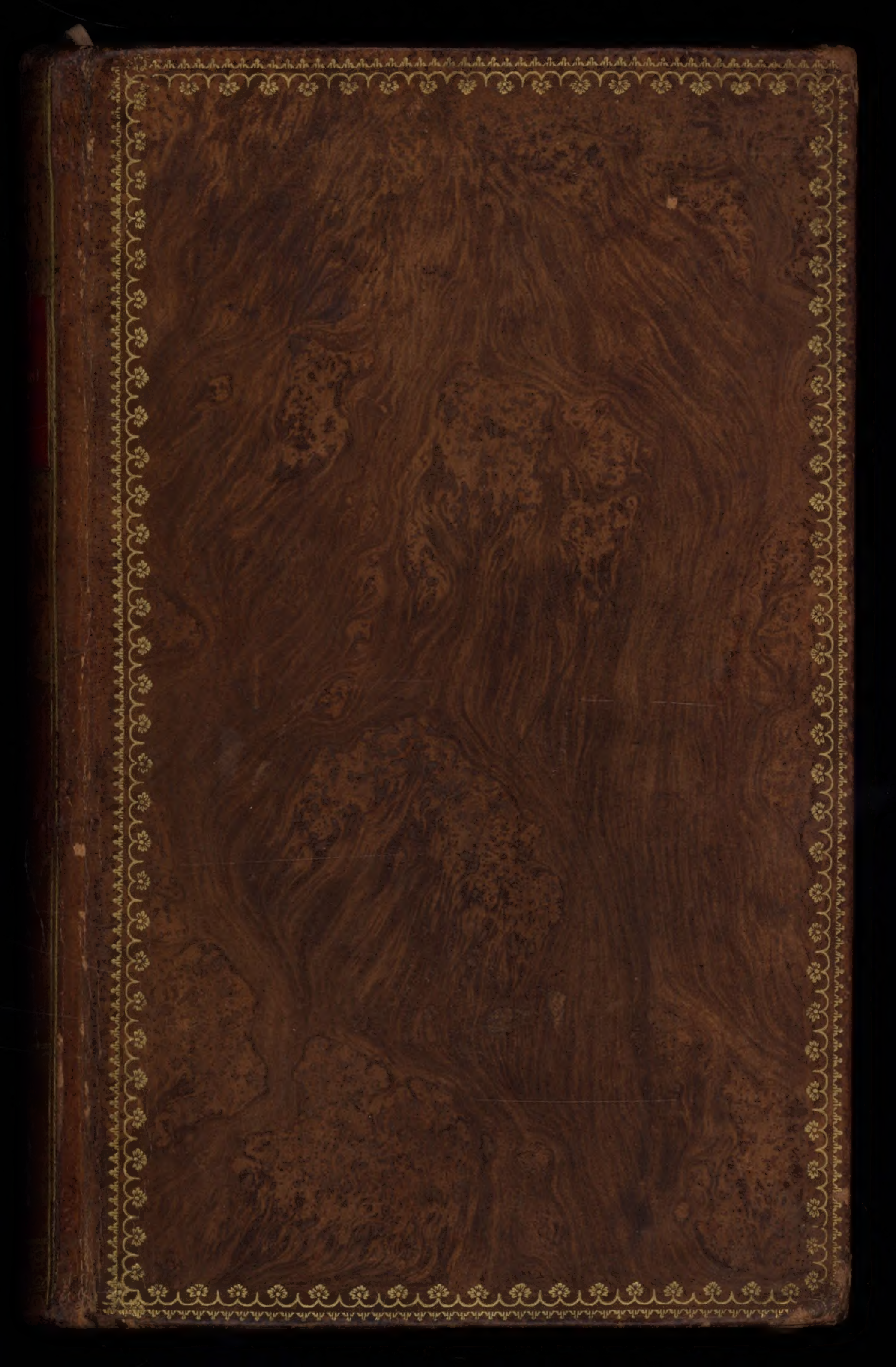
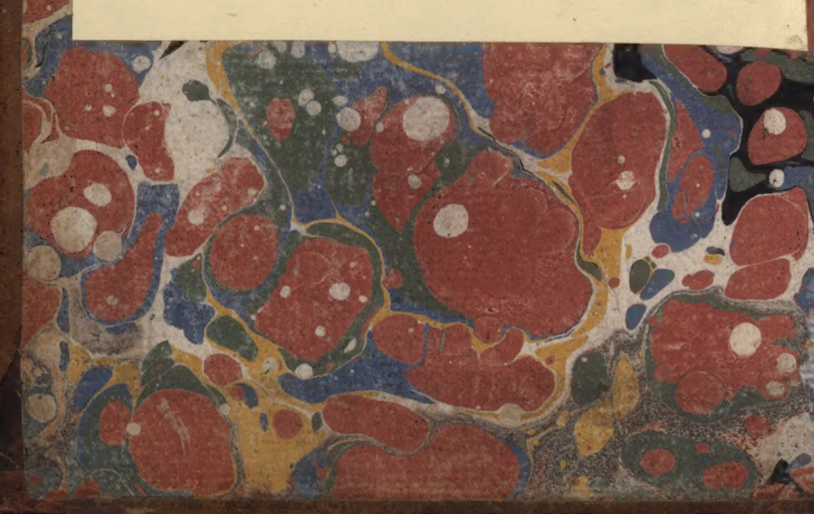
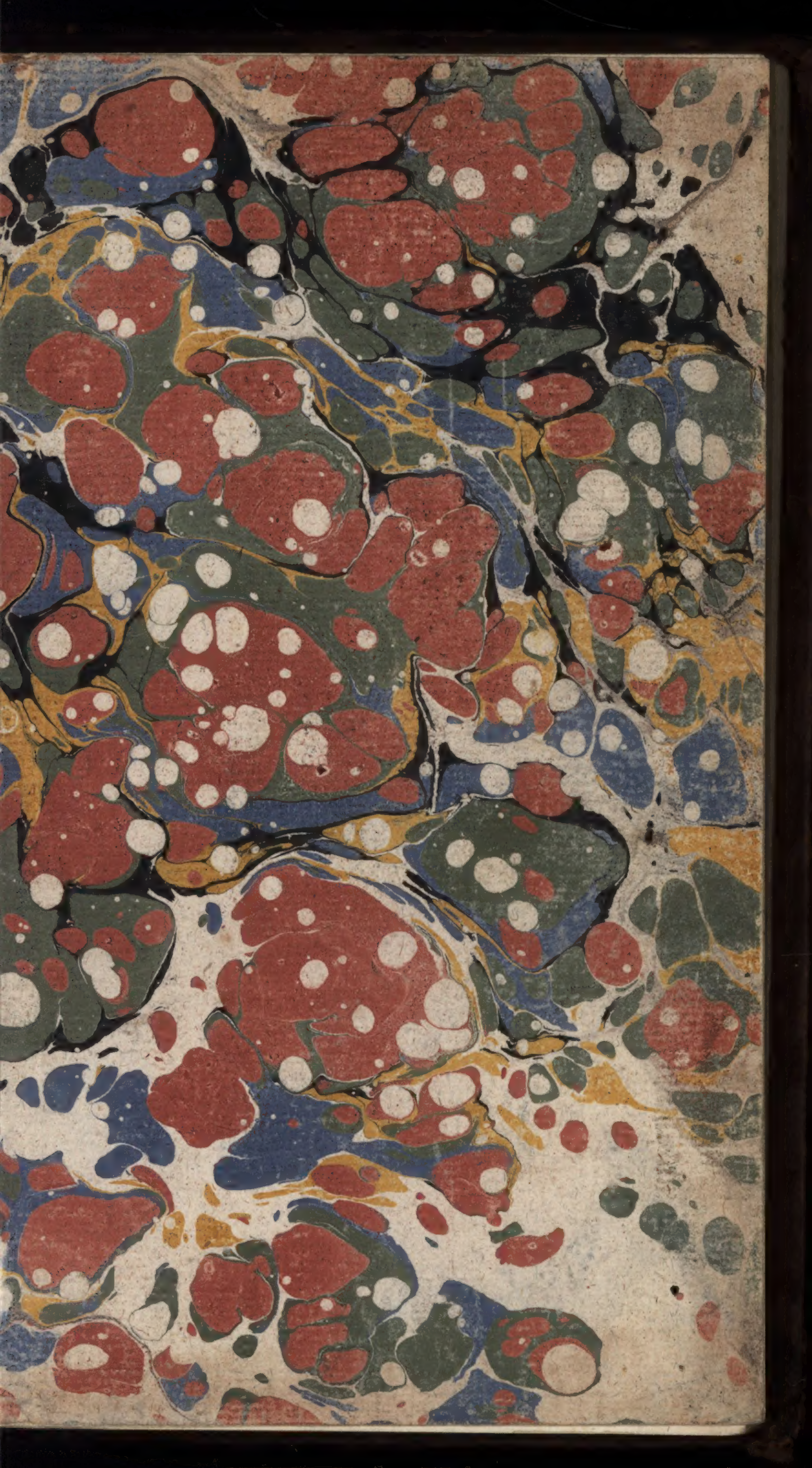


Alice

EX LIBRIS
OSCAR
LADNER

WIEN
MDCCCCXVI





Pauline Feronne

DON QUICHOTTE
DE LA MANCHE.

TOME TROISIEME.

DON QUICHOTTE
DE LA MANCHE,

TRADUIT DE L'ESPAGNOL

DE MICHEL DE CERVANTES

PAR FLORIAN;

OUVRAGE POSTHUME.

TOME TROISIEME.



DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AÎNÉ.

A PARIS,

Chez DETERVILLE, libraire, rue du Battoir, n° 16.

AN VII. (1799.)

DON QUICHOTTE DE LA MANCHE.

SUITE DE LA SECONDE PARTIE.

CHAPITRE XVIII.

Noces de Gamache.

La belle aurore avoit à peine répandu dans les campagnes les perles liquides qui tombent de sa chevelure d'or, lorsque le héros de la Manche, ennemi de la paresse, se leve et appelle son écuyer. Celui-ci ronfloit encore. Ô le plus heureux des mortels ! s'écria don Quichotte en le regardant : sans soucis, sans inquiétude, sans crainte des enchanteurs, igno-

ré de l'envie que tu ignores, tu dors d'un sommeil paisible! Tu dors, et les peines toujours renaissantes d'une passion sans espoir, les soins pénibles et nécessaires pour le soutien de tes jours ne troublent point ton repos; la douloureuse ambition, la pompe vaine du monde, l'insatiable desir et des honneurs et des richesses, sont inconnus à ton humilité. Rien ne t'occupe que ton âne: c'est moi qui suis chargé de penser à toi; juste obligation qui compense les amertumes de la servitude! Il faut que le maître veille pour nourrir, pour récompenser le fidele serviteur qui dort; il faut qu'il travaille pour le rendre heureux, et qu'il devienne sa providence.

A tout cela Sancho ne répondoit rien, et n'auroit pas de sitôt répondu, si don Quichotte ne l'eût poussé de sa lance. En ouvrant les yeux, l'écuyer tourna deux ou trois fois la tête, et sembla recueillir avec attention toute la finesse de son odorat: Monsieur, dit-il, si je ne me

trompe, il vient de là-bas, de cette ramée, une odeur bien plus agréable que celle des roses et du jasmin ; je crois, je suis sûr de sentir des grillades et des fritures. Ah ! monsieur, les heureux mariages que ceux qui commencent par cette odeur-là ! Leve-toi, gourmand, reprit don Quichotte ; hâtons-nous d'aller voir ces noces, qui peut-être causeront la mort de l'infortuné Basile. — Ma foi ! hier j'étois pour lui ; mais depuis que je sens ces grillades, j'avoue que monsieur Gamache me paroît avoir du mérite. Il faut être juste, au fond : que diable ! quand on n'a pas le sou, on ne peut pas épouser Quitterie. Monsieur Gamache, j'en suis sûr, enterreroit Basile sous ses pistoles : les belles roses, les bijoux qu'il achetera pour sa femme, valent un peu mieux que les sauts, les coups de fleuret, les jolies chansons de Basile. Que vous donne-t-on au marché pour une chanson ou pour un beau coup de fleuret ? toutes ces graces, toutes ces sciences ne paient

pas le boucher : lorsque c'est un homme riche qui les possede, elles ont beaucoup de mérite; mais pour que la maison tienne, il faut que les fondements soient bons, et je n'en connois pas de meilleurs que l'argent.

Par le dieu du ciel! interrompt notre héros, il n'existe pas sur la terre un aussi grand babillard que toi : à peine éveillé, tu commences tes longues sottises! — Monsieur, rappelez-vous, s'il vous plaît, nos conventions avant de nous remettre en campagne. Pourvu que je ne dise rien contre madame Dulcinée et contre la chevalerie, vous m'avez donné le droit de parler tant qu'il me plaira. — Je ne me souviens point du tout de cette convention; et, quoi qu'il en soit, je t'ordonne de te taire et de me suivre à cette prairie, où les instruments de musique ont déja donné le signal des jeux. L'écuyer obéissant alla brider Rossinante : nos deux héros se mirent en

marche; et, montés sur leurs coursiers, entrerent sous la feuillée.

Le premier objet qui attira les yeux de Sancho fut un jeune bœuf, embroché dans un grand orme, et que l'on faisoit rôtir auprès d'un bûcher enflammé. Autour de cet immense feu étoient six marmites, ou plutôt six cuves, dans lesquelles cuisoient à leur aise plusieurs moutons tout entiers : les faons, les lievres, les lapins, déja dépouillés; les oies, les poules, les pigeons, sans plumes; toutes les especes de volaille et de gibier étoient pêle-mêle pendues à des arbres, et ne pouvoient se compter. Plus de soixante dame-jeannes du meilleur vin de la Manche étoient rangées à droite et à gauche : des piles énormes de pains blancs s'élevoient comme les monceaux de bled dans une aire. Les fromages, posés les uns sur les autres ainsi que des tuiles, formoient une haute muraille; et deux immenses chaudieres, semblables

à celles des teinturiers, remplies d'une huile excellente, servoient à frire les beignets, que l'on retiroit avec deux larges pelles, pour les jeter dans une autre cuve pleine du miel le plus doux. Plus de cinquante cuisiniers ou cuisinieres, tous propres, habiles, alertes, travailloient, chantoient et rioient. Dans le ventre du bœuf rôti l'on avoit eu soin d'enfermer douze petits cochons de lait, qui cuisoient là sans être vus, et devoient surprendre les nombreux convives. Les épiceries étoient prodiguées dans de grands coffres ouverts. Enfin une armée entiere auroit trouvé de quoi se nourrir dans cette abondance rustique.

Sancho regardoit, contemploit, admiroit tout; le doux sourire étoit sur ses levres; une pure joie dilatoit son cœur. Tantôt, séduit par la bonne odeur qui s'exhaloit des marmites, il s'arrêtoit autour d'elles; tantôt il les abandonnoit pour aller soupirer près des dame-jeannes, et bientôt quittoit ces dernieres

pour se rapprocher des beignets. Enfin, ne pouvant plus supporter tant d'émotions différentes, il aborde un des cuisiniers; et, les yeux baissés, l'air modeste, d'une voix soumise et flatteuse, lui demande la permission de tremper un petit morceau de pain dans une de ces grandes marmites. Pardi! frere, lui répondit le cuisinier, l'intention du riche Gamache n'est pas que ce jour soit un jour de jeûne. Cherchez, prenez une cuiller, écumez une poule ou deux, et grand bien vous fasse! Monsieur, vous êtes fort poli, reprit Sancho de la même voix; mais je ne vois point de cuiller. — Attendez, mon pauvre ami, vous m'avez l'air bien timide; je vais à votre secours. Aussitôt l'obligeant cuisinier prend un poëlon qu'il enfonce dans la marmite, en retire trois poules avec deux oisons; et les présentant à Sancho: Tenez, dit-il, mon bon frere, déjeûnez avec cette écume, en attendant le dîner. — Je vous remercie, monsieur; mais je n'ai rien pour

mettre cela. — Eh ! emportez le poëlon : n'avez-vous pas peur de ruiner Gamache? Sancho ne se le fit pas redire : il salua le cuisinier tendrement, et courut se mettre dans un petit coin.

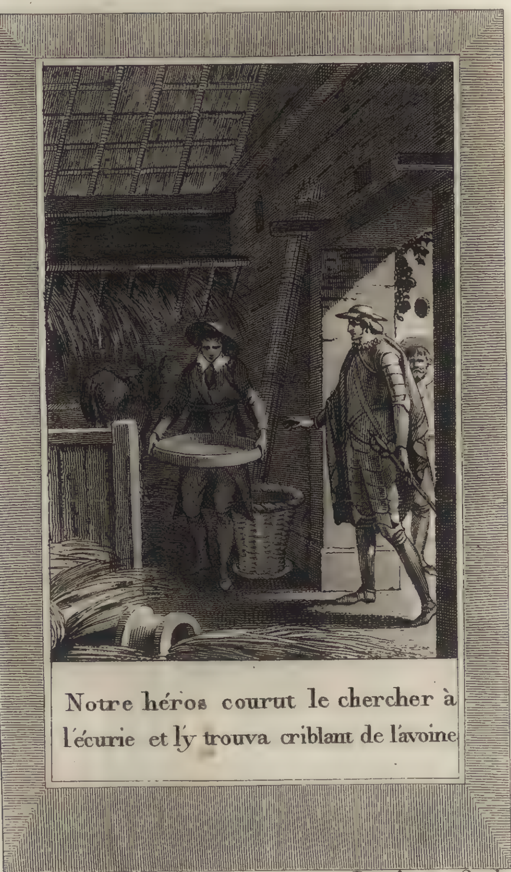
Pendant ce temps, don Quichotte considéroit douze villageois parés de leurs habits de fêtes, montés sur de belles juments richement enharnachées, et portant des sonnettes au poitrail. Ces cavaliers, en arrivant, commencerent aussitôt les courses, tantôt en troupe, tantôt dispersés, se mêlant, se séparant, et criant à haute voix : Vivent Quitterie et Gamache! Il est le plus riche de nous; elle est la plus belle du monde: vivent à jamais ces époux heureux! Notre héros se disoit tout bas : Ils n'oseroient s'exprimer ainsi s'ils avoient vu Dulcinée. Au même instant, par les divers côtés de la feuillée, parurent différents grouppes de danseurs : parmi eux se distinguoient vingt-quatre jeunes garçons, vêtus de blanc, portant sur leur tête des mou-

choirs de soie de couleur, et tenant l'épée à la main. Arrivés au milieu du cercle, chacun choisit son adversaire, se place, se prépare au combat, et tous s'attaquent à-la-fois. Leur adresse, leur agilité, leurs coups redoublés et parés, leurs épées voltigeant dans l'air, leurs victoires toujours disputées et jamais sanglantes, les sauts, les ris, les cris de joie des vaincus comme des vainqueurs, donnerent un long plaisir à tous ceux qui les regardoient, et charmerent sur-tout don Quichotte.

Ces combattants firent place à une troupe de jeunes filles, dont la plus âgée avoit dix-huit ans, et que l'on avoit choisies parmi les plus belles du pays : elles étoient vêtues de verd, les cheveux épars, couronnés de roses, et se tenoient entre elles par des guirlandes d'amarante et de jasmin. Un vénérable vieillard avec une ancienne matrone étoient à leur tête : elles s'avançoient en dansant au son d'une cornemuse maure; et le plaisir qui bril-

loit dans leurs yeux s'accordoit avec la pudeur qui ne quittoit pas leurs visages.

Après elles, une pantomime attira tous les regards. On vit s'élever un château superbe, inaccessible des quatre côtés. A ses creneaux l'on distinguoit une jeune et timide fille, dont les attraits éblouissoient les yeux. L'Amour, environné de son aimable cortege, vint tirer contre les murailles toutes les fleches de son carquois, et fit de vains efforts pour s'emparer de la charmante captive. La Fortune, qu'on reconnoissoit à ses habits éclatants d'or, à la richesse de ses courtisans, osoit tenter la même entreprise. Après plusieurs attaques et plusieurs ruses, longtemps déjouées par les deux émules, le château s'écrouloit devant la Fortune, et lui livroit la jeune beauté. L'Amour, oubliant son dépit, venoit bientôt se mêler aux vainqueurs, les couronnoit de ses mains, et les deux troupes réconciliées célébroient dans une danse vive le triomphe de la Fortune.



Notre héros courut le chercher à l'écurie et l'y trouva criblant de l'avoine

Lebarbier Inv. *Dambrun Sculp.*

Notre héros, attentif à ce que signifioit la pantomime, demanda quel en étoit l'auteur; on lui répondit que c'étoit un bénéficier du village, homme de beaucoup d'esprit. Je suis sûr, reprit don Quichotte, que cet honnête ecclésiastique dîne plus souvent chez Gamache que chez le malheureux Basile. Écoutez donc, lui dit Sancho qui déjeûnoit non loin de là, je vous avoue que le roi est mon coq, et que plus je vais, plus je me sens d'amitié pour monsieur Gamache. Je le crois, reprit don Quichotte; tu es du naturel de ceux qui sont toujours pour le plus fort. — Il ne s'agit point du plus fort; il s'agit seulement de savoir si en écumant la marmite de Basile j'en aurois retiré ceci. Considérez, s'il vous plaît, la mine de cette poularde, et convenez que dans ce monde, comme disoit ma grand'mere, il n'y a jamais que deux familles, ceux qui ont, ceux qui n'ont pas; et ma grand'mere aimoit beaucoup la famille de ceux qui ont. Je suis de son avis, mon-

sieur; l'avoir est au-dessus du savoir; et je préfere l'âne couvert d'or au cheval le mieux harnaché. — Crois-moi, mon pauvre Sancho, mange au lieu de commencer tes sentences. — Oh! soyez tranquille, monsieur, je n'en perds pas un coup de dent. Dans la cuisine de Basile j'aurois plus de temps pour parler. —Tu en trouves toujours de reste. —Point du tout; je ne me permets une petite conversation par-ci par-là que lorsque je n'ai rien à faire. Je sais trop que dans l'autre monde on doit nous faire rendre compte des paroles inutiles; ainsi je vous demande la permission de ne plus m'occuper que de ce poëlon.

Cela dit, le bon écuyer se remit à manger avec tant d'appétit, qu'il en auroit donné l'envie à son maître, sans les grands évènements que nous allons rapporter.

CHAPITRE XIX.

Suite des noces de Gamache.

On entendit tout-à-coup vers le haut de la feuillée un grand bruit mêlé de cris de joie. C'étoient les villageois à cheval qui se rassembloient en cérémonie pour aller au-devant des époux. Ceux-ci ne tarderent pas à paroître, précédés d'une foule d'instruments divers, accompagnés du curé, entourés des deux familles et des principaux habitants de tous les villages voisins. Sancho n'eut pas plutôt apperçu Quitterie, qu'il s'écria : Ma foi, l'on peut dire que celle-là n'est pas mal mise. Je ne pense pas qu'à la cour il y ait de plus beaux affiquets. Regardez, regardez, monsieur; le drap verd dont elle est vêtue est du velours le plus cher; la toile blanche qui le borde n'est rien moins que du satin : et son collier de corail, savez-

vous qu'il est garni d'or? Voyez ses mains, je vous prie; elles sont pleines de bagues, de perles, dont chacune vaut un œil de la tête. Sainte Marie! les beaux cheveux! ils sont de couleur de châtaigne, et traînent jusqu'à la terre. La jolie taille! comme elle est fine et droite! Avec tous les bijoux qui lui pendent aux oreilles, on croiroit voir un palmier chargé de dattes. Don Quichotte rit des éloges de son écuyer, et convint qu'après Dulcinée Quitterie étoit la plus belle femme qu'il eût encore vue.

Quitterie, le visage pâle, l'air sérieux, les yeux baissés, s'avançoit, à côté de Gamache, vers une espece d'amphithéâtre de feuillage, où le curé devoit les unir. Ils étoient près d'y arriver lorsqu'au milieu de la foule et du tumulte une voix se fait entendre derriere eux: Arrêtez, disoit cette voix; craignez-vous que le temps ne vous manque? Quitterie, Gamache, ceux qui les environnoient, retournerent aussitôt la tête. On apperçoit un

jeune homme vêtu d'une robe noire bordée de rouge, les cheveux épars, couronné de cyprès, et portant un bâton à la main. Tout le monde reconnut Basile; et tout le monde, qui l'aimoit, trembla que son désespoir ne vînt ensanglanter la fête. La foule s'ouvre devant lui; Basile s'avance d'un pas rapide, approche, arrive palpitant, s'arrête non loin des époux, enfonce son bâton dans la terre; et fixant sur Quitterie des yeux égarés et farouches, il reprend haleine quelques instants.

Écoutez-moi, dit-il enfin d'une voix rauque et tremblante, écoutez-moi, parjure Quitterie; vous n'aurez pas longtemps à m'entendre. Je peux, sans vous faire rougir, révéler tout haut nos secrets; je peux vous rappeler ici que, depuis que je vous aime, c'est-à-dire depuis que j'existe, jamais je ne demandai, je ne desirai rien de vous qui pût causer un moment d'alarme à votre sévere pudeur. Heureux, content de vous aimer,

satisfait de la promesse que vous ne seriez qu'à Basile, je travaillois avec ardeur, avec patience, avec courage, à mériter que la fortune daignât enfin me sourire. Vous m'abandonnez, Quitterie, et vous savez cependant que tant que Basile voit le jour vous ne pouvez avoir un autre époux. Je vous connois trop pour n'être pas sûr que cette seule idée doit empoisonner toute votre félicité. Rassurez-vous, Quitterie, je viens dégager vos serments, vous affranchir de tout remords, vous rendre libre, indépendante, et digne de l'heureux époux que vous m'avez préféré; je viens crier comme vous tous: Vive, vive le riche Gamache avec la belle Quitterie! et j'ajouterai seulement, Meure, meure le pauvre Basile!

En disant ces mots il saisit et retire de son bâton un long glaive qu'il renfermoit, en place la poignée à terre, s'élance sur la pointe, et tombe dans des flots de sang. On crie, on accourt: le fer acéré sortoit de deux pieds par le dos. Basile

étoit sans mouvement; don Quichotte le tenoit dans ses bras; ses nombreux amis en versant des larmes essayoient de retirer le fer: mais le curé les retint, et voulut d'abord confesser le mourant, dans la crainte qu'il n'expirât. Ce dernier avis prévalut. Basile, d'une voix éteinte, s'écria: Je meurs, mes amis; ah! du moins si Quitterie daignoit à mon dernier moment me donner la foi d'épouse, je sens qu'alors mon ame plus calme pourroit s'ouvrir au repentir, et s'occuper de mériter le pardon de mon désespoir. Le curé lui représenta qu'il ne devoit plus songer à Quitterie, mais se rappeler ses fautes passées, et les avouer avec piété. Non, non, répondit Basile; je suis incapable de rien si Quitterie ne me donne sa main, si Quitterie ne m'appelle son époux. Avec ce titre, dont je dois jouir si peu, vous me verrez obéissant à tout ce que vous prescrirez.

Don Quichotte alors éleva la voix, publia ce que demandoit Basile, ajoutant

avec une éloquence vive et forte que le généreux Gamache devoit lui-même se prêter aux desirs du moribond; que Quitterie veuve de Basile, et couverte d'un crêpe funebre, seroit aussi pure, aussi chaste que Quitterie sortant de la maison paternelle, couronnée de roses blanches; que son hymen avec Gamache ne seroit retardé que d'un instant, puisque l'autel où elle alloit prononcer le serment qu'on lui demandoit n'étoit autre chose que le tombeau de l'infortuné Basile.

Gamache surpris, incertain, regardoit cette étrange scene, et ne savoit que répondre. Il cherchoit ce qu'il devoit faire dans les yeux de ceux qui l'environnoient; et tous étoient pour Basile, tous lui demandoient d'avoir compassion d'un malheureux qui, n'ayant plus rien à espérer de cette vie, alloit encore perdre son ame. Gamache pressé, tourmenté, dit enfin que si Quitterie consentoit à ce mariage d'un moment, il ne s'y opposeroit point. Aussitôt les amis de Basile volent tous



Basile, dit-elle, Basile, recevez ma main & ma foi.

le Barbier inv. L. M. Halbon Sculp.

vers Quitterie, tombent à ses pieds, embrassent ses genoux, la supplient, la conjurent de donner sa main à celui qui ne meurt que pour l'avoir aimée. Quitterie, presque sans connoissance, appuyée sur ses compagnes, pouvoit à peine répondre, cherchoit à cacher ses pleurs, et regardoit sans cesse son pere, qui ne se pressoit pas de s'expliquer; mais le curé l'y força. Le curé, d'une voix sévere, déclara que le triste Basile touchoit à son dernier instant, et qu'il falloit se décider, ou répondre de tout à Dieu. Alors le pere de Quitterie fit un signe de consentement; celle-ci l'eut à peine apperçu qu'elle vole, se précipite vers Basile, tombe à genoux, saisit sa main, la presse, la couvre de larmes, et d'un accent entrecoupé, les yeux fixés sur les yeux du mourant: Basile, dit-elle, Basile, recevez ma main et ma foi; je suis à vous, je vous appartiens, je jure que je suis votre épouse. Ah! Quitterie, répond-il, puis-je compter, puis-je être sûr que

ce que vous faites pour moi n'est pas l'effet de la compassion? ne me trompez-vous pas, Quitterie? Répétez, répétez encore que vous m'appartenez, que je suis votre époux, que vous me donnez votre main de votre plein gré, sans violence, sans restriction, sans aucune feinte, sans avoir égard à l'état où je suis. Oui, oui, s'écria Quitterie, je me donne à vous, je suis votre épouse, quelque évènement qui puisse arriver, soit que j'aie l'affreuse douleur de vous voir mourir dans mes bras, soit que nous passions ensemble de longues et heureuses années. Il suffit, reprit Basile; recevez donc de nouveau ce que je vous ai donné depuis si long-temps, mon cœur, mon ame, ma foi, ma vie, et tout ce qui est en moi. Monsieur le curé, hâtez-vous de bénir notre mariage.

Sancho, témoin de ce qui se passoit, disoit en essuyant ses pleurs: Ce pauvre jeune homme, malgré le sang qu'il a perdu, parle encore avec bien de la force.

Le bon curé tout attendri donna la bénédiction aux époux, en y joignant une priere à Dieu de recevoir dans sa miséricorde l'ame du malheureux Basile. Celui-ci n'eut pas plutôt entendu que la cérémonie étoit achevée, qu'il se releve légèrement, tire le fer de sa blessure, et retombant aux pieds de Quitterie lui demande de lui pardonner ce qu'il osa tenter pour l'obtenir. Tout le monde resta muet de surprise; quelques uns, plus simples que les autres, crierent, Miracle! miracle! Non, répondit Basile à haute voix, point de miracle, mais adresse, mais industrie, mais ruse permise à l'amour.

Alors il découvre à tous les yeux un flexible tuyau de fer-blanc qu'il avoit placé de maniere que le glaive dont il s'étoit frappé, contenu par ce tuyau, sembloit lui traverser le corps. Des vessies pleines de sang avoient été crevées du même coup. L'esprit inventif de Basile, sa dextérité, son adresse extrême, avoient mis tant d'art et tant de justesse dans l'apprêt,

dans l'exécution, qu'il étoit impossible aux plus soupçonneux de ne pas le croire percé de part en part, et mourant de sa blessure.

L'aveu public qu'il en fit, sa franchise, son air, sa grace, l'intérêt qu'inspire un amant aimé, donnerent à Basile presque tous ses juges. On applaudit à son succès. Quitterie, à peine revenue de son trouble, de sa surprise, ne pouvoit, malgré ses efforts, dissimuler sa vive joie. Quelques uns, plus scrupuleux, ou peut-être humiliés de s'être laissé tromper, ayant osé dire que le mariage étoit nul, comme contracté par une fraude, Quitterie ne put se contenir plus long-temps, et s'écria d'une voix émue qu'elle le confirmoit de nouveau.

A ce mot, Gamache furieux, ses parents, ses amis, ses valets, mettent l'épée à la main, et veulent fondre sur Basile. Mille autres épées le défendent; et don Quichotte, la lance en arrêt, vole à la tête de ses défenseurs. Sancho, qui toute

sa vie avoit abhorré cette maniere de se disputer, se réfugia bien vîte au milieu des grandes marmites, espérant que ce sanctuaire seroit respecté par tous les partis. Les deux troupes alloient se charger, lorsque don Quichotte, d'une voix terrible, se mit à crier : Que prétendez-vous, soldats du riche Gamache? Quoi! dans les champs de l'honneur, les généraux les plus fameux, les plus braves, les plus habiles, se permettent les stratagêmes; et vous voudriez les interdire aux amants! Ah! que l'amour ait au moins les privileges de la guerre. Quitterie étoit à Basile, il eut son cœur, il a sa foi; c'est le seul bien qu'il possede au monde; et Gamache en possede tant d'autres! Gamache, si riche en troupeaux, oseroit-il vouloir ravir l'unique brebis du pauvre? Non, Dieu réprouve ces ravisseurs, et cette lance les punit.

Ce discours, l'air, le ton, la mine guerriere de notre héros intimiderent tous ceux qui ne le connoissoient pas. Le

curé profita de ce moment pour venir prêcher la paix ; bientôt Gamache lui-même, réfléchissant que Quitterie s'étoit déclarée pour son rival, voulut lui rendre mépris pour mépris, et crut la punir en la laissant heureuse. Il remit son épée dans le fourreau, affecta de dire froidement qu'il étoit déja consolé, qu'il n'en vouloit plus à Basile, et lui abandonnoit sans peine un trésor trop facile à perdre. Il fit plus ; il demanda, pour ne point paroître piqué, que les fêtes continuassent, que les apprêts qu'il avoit faits servissent aux nouveaux époux. Mais Quitterie et Basile n'accepterent point cette invitation : ils se retirerent ensemble à la chaumiere de Basile, et furent suivis de beaucoup de monde ; car si les riches ont des flatteurs, les pauvres ont des amis. Les époux amants, avant de partir, placerent don Quichotte entre eux deux, lui donnerent chacun le bras, lui prodiguerent les respects et les plus tendres caresses. Sancho, chagrin d'être

obligé d'abandonner la fête avant le dîner, suivit son maître avec Rossinante et l'âne, retournant souvent la tête du côté des grandes marmites, et poussant de profonds soupirs.

CHAPITRE XX.

Grande et surprenante aventure de la caverne de Montesinos.

Basile, malgré sa pauvreté, trouva moyen dans son humble cabane de bien traiter ses amis, et sur-tout de marquer sa reconnoissance au vaillant chevalier de la Manche. Quitterie, à l'envi de son époux, exaltoit à chaque instant l'éloquence, le courage de notre héros, et ne l'appeloit que son Cid. Don Quichotte charmé demeura trois jours avec les amants; et Basile, jaloux de gagner son estime, entreprit de justifier auprès de lui l'artifice dont il avoit usé. Vous

n'avez pas besoin de justification, répondit notre chevalier; Gamache avoit employé pour vous enlever Quitterie tous les avantages qu'il avoit sur vous, c'est-à-dire ses richesses; assurément vous étiez en droit d'employer contre votre rival les avantages que vous avez sur lui, c'est-à-dire l'adresse et l'esprit: d'ailleurs un seul titre, le plus beau de tous, rend légitimes tous vos efforts; vous étiez aimé: je ne connois rien à opposer à ce mot. Soyez-le toujours, Basile; et pour l'être, aimez toujours. A présent, la seule chose qui doive vous occuper, c'est de tâcher de rendre utiles à votre épouse, à vous-même, les dons que vous avez reçus de la nature. Quitterie est à vous pour toujours; vous ne devez plus desirer de plaire aux autres, ni d'obtenir des succès qui ne flattent que l'amour-propre. Songez à votre fortune; elle n'est rien sans l'amour, elle est beaucoup avec lui. Une belle et honnête femme est sans doute le premier des biens; mais celui

qui la possede a besoin qu'elle soit heureuse, qu'aucun souci, qu'aucune inquiétude ne vienne troubler les délices de leur amour mutuel : or pour cela, mon ami, un peu d'aisance est nécessaire. Il vous sera facile de l'obtenir, si vous tournez votre esprit vers ce but, si vous employez vos talents à forcer la volage fortune de favoriser un travail suivi. Quand vous le voudrez fortement, vous y parviendrez bientôt; et c'est alors, c'est alors qu'il ne vous manquera plus rien; car aucun bonheur sur la terre ne peut se comparer à celui de deux époux bien épris, dont l'un s'occupe d'entretenir l'abondance, la prospérité dans la maison, dont l'autre en fait l'ornement, le charme, y fixe la joie, la gaieté, délasse celui qui travaille, le récompense de ses peines, le fait jouir et le remercie du présent et de l'avenir. Un tel ménage est le paradis; je le sens, j'en suis certain, quoiqu'il ne me soit point arrivé de serrer encore les nœuds d'hyménée, et que

des chagrins trop longs à vous dire m'en laissent à peine la douce espérance.

L'époux de Quitterie, touché de ces paroles, remercia notre héros, et lui promit d'en profiter. Sancho, qui écoutoit son maître, disoit entre ses dents : Ce diable d'homme parle à merveille de tout. J'avois d'abord cru qu'il ne savoit rien que sa chevalerie errante; mais il seroit en état, s'il le vouloit, de se faire prédicateur, et d'aller dans toutes les chaires instruire et convertir son prochain. Que dis-tu, Sancho? reprit don Quichotte; je crois t'entendre murmurer. — Point du tout, monsieur; je réfléchissois à part moi qu'il m'auroit été bien utile d'entendre vos beaux discours avant de me marier; j'aurois peut-être mieux choisi. — Comment! Thérese, me semble, est une excellente femme. —Excellente, c'est beaucoup dire : il y en a de pires sans doute; mais il y en a beaucoup de meilleures. — Sancho, ce n'est pas bien à toi de dire du mal de ta femme; elle est la mere de

tes enfants; cette qualité suffit pour mériter ton respect. — Ah bien oui, ma foi, du respect! elle en a joliment pour moi! Allez, nous ne nous devons rien; vous ne savez pas comme elle me traite quand ses jalousies lui prennent; elle est alors un vrai Satan.

Les trois jours étant écoulés, don Quichotte voulut partir, et pria Basile de lui donner un guide qui le conduisît par le plus court chemin à la caverne de Montesinos, dans laquelle il étoit résolu de descendre. Basile lui amena un jeune écolier de ses parents, homme d'esprit, dont la conversation devoit l'amuser dans la route. Sancho fournit de nouveau le bissac, mit la selle sur Rossinante; et bientôt notre héros, accompagné de son écuyer et du guide, montés chacun sur leur âne, prit congé de ses aimables hôtes, qui le virent partir à regret.

Dans le chemin, don Quichotte s'informa du jeune écolier quelles étoient ses occupations. Monsieur, répondit celui-

ci, je fais des livres, qui m'amusent en attendant qu'ils amusent les autres. J'en ai deux sur le métier; l'un s'appelle *les Métamorphoses;* c'est une imitation comique de l'Ovide des Latins. Je m'abandonne dans cet ouvrage à la folie de mon imagination, et je tâche de donner une origine plaisante aux monuments célebres de notre Espagne. L'autre portera le titre pompeux *du Principe de toutes choses.* Je m'y moquerai des pédants, des commentateurs, des étymologistes, en recherchant, en découvrant avec de pénibles soins et des citations nombreuses de graves puérilités. Enfin je tâcherai dans ces deux ouvrages de verser le ridicule sur ces prétendus savants qui sont tout fiers d'avoir appris ce dont personne ne se soucie, et nous étalent avec emphase leur profonde connoissance des riens.

En s'entretenant ainsi, nos voyageurs arriverent à un village où ils passerent la nuit. Le guide avertit don Quichotte qu'il

n'étoit plus qu'à deux lieues de la caverne, et que s'il avoit toujours le projet d'y descendre, de longues cordes étoient nécessaires. Notre héros en fit acheter cent brasses. Le lendemain il partit avec ses deux compagnons, et arriva vers les deux heures de l'après-midi à l'entrée du précipice, qui, quoique large et spacieuse, étoit si remplie de ronces, de broussailles, de figuiers sauvages, que l'on pouvoit à peine l'appercevoir.

Don Quichotte, descendu de cheval, se fit passer sous les bras plusieurs doubles de la corde. Ah çà, monsieur, lui dit Sancho, que votre seigneurie prenne garde à ne pas faire comme ces bouteilles qu'on met rafraîchir dans les puits et qu'on retire cassées: je ne vois pas qu'il soit bien nécessaire que vous descendiez là-dedans. Attache toujours, et tais-toi, reprit gravement don Quichotte; cette grande aventure m'est réservée. Seigneur, dit le guide, je vous supplie de ne rien oublier des merveilles que vous

allez découvrir, afin que, d'après votre rapport, je puisse en enrichir mon livre. Soyez tranquille, ajouta Sancho; à présent qu'il a les doigts sur la flûte, ne doutez pas qu'il n'en joue. Notre héros, se voyant attaché, regretta beaucoup de ne s'être pas pourvu d'une petite sonnette, pour avertir de temps en temps qu'il étoit encore en vie; mais, s'abandonnant à la providence, il se jette à genoux, fait tout bas sa priere à Dieu pour lui demander son secours; et puis, élevant la voix : Ô dame de mes pensées, s'écria-t-il, illustre et belle Dulcinée, si les vœux de ton amant peuvent parvenir jusqu'à toi, je te demande de le soutenir par un regard favorable : je vais me précipiter, m'ensevelir dans cet abyme, uniquement pour apprendre au monde qu'il n'est point de travaux et point de périls au-dessus d'un cœur qui t'adore.

Cela dit, il s'approche de l'entrée, tire son épée, coupe les broussailles qui lui fermoient le chemin. Mais au même

instant un grand bruit se fait entendre dans la caverne; et une épaisse nuee de corbeaux, de chauve-souris, en sort avec tant d'impétuosité, que notre héros est renversé par terre. Son intrépide cœur n'est point alarmé de cet augure malheureux : il se releve, chasse les monstres, et, s'abandonnant à la corde, se laisse couler dans le précipice. Dieu te conduise, s'écria Sancho en faisant des signes de croix, fleur, crême, écume de chevalerie ! Que la Notre-Dame de France et la Trinité de Gaïete veillent sur toi, cœur de bronze, bras d'acier, vaillance de l'univers ! Dieu te conduise encore une fois, et te ramene sain et sauf dans ce monde, que tu quittes à propos de rien ! Don Quichotte ne répondoit à ces exclamations qu'en demandant qu'on filât de la corde. Le guide et l'écuyer obéissoient : bientôt ils n'entendirent plus la voix du héros, et les cent brasses étoient à leur fin. Incertains de ce qu'ils devoient faire, ils demeurerent à-peu-

près une demi-heure à se consulter. Au bout de ce temps il jugerent qu'il falloit retirer la corde; mais elle revenoit sans aucun poids; ce qui leur fit imaginer que don Quichotte n'étoit plus au bout. Sancho pleuroit, se désoloit, et retiroit plus vîte la fatale corde. Enfin, au bout de quatre-vingts brasses, il sent tout-à-coup qu'elle étoit pesante; il en jeta un cri de joie. Après dix brasses encore, il voit distinctement son maître : Ah ! Dieu soit béni ! dit-il, et soyez le bien revenu ! Nous avons eu une terrible peur que vous ne fussiez resté pour les gages. Don Quichotte ne répondoit point. Quand il fut tout-à-fait remonté, l'on s'aperçut qu'il étoit endormi. Aussitôt on l'étend par terre, on le délie, on le secoue; et le héros, ouvrant les yeux qu'il porte à droite et à gauche, s'écrie : O mes chers amis, vous me privez du plus doux, du plus beau spectacle de l'univers. Hélas ! il n'est donc que trop vrai que le bonheur passe comme un songe,

et que les plaisirs de la vie, semblables aux fleurs du matin, se flétrissent dès le soir même! Que je vous plains, que je vous plains, ô malheureux Montesinos! ô Durandart! ô Belerme! triste Guadiana! et vous, filles de Ruidera, dont les eaux toujours abondantes ne sont que les larmes que vos yeux répandent!

Sancho, le guide, tout surpris, écoutoient ces graves paroles, que don Quichotte prononçoit avec l'émotion et l'accent de la plus profonde douleur. Ils lui demanderent de leur raconter ce qu'il avoit vu dans cet enfer. Ce n'est point un enfer, reprit-il, c'est le séjour des merveilles. Asseyez-vous, mes enfants; écoutez bien, et croyez.

CHAPITRE XXI.

Admirable récit que fait don Quichotte de ce qu'il a vu dans la caverne de Montesinos.

Je descendois, mes amis, soutenu par votre corde, dans les ténebres de cet abyme, lorsqu'à une longue distance du jour je découvris sur ma droite une cavité profonde, éclairée en quelques endroits par de foibles sillons de lumiere, qui sans doute répondoient de loin à la surface du globe. Je résolus d'entrer dans cette cavité : je vous criai, mais en vain, de ne plus filer la corde : je m'arrêtai sur un roc en saillie ; et voyant que, malgré mes cris, la corde arrivoit toujours, je la saisis, j'en fis un rouleau sur lequel je me reposai. A peine assis, un sommeil paisible vint s'emparer de mes sens. Tout-à-coup je me réveille, et me trouve

au milieu d'un pré délicieux, où toutes les beautés de la nature sembloient être réunies. Je regarde, je m'assure bien que je ne suis plus endormi : certain que ce n'est point un songe, je m'avance dans cette prairie, et je découvre bientôt un superbe palais de crystal, qui, réfléchissant les feux du soleil, éblouissoit mes foibles yeux. Deux portes d'émeraudes s'ouvrent : il sort du palais un vieillard, vêtu d'une tunique verte, couvert d'un manteau mordoré, portant sur la tête une toque noire. Sa barbe blanche passoit sa ceinture ; sa main tenoit un rosaire, dont les petits grains, de la taille des noix, étoient séparés par des diamants plus gros que des œufs d'autruche. Son air, sa démarche, sa gravité, me pénétrerent de respect.

Il vint à moi ; je l'attendis : Depuis long-temps, me dit-il, intrépide don Quichotte, tout ce que nous sommes ici d'enchantés soupirons après votre arrivée. Suivez-moi, digne chevalier ; le

destin permet que je vous révele les étonnantes merveilles de ce château de crystal, dont je suis l'alcade éternel : c'est Montesinos qui vous parle. Vous êtes Montesinos! répondis-je avec surprise : ah! seigneur, hâtez-vous de m'apprendre si je dois ajouter foi à ce qu'on rapporte de vous. Est-il vrai qu'à Roncevaux, après la mort de votre ami, le courageux Durandart, vous enlevâtes son cœur selon sa priere derniere, et vous allâtes le porter à son amante Belerme? Oui, je l'ai fait, j'ai dû le faire, me répondit Montesinos. Venez vous-même voir Durandart.

Alors il marche et me conduit dans une salle basse du palais, dont les murailles étoient d'albâtre. Là, j'apperçois un tombeau de marbre d'une magnifique sculpture, sur laquelle un homme en chair et en os étoit couché de son long. Cet homme, qui sembloit endormi, tenoit sa main droite sur son côté gauche. Voilà mon ami Durandart, dit Mon-

tesinos en pleurant, voilà le héros et la fleur des amants et des chevaliers. Ce fameux Français, appelé Merlin, que sa science en négromancie fit passer pour le fils du diable, l'enchanta dans ces tristes lieux avec d'autres personnes que vous connoîtrez. Cependant Durandart est mort il y a déja plusieurs siecles : j'ai tiré son cœur de son sein, et cela ne l'empêche point de se plaindre, de gémir sans cesse.

Dans ce moment, Durandart, d'une voix triste et lamentable, s'est écrié :

Montesinos, mon cher cousin,
As-tu, fidele à ta promesse,
Lorsque j'ai fini mon destin,
Porté mon cœur à ma maîtresse?

Oui, oui, mon bien aimé cousin, a répondu le vieillard en se mettant à genoux : soyez tranquille ; après votre mort, je vous enlevai votre cœur le plus adroitement qu'il me fut possible. Je le

mis dans un beau mouchoir de dentelles avec des aromates et du sel : je n'oubliai point de vous enterrer ; et je pris le chemin de France pour aller porter votre présent à l'infortunée Belerme. Depuis lors, sans savoir comment, Belerme s'est trouvée ici avec vous, moi, votre écuyer Guadiana, la bonne duegne Ruidera, sept de ses filles, deux de ses nieces, et une infinité d'autres malheureux enchantés par le grand Merlin. Voilà cinq cents ans que nous y sommes : nous nous portons bien, grace à Dieu, si ce n'est la duegne Ruidera, ses filles, ses nieces, qui, à force de pleurer, ont été métamorphosées en fontaines. Il est aussi arrivé un malheur à votre écuyer Guadiana ; il est devenu tout-à-coup un fleuve. Dès qu'il s'est apperçu qu'il couloit, il a été si affligé de s'éloigner de vous, mon cousin, qu'il est rentré sous la terre : mais le destin, plus fort que lui, le force d'en ressortir et de continuer sa route vers le royaume de Portugal. De-

puis cinq cents ans je vous répete tous les jours ce que je viens de vous dire: vous ne me répondez jamais; ce qui me fait penser que vous ne me croyez point et me cause une douleur mortelle. Aujourd'hui j'ai du plaisir à vous annoncer que le fameux don Quichotte de la Manche, dont le savant Merlin fit tant de prédictions, est arrivé dans ce palais: j'ai lieu d'espérer que ce héros pourra nous désenchanter; car vous savez que les grandes actions sont réservées aux grands hommes.

Ah! mon cher cousin, répond Durandart d'une voix dolente, je le souhaite sans m'en flatter: à tout évènement prenons patience, et mêlons les cartes. Cela dit, il perd la parole et se retourne sur le côté.

Au même instant, des plaintes, des cris m'ont fait retourner la tête: j'ai vu, dans une autre salle, à travers les murs de crystal, une procession de fort belles dames, toutes vêtues de deuil, portant

des turbans blancs sur la tête. Celle qui marchoit la derniere étoit plus en deuil que les autres, et ses longs voiles traînoient à terre : elle avoit les sourcils rapprochés, le nez camard, la bouche grande, les dents assez mal rangées, mais plus blanches que des amandes sans leur peau. Dans ses mains étoit un mouchoir qui paroissoit envelopper quelque chose: ses yeux regardoient ce mouchoir sur lequel ses larmes couloient.

Voilà Belerme, m'a dit le vieillard, précédée de ses femmes, enchantées ici comme elle. Quatre fois la semaine cette triste amante vient faire cette procession autour du corps de son amant. Vous la trouvez peut-être moins belle que la renommée ne vous l'avoit peinte; mais cinq cents ans de douleur alterent toujours un peu la plus fraîche des beautés. Vous voyez qu'elle est fort pâle, et qu'elle a les yeux battus. Gardez-vous d'attribuer cette pâleur à quelque indisposition: Belerme depuis long-temps n'a plus aucune

indisposition; c'est le seul chagrin qui fait disparoître les roses de son visage. Sans cela vous pouvez compter qu'elle égaleroit en attraits Dulcinée du Toboso.

Seigneur don Montesinos, ai-je répondu vivement, point de comparaison, s'il vous plaît; rarement elles plaisent à tout le monde. La sans pareille Dulcinée est ce qu'elle est; la dame Belerme a son mérite. Ne disputons point là-dessus. Alors Montesinos m'a demandé pardon, et nous sommes restés bons amis.

Je m'étonne, interrompit Sancho, que vous ne soyez pas tombé à coups de poing sur ce vieillard, et que vous ne lui ayez pas arraché les poils de la barbe. Non, répondit notre héros : il a fait sur-le-champ réparation à Dulcinée ; et je n'oublie jamais le respect dû aux vieillards, sur-tout quand ils sont enchantés. Mais, monsieur, dit le jeune guide, je ne puis comprendre que vous ayez vu tant de choses pendant une heure tout au plus que vous avez été dans cette ca-

verne. Comment! une heure! s'écria don Quichotte; j'ai remarqué trois fois le soleil se lever et se coucher. Ce n'est que le troisieme jour que l'aventure la plus belle, la plus intéressante, m'est arrivée. Eh! quelle est-elle? demanda Sancho. Mon ami, reprit notre chevalier, je me promenois avec Montesinos dans la délicieuse prairie, lorsque tout-à-coup j'apperçois, jouant ensemble sur le gazon, trois villageoises, absolument semblables à celles que nous rencontrâmes sur la route du Toboso. Surpris, troublé de cette vue, j'ai prié le vieillard de me dire s'il connoissoit ces trois villageoises. Non, m'a-t-il dit; elles ne sont arrivées que depuis peu: mais je pense que ce doivent être des princesses enchantées; car c'est ici le rendez-vous de toutes les victimes des enchanteurs. Ne doutant plus alors que ce ne fût Dulcinée, j'ai volé vers elle, je l'ai reconnue, et j'ai voulu lui parler; mais, hélas! sans me répondre, sans

me jeter un regard, elle a fui comme un faon timide. Je suis resté les bras tendus, dévorant mes pleurs, mes soupirs; et je me disposois à poursuivre cette fugitive si chere à mon cœur, lorsque le palais, la prairie, Montesinos, tous les objets, ont disparu soudain à mes yeux.

O mon bon Dieu! s'écria Sancho en se frappant le front de ses mains, est-il possible que les enchanteurs soient assez forts pour ôter ainsi la raison et le bon sens à mon maître! Ah! monsieur, je vous le demande par tout ce que vous révérez, ne contez jamais à personne ce que vous venez de nous dire; car on finira par croire que vous êtes un peu timbré. Mon fils, répond notre héros, je pardonne à ton amitié les conseils séveres qu'elle me donne; mais tu connois mon horreur pour le mensonge; je t'affirme, je te répete que tout ce que tu viens d'entendre m'est arrivé de point en point. Je n'ai pas encore tout dit; et lorsqu'il en

sera temps je t'apprendrai bien d'autres merveilles qui te rendront celles-ci très simples et très croyables.

CHAPITRE XXII,

Où l'on trouvera des détails extravagants et ridicules, mais nécessaires à l'intelligence de cette étonnante histoire.

Le traducteur de Cid Hamet Benengeli a grand soin de nous avertir qu'à la fin du chapitre que l'on vient de lire l'auteur arabe avoit écrit à la marge cette remarque importante :

« Jusqu'à présent, tout ce que l'on a « vu de don Quichotte, quoique grand, « quoiqu'extraordinaire, peut s'expli- « quer naturellement. La seule aventure « de la caverne de Montesinos semble « difficile à croire. D'un autre côté, la

« candeur, la bonne foi, la franchise de « notre héros repoussent tout soupçon « qu'il ait pu mentir. Ce qui paroît le « plus vraisemblable, c'est que pendant « son sommeil il ait rêvé ce qu'il a dit. « Cette opinion, que l'on abandonne à la « sagacité du lecteur, accorderoit assez « bien le respect dû à don Quichotte et « les égards dus à la raison. »

Quoi qu'il en soit, le jeune guide remercia notre chevalier de son étonnant récit, et lui promit d'en profiter dans son livre des Métamorphoses, en expliquant d'une maniere certaine la véritable origine du fleuve Guadiana et des fontaines de Ruidera, jusqu'à ce jour inconnue. Don Quichotte lui donna d'excellents conseils sur les moyens d'assurer le succès de son ouvrage. Après avoir dîné sur l'herbe des provisions de Sancho, tous trois remonterent à cheval pour aller coucher dans une hôtellerie qui n'étoit pas fort éloignée.

Ils étoient à peine dans le grand chemin, qu'ils furent joints par un homme à pied, pressant à coups de fouet la marche d'un mulet chargé de lances. Cet homme suivoit la même route que notre héros, et passa près de lui sans s'arrêter. Mon ami, lui cria don Quichotte, votre pauvre mulet n'en peut plus; il faut que vous ayez de grandes affaires pour le presser aussi vivement. J'en ai de grandes en effet, répondit le voyageur; car les armes que vous voyez doivent servir demain dans un combat. Je ne puis vous en dire davantage; mais si vous venez coucher à la premiere hôtellerie, où je compte m'arrêter quelques heures, je vous instruirai du singulier motif de la bataille qui doit se livrer. En disant ces derniers mots, le voyageur étoit déja loin.

On peut juger de l'extrême desir qu'eut aussitôt notre chevalier de rejoindre cet homme, et de lui parler. Il fit doubler le pas à Rossinante, et se hâta de gagner

l'hôtellerie, où il arriva peu avant la nuit. Cette fois il ne la prit point pour un château, ce qui fit grand plaisir à son écuyer. A peine descendu de cheval, don Quichotte demanda des nouvelles de l'homme qui conduisoit le mulet chargé de lances. L'aubergiste lui répondit qu'il étoit à l'écurie. Notre héros courut l'y chercher, et le trouva criblant de l'avoine. Dans l'impatience où il étoit de l'entretenir, il l'aida lui-même à donner à manger à son mulet; ensuite il le mena s'asseoir avec lui sur un banc de pierre, le somma de sa promesse; et l'aubergiste, le guide, Sancho, étant venus se mettre en cercle pour écouter, le voyageur commença son récit.

Dans un village, dit-il, éloigné d'ici de quatre lieues, un de nos échevins perdit son âne. Malgré toutes les diligences qu'il fit il ne put le retrouver. Quinze jours après, un autre échevin, confrere du maître de l'âne perdu, vint l'embrasser sur la place, en lui disant : Réjouis-

sez-vous, je vous apporte des nouvelles de votre âne. Ah ! mon confrere, répondit l'autre, que je vous suis obligé ! Ces nouvelles sont-elles bonnes ?—Oui, mon confrere ; je l'ai vu, je l'ai rencontré dans la montagne, sans bât, sans harnois, tout nud, fort maigre ; mais enfin c'est lui : j'ai fait tout au monde pour vous le ramener ; la maudite bête est déja si sauvage qu'elle n'a voulu entendre à rien ; et, se mettant à ruer aussitôt que j'approchois, elle est allée se cacher dans le plus fourré de la montagne. Je vous propose, mon confrere, d'y retourner avec vous, et j'espere qu'à nous deux nous viendrons à bout de la reprendre. — Pardi ! mon confrere, vous êtes bien obligeant ! j'accepte volontiers ce service, que je vous rendrai de bon cœur quand l'occasion s'en présentera.

Cela dit, nos deux échevins s'en vont ensemble à la montagne, cherchent, recherchent avec soin ; mais l'âne ne paroît pas. Celui qui prétendoit l'avoir vu dit à

l'autre : Mon confrere, ne nous décourageons point; j'ai un moyen sûr pour trouver votre âne. Je vous confie que personne au monde ne sait aussi bien braire que moi ; c'est un talent que j'ai cultivé dès l'enfance, et que je peux dire avoir porté à sa derniere perfection. Je vais l'employer à votre service. Soyez certain que votre âne y sera trompé le premier. Ma foi, mon confrere, reprit l'autre, j'ai la satisfaction de penser que je pourrai vous aider. Je ne veux point vous cacher que tous ceux qui me connoissent s'accordent à convenir que lorsque je me mets à braire, on croiroit entendre un âne : je m'en suis fait une occupation, une étude particuliere ; et, sans vouloir vous rien disputer, j'ai lieu d'espérer que vous serez satisfait. — Tant mieux ! vraiment, j'en suis ravi. Prenez d'un côté, moi de l'autre ; et sans rivalité, sans jalousie, mettons-nous tous deux à braire, afin de retrouver votre âne. — Votre idée est lumineuse ; et vous justifiez bien l'excellente

opinion que j'eus toujours de votre bon sens et de votre esprit.

Aussitôt ils se séparent; et, dès qu'ils se sont perdus de vue, tous deux se mettent à braire avec tant de perfection, qu'ils accourent l'un vers l'autre, croyant que c'étoit l'âne qui leur répondoit. Surpris également de se rencontrer : Quoi! c'est vous, mon confrere! dit le premier. C'est moi-même, répond le second : est-il possible, mon confrere, que ce soit vous que je viens d'entendre? Oui; mais je suis dans l'admiration. — Par ma foi! je n'en reviens pas. — C'est qu'il n'y a point de différence. — Vous êtes indulgent; c'est vous qui méritez ces éloges. Quel son! comme il est soutenu! comme il est plein! comme il est beau! — Et vous donc! quelle vérité dans les repos, dans les reprises! Ah! je vous cede la palme. — Point du tout; mais je suis flatté qu'un connoisseur comme vous daigne m'accorder quelque estime. Recommençons, si vous le voulez bien.

Chacun reprend alors un chemin différent, se remet à braire; et quatre ou cinq fois vient à la voix de son confrere, toujours trompé par la ressemblance. L'âne perdu étoit le seul qui ne dît rien: il n'avoit garde de rien dire; nos échevins le trouverent à demi mangé par les loups. Je ne m'étonne plus, dit l'un, que votre voix ne l'ait pas fait venir. S'il n'étoit pas mort, reprend l'autre, je ne lui aurois jamais pardonné de ne vous avoir pas répondu. Consolés par ces éloges réciproques, ils retournerent au village, où leur premier soin fut de raconter ce qui leur étoit arrivé. Tous deux parlerent avec enthousiasme de la grace, de la perfection, du talent extraordinaire que chacun d'eux avoit à braire. Ces récits volerent de bouche en bouche, et se répandirent dans le pays. Le diable, qui se plaît toujours à faire naître des noises, engagea quelques habitants des villages voisins à se mettre à braire en rencontrant les nôtres, et à leur dire

que c'étoit la langue de leurs échevins. Les petits garçons, qui ne valent rien nulle part, se mêlerent de la plaisanterie. Dès ce moment elle devint générale: notre village n'a plus d'autre nom que le village des ânes. L'on s'est fâché, l'on s'est battu : enfin demain nous nous rassemblons pour livrer une bataille en regle à ceux qui nous insultent journellement. C'est pour cela que je viens d'acheter, aux frais de notre commune, les lances que vous avez vues sur mon mulet.

Don Quichotte alloit prendre la parole et faire de sages réflexions sur cette singuliere aventure, lorsqu'on vit entrer dans l'hôtellerie un homme vêtu de peau de chamois depuis la tête jusqu'aux pieds, portant un large emplâtre verd sur l'œil et sur la joue gauche. En arrivant il s'écria : Seigneur aubergiste, avez-vous de la place? Pouvez-vous donner à coucher au fameux singe devin et aux marionnettes de Mélisandre? Eh!

c'est maître Pierre ! répond l'aubergiste avec un transport de joie ; c'est maître Pierre ! Réjouissons-nous ! soyez le bien venu, maître Pierre ! Où sont donc le singe et les marionnettes ? Elles ne sont pas loin, reprit l'arrivant ; mais je vous demande avant tout si vous pouvez les loger. — Si je le peux ! pour vous, maître Pierre, je refuserois le duc d'Albe. Faites arriver promptement votre singe et vos marionnettes : j'ai beaucoup de monde ici, la recette sera bonne ; et nous allons rire ce soir. — Je ne demande pas mieux : je modérerai le prix ; pourvu qu'on paie ma dépense, je ne prendrai rien pour les places.

En parlant ainsi, maître Pierre sort pour faire avancer sa charrette ; et don Quichotte s'informe de ce que c'est que cet homme, ce singe et son prétendu spectacle. Seigneur, répond l'aubergiste, notre bon ami maître Pierre court depuis long-temps ce pays, en faisant jouer par ses marionnettes une piece ad-

mirable, dont le sujet est la belle Mélisandre délivrée des mains des Maures par son amant don Gaïferos : il a de plus avec lui un singe, le plus habile, le plus savant des singes, et peut-être même des hommes ; car on n'a qu'à lui faire telle question que l'on veut, il l'écoute, saute sur l'épaule de son maître, lui dit à l'oreille sa réponse, que maître Pierre répete tout haut. Cette réponse est presque toujours étonnante pour la justesse, l'esprit et la vérité. On croit ce singe sorcier ; ce qui pourroit fort bien être. Il n'en coûte que deux réaux par question : ces deux réaux ont déja fait la fortune de maître Pierre, qui passe pour être fort riche. Mais tout le monde l'aime ici : il est bon homme, gai, franc, parle comme six, boit comme douze, et sait une foule de contes qui nous font mourir de rire.

Maître Pierre reparut alors avec sa charrette, son petit garçon, ses marionnettes, son singe, qui étoit assez grand,

sans queue, avoit le derriere pelé, l'air vif et spirituel. Don Quichotte s'avança vers lui : Monsieur le devin, dit-il, je vous demande de me dire ce qui doit m'arriver demain. Seigneur, répondit maître Pierre, cet animal ne se flatte pas de connoître l'avenir, il n'est habile que sur le présent et le passé. Pardi ! s'écria Sancho, voilà une belle science ! Je ne donnerois pas une épingle pour qu'on m'apprenne ce qui m'est arrivé ; je le sais mieux qu'un autre apparemment : mais puisque ce monsieur le singe connoît le présent, je lui offre mes deux réaux pour qu'il me dise ce que fait dans ce moment Thérese Pança ma femme. Maître Pierre refusa de prendre l'argent d'avance : il donne un coup sur son épaule gauche; le singe saute à l'instant, approche sa bouche de l'oreille de son maître, remue vivement ses deux mâchoires, et revient à terre au bout de quelques minutes. Maître Pierre, sans parler, s'avance vers don Quichotte, se met à genoux, et sai-

sissant les jambes de notre chevalier : Permettez-moi, lui dit-il, d'embrasser avec respect les genoux du restaurateur de la chevalerie errante, qui, sans vous, alloit être éteinte. Permettez-moi de rendre mes hommages au vaillant don Quichotte de la Manche, le vengeur des opprimés, l'appui des malheureux, le soutien des foibles, l'espoir et l'admiration de ceux qui aiment encore la vertu.

A ces paroles, notre héros, son écuyer, le guide, l'aubergiste, tout le monde, demeurerent stupéfaits. Sans leur donner le temps de se remettre, maître Pierre regarde Sancho : O toi, lui dit-il, le meilleur, le plus fidele écuyer du plus grand chevalier du monde, réjouis-toi; ta femme Thérese est à présent occupée de filer une livre de lin. Solitaire dans sa maison, pensant à l'époux qu'elle adore, elle n'a près d'elle qu'un vieux pot cassé, dans lequel elle a mis du vin, qui de temps en temps soutient son courage.

Eh bien ! je le crois, répondit Sancho : Thérese est une brave femme; et si elle n'étoit point jalouse, je ne la troquerois pas pour la géante Andadone, qui avoit un si grand mérite, à ce que prétend mon maître. Quant à ce petit pot de vin qui tient compagnie à Thérese, je la reconnois encore là; jamais elle ne se laisse manquer de rien, fût-ce aux dépens de ses héritiers.

Je suis forcé d'avouer, interrompit don Quichotte, que plus on vit, plus on apprend. Je n'aurois jamais cru qu'un singe pût deviner avec cette justesse. Car enfin, messieurs, je ne m'en cache point: je suis ce don Quichotte de la Manche, que cet admirable animal a beaucoup trop vanté sans doute; mais, sans mériter ses éloges, je puis dire que j'ai un bon cœur, et que je desire de faire du bien à tous ceux que je rencontre. Seigneur chevalier, reprit maître Pierre, ma joie est si grande de vous avoir vu, que je vais à l'instant préparer mes marion-

nettes, et donner mon spectacle gratis à tous ceux qui sont ici. Allons! allons! cria l'hôte avec transport: les marionnettes! les marionnettes! Ma fille, ma femme, préparez la belle salle pour les marionnettes de maître Pierre.

Tandis que la salle se préparoit, Sancho voulut encore savoir du singe si les grandes choses que son maître avoit vues dans la caverne de Montesinos étoient véritables ou non. Le singe sauta selon son usage sur l'épaule de maître Pierre, qui, après l'avoir écouté, dit gravement à Sancho: Le devin prétend que votre question est difficile et captieuse; mais qu'un seul mot y répondra. Tout ce que l'illustre don Quichotte assure avoir vu dans la caverne de Montesinos est au moins très vraisemblable. Notre héros, fort satisfait de la réponse, se rendit dans la salle du spectacle, où l'on lui donna la place d'honneur. Tout ce qui étoit dans l'auberge vint se ranger derriere lui. Plusieurs bougies furent allu-

mées autour d'un petit théâtre qu'elles éclairoient parfaitement. Maître Pierre se cacha derriere pour faire mouvoir les figures : son petit garçon se plaça debout sur le devant de la scene, tenant une baguette à la main pour tout expliquer aux spectateurs ; et la toile se leva.

CHAPITRE XXIII.

Les marionnettes de Mélisandre.

La cour de Didon, la suite d'Énée, écoutoient dans un profond silence ; toutes les oreilles étoient attentives, tous les yeux fixés sur la scene, lorsqu'on entendit derriere le théâtre un grand bruit de trompettes et de tambours, mêlé de salves d'artillerie. Alors le petit garçon prit la parole, et dit d'un ton de fausset :

Ici commence la véritable histoire de la belle Mélisandre et de son époux don Gaïferos, histoire tirée des chroniques

françaises et des romances espagnoles, que grands et petits connoissent. Vous allez voir comment Mélisandre, prisonniere chez les Maures de Sansuegne, qui s'appelle à présent Saragosse, fut remise en liberté par son mari don Gaïferos. Le voilà ce don Gaïferos, qui, oubliant un peu sa femme, s'amuse et se divertit à la cour de l'empereur Charlemagne, pere putatif de Mélisandre; le voilà qui fait une partie de dames, comme le dit la romance.

Don Gaïferos joue aux dames;
A la sienne il ne songe pas.

Vous voyez présentement ce personnage qui paroît avec la couronne en tête et le sceptre dans la main; c'est l'empereur Charlemagne. Il n'est pas de trop bonne humeur de voir son gendre oublier sa femme, et vient lui parler vertement de tous les dangers que court son honneur en laissant ainsi son épouse captive. Don Gaïferos lui répond; et l'empereur

se fâche à tel point qu'il est prêt à lui donner de son sceptre sur la figure : on prétend même qu'il lui en donna. Quand sa réprimande est finie, Charlemagne lui tourne le dos. Voyez comment don Gaïferos, piqué de ce qu'il vient d'entendre, se leve enflammé de colere, comme il jette par terre la table, les dames et le damier, comme il demande ses armes, et prie son cousin don Roland de lui prêter sa bonne épée Durandal. Don Roland refuse de la lui prêter ; il s'offre d'aller avec lui pour délivrer Mélisandre : mais don Gaïferos le remercie ; il dit que lui seul suffira, va s'armer, monte à cheval, et prend la route de Sansuegne.

A présent, messieurs, regardez cette grande et haute tour du palais de Saragosse ; voyez-y sur le balcon cette jeune dame habillée en Maure ; c'est la femme de Gaïferos, c'est la belle Mélisandre, qui dès le matin vient s'établir là, tourne ses yeux sur le chemin de France, songe à Paris, à son époux, et soupire d'en

être si loin. Mais considérez une chose épouvantable, inouie, et qui va vous faire frémir : remarquez ce petit Maure qui vient derriere Mélisandre, tout doucement, pas à pas, avec le doigt sur sa bouche, prenant garde d'être apperçu. Il s'approche de la princesse, arrive, fait un peu de bruit ; elle se retourne : aussitôt le petit Maure lui prend un baiser. Mélisandre est au désespoir ; voyez comment elle essuie ses levres avec la manche de sa chemise, pleure, se désole, les essuie encore, et s'arrache ses beaux cheveux blonds. Ah! messieurs, à combien d'horreurs les captives sont exposées!

Mais vous voyez ce vieux Maure qui se promene avec gravité dans cette galerie dorée; c'est Marsile, roi de Sansuegne. Il a vu l'insolence du petit Maure; et, quoique ce soit un de ses parents, et même son favori, Marsile ordonne qu'on le prenne, qu'on lui donne deux cents coups de fouet au milieu de la place publique. Voilà que la sentence s'exécute;

car chez les Maures point d'appel; les procédures ne sont pas longues; avantages qu'ils ont sur nous, qui jamais ne les voyons finir.

Petit garçon, interrompit don Quichotte, suivez votre histoire, sans commentaire; les digressions nuisent à l'intérêt. Sans doute, s'écria maître Pierre derriere le théâtre; bavard que vous êtes, profitez des avis de monsieur, sans vous jeter dans des raisonnements au-dessus de votre portée. Cela suffit, répondit le petit garçon d'une voix moins haute: je n'ai pourtant rien dit de mal.

Ce chevalier, reprit-il, que vous voyez sur son cheval, couvert d'une cape gasconne, c'est don Gaïferos lui-même. Il arrive au pied de la tour; Mélisandre le considere, et le prend pour un voyageur. Elle lui chante d'une douce voix l'ancienne romance que vous savez tous:

Beau chevalier, viens-tu de France?
As-tu vu don Gaïferos?

Voyez comment Gaïferos se dépêche d'ôter sa cape, comment sa femme le reconnoît, et comme elle en saute de joie. La voilà prête à s'élancer du haut du balcon par terre pour le rejoindre plus vîte; mais elle aime mieux cependant nouer ensemble les draps de son lit, et se laisser couler en bas. La voilà qui vient, qui descend; elle est déja tout près d'arriver. Ah! quel malheur! son beau falbala s'accroche à un grand clou du mur; Mélisandre reste suspendue : hélas ! que deviendra-t-elle?

Mais n'en soyez pas inquiets. Voyez-vous don Gaïferos escalader la muraille, arriver jusqu'à sa femme, la saisir, la tirer à lui, sans regarder seulement s'il déchire ou non le beau falbala. Elle meurt de peur; il l'emporte, la jette à califourchon, jambe d'ici, jambe de là, sur la croupe de son cheval, se remet en selle, lui dit de l'embrasser fortement, de croiser ses bras contre sa poitrine, pique des deux, prend le galop; et la belle Méli-

sandre, qui se sent un peu cahotée, serre son mari de toutes ses forces, tremble, le serre encore plus, parcequ'elle n'est pas accoutumée à cette maniere de voyager.

Remarquez à présent, messieurs, que le cheval de Gaïferos ne manque pas de hennir sitôt qu'il sent sur son dos la belle et honorable charge de son maître et de sa maîtresse. Voyez comme il galope bien, comme il est déja loin de Saragosse, et comme il a pris de lui-même la grande route de Paris. Allez en paix, couple d'amants, allez jouir du bonheur d'être ensemble et de vous aimer dans votre chere patrie! qu'aucun accident ne vienne troubler un voyage aussi délicieux! que vos amis et vos parents, réjouis par votre arrivée, vous pressent tous deux dans leurs bras, et soient long-temps les heureux témoins de la félicité que donnent l'amour et l'hymen réunis!

Petit garçon, s'écria pour la seconde fois maître Pierre, vous avez donc au-

jourd'hui la rage des réflexions : on vous les a défendues. Le petit garçon ne répondit rien.

Malheureusement, reprit-il, Mélisandre avoit été vue descendant du haut de la tour, et fuyant avec son époux. Le roi Marsile averti fait aussitôt répandre l'alarme, battre le tambour, sonner le tocsin. Entendez-vous le tintamarre horrible qui se fait dans Saragosse? entendez-vous les armes, les cris, les instruments de musique, toutes les cloches à-la-fois qui retentissent de toutes parts?

Doucement, interrompt encore notre héros, les Maures n'avoient point de cloches; ils se servoient de timbales, de fifres : maître Pierre, c'est une faute. Vous avez raison, seigneur chevalier, lui répondit maître Pierre; mais je vous demande de nous la passer. Il y en a bien d'autres, ma foi, dans nos comédies les plus admirées! Poursuivez, petit garçon; le seigneur don Quichotte est indulgent.

Au milieu de tout ce tumulte, voyez

présentement, messieurs, la superbe cavalerie qui va sortant de la ville à la poursuite de Mélisandre. Regardez ces beaux cavaliers avec leurs grandes moustaches, leurs cimeterres à la main, leur air farouche et terrible. Écoutez toutes ces trompettes, ces timbales, ces cors, ces hautbois. Ô combien voilà d'escadrons! En voici, messieurs, de nouveaux; en voilà qui passent encore. Tous les Maures sont à cheval, tous les Maures ont pris les armes. Oh! que je crains pour nos amants! Si par malheur ils sont rejoints, vous les allez voir revenir attachés à la queue de leur coursier, et livrés ensuite aux atrocités d'un peuple infidele et barbare.

Non, par Dieu! s'écrie notre héros avec une voix de tonnerre, non; tant que je vois le jour il ne peut rien arriver au brave don Gaïferos. Arrêtez, lâches musulmans, cessez une indigne poursuite; c'est moi qui défends Mélisandre, c'est moi qui vous défie tous. A ces mots, l'épée à la main, il s'élance sur les ma-

rionnettes, enfonce, renverse les escadrons maures, détruit les tours, les maisons, les remparts de Saragosse, pénetre même plus loin; et si maître Pierre ne s'étoit baissé, sa tête tomboit sur la scene avec celles de ses guerriers.

Ce pauvre maître Pierre, à l'abri derriere sa plus forte planche, crioit de toutes ses forces: Seigneur don Quichotte, seigneur don Quichotte, appaisez-vous, s'il vous plaît; ceux que vous tuez ne sont pas des Maures, ce sont des figures de pâte. Ah! malheureux que je suis! vous me cassez tout, vous me ruinez. Don Quichotte n'écoutoit rien, et continuoit le carnage. En moins de huit ou dix minutes le théâtre croula par terre; la cavalerie fut taillée en pieces; le roi Marsile grièvement blessé demeura dans les débris; l'empereur Charlemagne tomba d'un côté, sa couronne et son sceptre de l'autre; le singe, effrayé du tapage, brisa sa chaîne et s'enfuit sur les toits; le petit garçon courut se cacher; le guide, l'au-

bergiste, tout l'auditoire, se hâterent de gagner la porte; Sancho lui-même voulut se sauver, et n'a pas craint de dire depuis qu'il n'avoit jamais vu son maître dans une si furieuse colere.

Notre héros, au milieu des morts, des blessés et des fuyards, maître du champ de bataille, ne voyant plus d'ennemis, s'arrête pour reprendre haleine. Je voudrois bien, s'écria-t-il, que tous ceux qui osent nier l'utilité de la chevalerie fussent témoins de cette aventure. Où en seroient don Gaïferos et la belle Mélisandre, si le hasard ou leur bonheur ne m'avoit pas conduit ici? Mon bras les a délivrés de cette horde de mécréants. Vive, vive la chevalerie! elle seule fait des heureux.

Ce n'est pas moi qu'elle rend tel, répondit maître Pierre d'une voix douloureuse dans le coin où il se tenoit. Je peux dire comme le roi Rodrigue quand il eut perdu sa bataille: Hier j'étois maître de l'Espagne, aujourd'hui je n'ai point d'asyle; j'avois il n'y a pas un quart-d'heure

des empereurs, des rois à mes ordres; je faisois marcher d'un seul mot de nombreuses et belles armées; mes palais, mes villes, mes coffres étoient pleins de dames, des chevaliers, de coursiers superbes, de harnois magnifiques: et me voilà dépouillé, solitaire, pauvre, à l'aumône, puisque mon singe, d'où venoit tout mon bien, court à présent les toits du logis, d'où rien au monde ne le fera descendre! Hélas! à qui dois-je tant d'infortunes? à l'injuste et soudaine colere d'un chevalier jusqu'à ce jour l'ami, le pere des malheureux, le soutien des foibles et des opprimés. C'est pour moi seul qu'il est cruel: je n'en bénis pas moins son nom glorieux.

Ce touchant discours attendrit Sancho. Ne pleurez pas, dit-il, maître Pierre; vos plaintes me fendent le cœur. Je connois mon seigneur don Quichotte: il est bon, il est scrupuleux; et, s'il vous a fait quelque tort, vous pouvez être certain qu'il vous en dédommagera. As-

surément, dit notre héros; mais je ne sache pas que maître Pierre ait rien à réclamer de moi. Comment! rien! reprit celui-ci : regardez donc ces corps morts, ces villes détruites, ces membres épars, ces princesses mutilées; n'est-ce pas mon bien, n'est-ce pas mon sang, que vous avez répandu? N'est-ce pas ces marionnettes qui seules me faisoient vivre, et que votre bras invincible a réduites presque au néant? Allons, dit notre chevalier, voici sans doute un nouveau tour de messieurs les enchanteurs : vous verrez que ces ennemis ne seront plus que des marionnettes. Ma foi! je ne vous cache point que je les ai pris pour des Maures, Mélisandre pour Mélisandre, don Gaïferos pour don Gaïferos : j'ai fait ce que ma profession m'obligeoit de faire. Si la chance tourne à présent, ce n'est pas ma faute; et, pour vous prouver la pureté de mes intentions, je me condamne de bon cœur à vous payer le dommage. Estimez-le vous-même,

maître Pierre; je m'acquitterai sur-le-champ. Maître Pierre, en s'inclinant, répondit qu'il n'en attendoit pas moins du magnanime don Quichotte, et proposa de rendre juges de ses demandes l'aubergiste et le grand Sancho. Ces deux arbitres furent agréés.

Maître Pierre alors releva de terre Marsile roi de Saragosse, avec la téte partagée en deux. Messieurs, dit-il, je m'en rapporte à vous : pensez-vous qu'il soit bien facile de faire remonter sur son trône le monarque que je vous présente? Ne faut-il pas le regarder comme à-peu-près mort? et croyez-vous que ce soit trop de quatre réaux et demi pour le trépas du roi Marsile? C'est juste, s'écria don Quichotte. Et celui-ci, reprit maître Pierre, qui a la poitrine, l'estomac et le ventre ouverts, c'est pourtant le grand empereur Charlemagne : est-ce trop de cinq réaux pour le guérir? Mais c'est beaucoup, dit Sancho. Ma foi! non, reprit l'aubergiste; considérez la blessure.

A la bonne heure! ajouta don Quichotte, je donne cinq réaux pour l'empereur. Ah! mon Dieu! s'écria maître Pierre, en voici une qui a le nez coupé et un œil crevé! et c'est la belle Mélisandre! hélas! qui la reconnoîtroit? Messieurs, un peu de conscience: songez à ce qu'elle fut, et regardez ce qu'elle est; ce nez avec cet œil de moins ne valent-ils pas deux réaux et douze maravédis? Maître Pierre, reprit don Quichotte d'un air sévere, on ne me vend point des chats pour des lievres: au train dont alloit le cheval de don Gaïferos, Mélisandre et lui doivent être en France. Je suis sûr qu'ils y sont arrivés, et qu'au moment où je vous parle cette belle, avec son mari, se repose entre deux draps. Rayez donc cet article, s'il vous plaît. Vous avez raison, répondit maître Pierre qui ne vouloit pas de dispute: ce nez coupé n'est point Mélisandre; je la reconnois à présent, c'est une de ses dames d'honneur qui se sera trouvée dans la

bagarre. Je ne demande pour elle que quelques maravédis.

Ainsi fut réglé le tarif des tués et des blessés. Le tout, modéré par les arbitres, fit une somme de quarante réaux, que Sancho paya sur-le-champ, en ajoutant quelque chose de plus pour la peine de reprendre le singe. Maître Pierre fut content, don Quichotte fort satisfait d'avoir sauvé Mélisandre, et la paix rétablie dans l'hôtellerie, où tout le monde alla se coucher. Le lendemain, dès le point du jour, maître Pierre partit avec sa charrette, son singe et les débris de son théâtre. Notre héros se mit en route plus tard, après avoir pris congé de son guide, et payé sa dépense à l'aubergiste, qu'il laissa tout émerveillé de ce qu'il avoit fait et dit.

CHAPITRE XXIV.

Suite de l'aventure des ânes.

Le bénévole lecteur est sans doute curieux de savoir ce que c'étoit que maître Pierre : je ne lui en ferai point un secret. Il se rappelle les galériens délivrés jadis par notre chevalier, et ce fameux Ginès de Passamont, voleur de l'âne de Sancho. Ginès, craignant pour bonnes raisons de tomber entre les mains de la justice, s'étoit mis un emplâtre sur l'œil, avoit acheté un singe qu'il avoit dressé à son petit manege, et s'étoit établi joueur de marionnettes. L'adroit frippon ne manquoit jamais, avant d'entrer dans un bourg, de s'informer soigneusement des principaux habitants, de leurs affaires, de leurs relations, de ce qui leur étoit arrivé. Dès qu'il se voyoit instruit, il alloit dans ce lieu montrer ses marion-

nettes, pour lesquelles il avoit fait une demi-douzaine de pieces intéressantes ou comiques ; ensuite il annonçoit que son singe répondoit sur le présent et le passé, moyennant deux réaux par question. Tout le monde s'empressoit d'interroger le singe devin : Ginès, qui avoit de l'esprit, tirant parti de ce qu'il savoit, suppléant à ce qu'il ne savoit pas, faisoit parler son singe avec beaucoup d'adresse, étonnoit, amusoit ses spectateurs, s'enrichissoit de leur argent, et les renvoyoit satisfaits. Il avoit fort bien reconnu dans l'auberge son libérateur don Quichotte et l'écuyer Sancho Pança, qu'on ne pouvoit guere oublier pour peu qu'on les eût rencontrés : il ne perdit point cette heureuse occasion de faire valoir l'habileté de son singe et de se divertir lui-même, quoique le jeu pensât lui coûter cher, lorsque don Quichotte, attaquant la cavalerie du roi Marsile, fit passer son épée si près de sa tête.

Notre héros, sorti de l'auberge, vou-

lut, avant de gagner Saragosse, visiter les rives de l'Ebre : il marcha pendant deux soleils sans qu'il lui arrivât d'aventure ; mais le troisieme jour, comme il gravissoit une petite colline, il entendit un bruit de tambours, de trompettes et d'arquebusades. Ne doutant point que ce ne fût quelque régiment en marche, il piqua Rossinante, arriva sur la colline, et découvrit dans le vallon une troupe de deux cents hommes à-peu-près, armés de lances, d'arbalètes, de pertuisanes et de hallebardes. Notre chevalier descendit le côteau, s'approcha du bataillon, et distingua bientôt la principale banniere, sur laquelle on avoit peint un fort joli petit âne, la bouche béante, les naseaux ouverts, le cou tendu, les oreilles dressées, paroissant braire de toutes ses forces. Autour du drapeau l'on voyoit écrit :

Le braire de nos échevins
Nous sert de trompette guerriere.

Don Quichotte, d'après cette inscription, ne douta point que ce ne fût l'armée de ce village insulté par ses voisins, et qui venoit se venger des railleurs. Il voulut joindre cette armée malgré les représentations de Sancho, qui de sa vie ne se soucia de se trouver dans de semblables fêtes.

Les paysans de la banniere de l'âne firent un bon accueil à notre chevalier, dont les armes, dont la figure ne laisserent pas de les étonner. Don Quichotte leur témoigna le desir de parler à tout le bataillon. On fit silence, on l'environna. Le héros prit la parole :

Illustres seigneurs, dit-il, c'est votre seul intérêt qui m'engage à vous donner des avis que je crois sages et utiles : si, par malheur, ils vous déplaisent, faites un signe, je me tairai. Premièrement je dois vous dire que je suis chevalier errant, que ma profession est celle des armes, et que mon devoir, comme mon plaisir, est de secourir avec cette épée

tous ceux qui ont besoin d'appui. Je suis instruit du motif qui vous a fait prendre les armes : vous voulez venger de prétendus affronts; mais, croyez-moi, braves amis, je connois les lois de l'honneur, et je vous réponds sur le mien que jamais un corps, une ville, une assemblée quelconque d'hommes ne doit se regarder comme blessée par les outrages de quelques individus isolés. En reproches comme en louanges tout ce qui est général ne s'applique jamais à personne. Qu'importe que quelque méchant, quelque sot, ou quelque étourdi, insulte une nation, une province entiere, par ces fades quolibets qui se propagent dans les bouches grossieres? cette province, cette nation, ira-t-elle allumer la guerre pour un propos imbécille tenu par un insolent? Non, non; Dieu nous l'interdit, et la raison s'y oppose. La guerre est un fléau si terrible, la nécessité de verser du sang est un malheur si affreux et si ressemblant au crime, qu'il faut

une bien grande cause pour oser s'y déterminer. Vous voulez vous venger, dites-vous : ah ! ce seul mot vous avertit que vous allez vous rendre coupables. Vous venger ! et vous êtes chrétiens ! Vous venger de qui ? de vos freres, de vos voisins, de vos compatriotes ! Êtes-vous donc infideles aux préceptes de votre religion ? Êtes-vous donc insensibles à la voix de l'humanité ? Allons, mes braves amis, plus de haine, plus de colere : aimons-nous ; cela vaut mieux que de vaincre. N'avons-nous pas assez de maux que nous ne pouvons empêcher, sans nous en faire encore nous-mêmes ?

Le diable m'emporte, disoit en lui-même Sancho, si mon maître n'est pas aussi bon théologien qu'un évêque ! Il faut que j'essaie aussi de faire de petits sermons : je suis persuadé que je m'en tirerai fort bien ; je me sens du talent pour parler en public, et je vais m'essayer

avec ces gens-ci. Notre écuyer profite aussitôt du silence qu'observoit encore le bataillon presque persuadé par don Quichotte. Messieurs, dit-il d'une voix haute, celui que vous venez d'entendre, monseigneur don Quichotte de la Manche, qui s'appeloit jadis le chevalier de la triste figure, et se nomme à présent le chevalier des lions, est un homme qui n'ignore de rien, qui sait du latin et de l'espagnol plus que nous tous, qui connoît tout ce qui concerne la partie des batailles et des affaires d'honneur mieux qu'aucun bachelier du monde : ainsi je vous exhorte fort à suivre ce qu'il vous dit, et je m'en rends caution d'avance. Que diable! messieurs, faut-il donc s'échiner les uns les autres parcequ'on vient nous braire aux oreilles? Eh! quand j'étois petit garçon, je tirois vanité de savoir braire; personne ne s'avisoit de m'en railler, au contraire les plus huppés de mon village portoient envie à mon talent. Tenez, messieurs,

vous en allez juger ; car cette science est comme celle de nager, elle ne s'oublie jamais : écoutez-moi donc, je vous prie.

Sancho serre alors son nez d'une main, et se met à braire avec tant de force que toute la vallée en retentit. Un des paysans qui l'environnoient crut que Sancho se moquoit d'eux ; et levant le gros bâton qu'il portoit lui en appliqua sur l'épaule un coup si pesant, que notre pauvre écuyer tomba de son âne à terre. Don Quichotte voulut frapper le paysan ; le bataillon tout entier presse, menace le héros ; les lances, les arquebuses se dirigent toutes sur lui ; mille pierres lancées par des bras robustes sifflent déja près de sa tête. Ces lances, ces pierres ne l'eussent guere effrayé ; mais la seule vue des armes à feu, que toute sa vie il avoit détestées, le força de tourner bride. Il fit plus ; il piqua des deux, et sortit au grand galop du milieu de cette troupe d'ennemis, en se recommandant à Dieu, et se croyant à chaque instant atteint et

percé d'une balle. Par bonheur personne ne tira. Satisfaits de l'avoir vu faire sa retraite, les paysans releverent Sancho, encore étourdi de sa chûte, le remirent sur son âne, et le láisserent aller. Le pauvre écuyer n'avoit pas la force de conduire sa monture; mais l'âne alla de lui-même rejoindre son ami Rossinante. Le bataillon, après avoir attendu toute la journée les ennemis, qui ne parurent point, s'en retourna triomphant; et s'il s'en étoit trouvé parmi eux qui fussent instruits des coutumes grecques, ils n'auroient pas manqué sans doute, avant de quitter ce lieu, d'élever un beau trophée.

CHAPITRE XXV.

Détails importants qu'il faut lire.

Il est des occasions dans la guerre où le plus brave doit fuir. Personne n'en pourra douter après avoir vu don Quichotte tourner le dos à ses ennemis. Le pauvre Sancho l'eut bientôt rejoint ; mais en arrivant il se laissa tomber aux pieds de Rossinante. Don Quichotte descendit pour visiter ses blessures : il n'en trouva point ; et le regardant avec des yeux irrités : De quoi vous avisez-vous, lui dit-il, d'aller braire au milieu d'une armée qui ne fait la guerre que pour ce motif ? Vous qui savez tant de proverbes, avez-vous oublié celui de ne jamais parler de corde dans la maison d'un pendu ? Que méritoit votre impertinence, sinon des coups de bâton, et peut-être même des coups de sabre ? Oh ! je ne brairai plus,

monsieur, répondit tristement Sancho; voilà qui est fait pour ma vie ; je renonce même à parler en public. Vous me permettrez seulement de penser que les chevaliers errants savent fuir tout comme les autres, et ne s'embarrassent guere de leurs malheureux écuyers. — Qu'entendez-vous par ces paroles ? Se retirer n'est pas fuir ; et la véritable valeur, qui jamais ne ressemble à la témérité, sait se conserver quand il le faut pour des périls dignes d'elle. L'histoire en fournit mille exemples.

A tout cela Sancho, remonté sur son âne et cheminant la tête basse, ne répondoit que par des soupirs. Qu'avez-vous donc à soupirer? reprit l'impatient don Quichotte. Pardieu! répondit l'écuyer, j'ai que tout le dos me fait mal, depuis le bas de l'épine jusqu'à la nuque de mon cou. — Je vous en dirai la raison; c'est que le bâton dont on vous a frappé étoit sûrement fort long et fort gros. En tombant sur vous, toute sa lon-

gueur aura porté bien d'à-plomb; et si cette longueur eût été plus considérable, vous souffririez encore plus de douleur. —Ma foi! monsieur, vous l'avez trouvé; je remercie votre seigneurie de m'apprendre que je n'ai du mal qu'à l'endroit où l'on m'a touché. Cela me soulage beaucoup, et je ne l'eusse pas deviné sans vous. Comme vos belles réflexions me font aussi réfléchir, je vous dirai franchement qu'on se lasse de tout dans le monde, et que je commence à me dégoûter des profits qu'on trouve à la suite de messieurs les chevaliers errants. Un jour l'on est berné pour eux, le lendemain bâtonné, sans qu'ils s'en mettent en peine. Ils vous récompensent, à la vérité, de ces petits accidents en vous faisant mourir de faim, en vous donnant à boire l'eau des ruisseaux, et vous offrant pour dormir les verds gazons des campagnes. Je commence à croire qu'il seroit plus sage de m'en retourner chez moi travailler avec ma femme et mes enfants, vivre en paix,

sans m'embarrasser de la chevalerie, qui, la vôtre exceptée, monsieur, me paroît de toutes les folies la plus sotte et la plus ennuyeuse.

Avant de vous répondre, Sancho, reprit froidement don Quichotte, convenez avec moi d'une chose; c'est que depuis que vous parlez votre dos vous fait moins de mal. Continuez, mon fils, ne vous gênez point; dites tout ce qu'il vous plaira. Le léger ennui d'entendre des sottises ne peut être mis en comparaison avec le plaisir de vous soulager. Quant à l'envie que vous avez de retourner à votre maison, à Dieu ne plaise que je vous retienne! Vous avez ma bourse; voyez depuis quand nous sommes ensemble, combien vous devez gagner par jour, et payez-vous de vos mains. —Monsieur, quand je servois Thomas Carrasco, le pere du bachelier, j'avois deux ducats par mois, et l'on me nourrissoit encore. Il me semble qu'on a plus de mal au service d'un chevalier qu'au service d'un laboureur; car enfin

chez ce laboureur, quand on a bien travaillé, l'on est sûr de manger à sa faim, et de dormir dans un lit. Je ne me rappelle pas qu'avec votre seigneurie ce bonheur me soit arrivé, si ce n'est le peu de jours que nous avons passés chez le bon don Diegue, et l'instant où monsieur Gamache me permit d'écumer son pot. — Fort bien ! Que prétendez-vous donc que je vous donne de plus que le laboureur Thomas Carrasco ?— Ma foi ! quand vous ajouteriez deux réaux aux deux ducats, je ne crois pas que cela fût trop, pour les gages seulement; et puis pour la promesse de cette isle qui est encore à venir, je pense qu'il faudroit six réaux. — J'y consens : comptez vous-même ce que cela fait depuis vingt-cinq jours que nous sommes en campagne. — Bonté divine ! vingt-cinq jours ! il y a plus de vingt-cinq ans que vous m'avez promis cette isle, et que nous courons après à travers les coups de bâton. — Je pense qu'il y a de

l'erreur dans votre calcul; mais vous voulez garder tout mon argent, et je ne dispute point; je vous le donne de bon cœur. Allez, retournez chez vous; abandonnez votre maître; soyez le premier écuyer qui, par un vil intérêt, par une cupidité basse, délaissa celui qui l'avoit nourri: je n'en serai que trop vengé. Ingrat, insensé que vous êtes! vous touchiez enfin à l'instant de posséder ce gouvernement dont vous êtes si peu digne, vous alliez recevoir le prix des souffrances que j'ai partagées; mais vous vous rendez vous-même justice en retournant à l'état vil pour lequel vous êtes né.

Sancho, pendant ce discours, regardoit de temps en temps son maître, soupiroit encore plus fort, et ne trouvoit plus rien à répondre. Après un assez long silence, sanglotant, les larmes aux yeux: Monseigneur, dit-il, monseigneur, ce n'est pas d'aujourd'hui que j'en suis convenu; je suis un véritable âne, il ne me

manque que le bât; et si vous voulez le mettre sur mon dos, je serai loin de m'en plaindre, vous ne ferez qu'une justice. Pardonnez, je vous en prie, à ma jeunesse : je parle beaucoup, et je sais fort peu; mais je suis plus sot que méchant, et vous n'ignorez pas que Dieu pardonne au pécheur qui se convertit. Mon pauvre ami, reprit don Quichotte, nous avons tous besoin qu'on nous pardonne; et je ne fais que mon devoir en oubliant ce qui s'est passé. Tâche seulement de te corriger de cet amour de l'argent, trop indigne d'une belle ame; éleve ton cœur, ton esprit, en songeant aux récompenses, tardives peut-être, mais sûres, que je dois te donner un jour : en les attendant soyons bons amis; l'amitié console de tout, et tu peux compter sur la mienne.

Le bon écuyer essuya ses pleurs et remercia son bon maître. Tous deux entrerent dans un bois, où ils passerent la nuit gaiement, malgré les douleurs de Sancho, que le serein rendoit plus vives.

A l'aube du jour ils reprirent leurs montures, et suivirent ensemble les bords de l'Ebre.

CHAPITRE XXVI.

Aventure de la barque enchantée.

Don Quichotte et Sancho Pança cheminoient paisiblement sur les rives de ce beau fleuve qui va portant l'abondance, et roule avec majesté dans un canal toujours plein des ondes toujours transparentes. Ce magnifique spectacle de la verdure et des eaux faisoit rêver notre chevalier, et lui inspiroit de tendres pensées. Tout-à-coup il apperçoit une petite barque sans rames, sans gouvernail, amarrée à un tronc d'arbre. Il regarde autour de lui, ne voit personne, et sans rien dire descend aussitôt de cheval. Sancho lui demande ce qu'il veut faire. Mon devoir, répond-il gravement. Cette

barque n'est pas là pour rien. Si tu connoissois comme moi nos livres, tu saurois, ami, que lorsqu'un chevalier se trouve dans un péril imminent, l'enchanteur chargé du soin de ses affaires ne manque jamais d'envoyer, quelquefois à deux mille lieues, soit un nuage, soit un hippogriffe, soit une petite barque, à un autre chevalier, qui arrive en un clin d'œil, par les airs ou sur les flots, au secours du héros opprimé. C'est notre usage de tous les temps. Voici la barque; hâte-toi donc d'attacher à un arbre Rossinante avec ton âne; entrons dans ce léger esquif, et suivons en aveugles nos destinées. Monsieur, je vous obéirai, répondit l'écuyer surpris, parceque le proverbe dit, Obéis d'abord à ton maître, ensuite tu raisonneras. Mais s'il m'étoit permis de commencer par raisonner, je vous dirois que cette barque appartient à quelques pêcheurs qui pêchent dans cette riviere les meilleures aloses du monde. Il n'y a point là d'enchantement; et j'ai

beaucoup de peine à me résoudre à quitter ainsi nos pauvres bêtes. — N'en sois pas inquiet, Sancho; celui qui va nous conduire peut-être à l'extrémité du pole saura prendre soin de nos coursiers. — Allons, monsieur, les voilà liés. Quand partons-nous pour ce beau pays ?—Tout-à-l'heure, ami; suis-moi, leve l'ancre, et fendons les mers.

Notre héros saute dans la barque; son écuyer, qui le suit, rompt le lien qui l'attachoit, et le bateau s'éloignant du bord suit doucement le cours du fleuve. Il n'étoit pas encore à deux toises du rivage que Sancho se mit à trembler de peur. Monsieur, dit-il, voyez Rossinante qui fait des efforts pour se détacher; voyez mon âne, comme il me regarde avec inquiétude et tendresse! Ô mes bons amis, mes pauvres enfants! ne vous désolez pas, je vous prie, nous reviendrons, nous reviendrons; j'espere que la folie qui nous force à vous abandonner ne sera pas de longue durée, bientôt nous serons

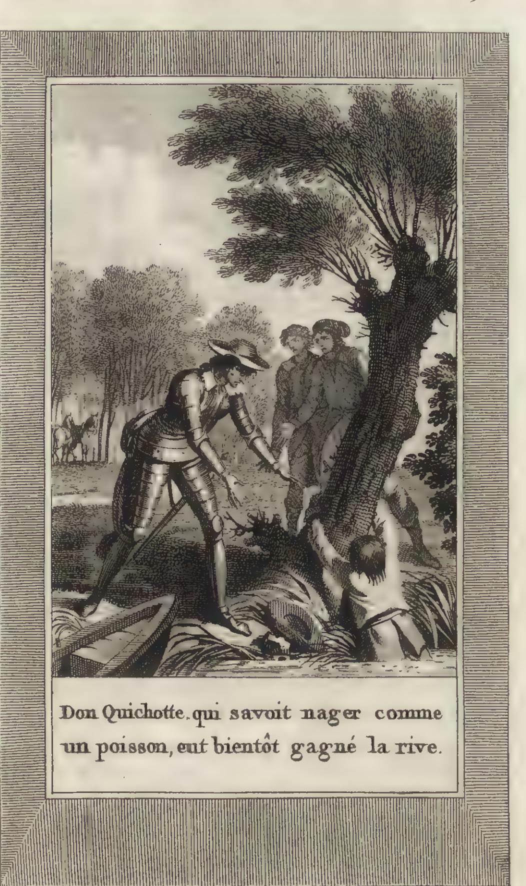
rejoints. Ces paroles étoient entrecoupées de sanglots ; mais le sévere don Quichotte, indigné de tant de foiblesse, fixe sur Sancho des yeux de colere : Qu'as-tu, lui dit-il, homme sans courage, plus timide que le faon des bois, plus pusillanime que le ver de terre? que te manque-t-il? et que souffres-tu? Te fait-on traverser pieds nuds les éternelles glaces des monts Riphées? assis à ton aise dans un navire, comme Cléopâtre sur le Cydnus, tu suis le paisible cours du plus beau fleuve du monde; tu fais cent lieues par minute; et depuis que nous parlons nous avons déja parcouru quarante degrés de latitude. Si j'avois un astrolabe je te dirois juste où nous sommes; mais d'avance je puis t'assurer que nous avons au moins passé la ligne équinoxiale. — Je vous crois, monsieur, je vous crois. Mais dites-moi, s'il vous plaît, combien a-t-on fait de chemin quand on est à cette ligne, que vous appelez je ne sais comment ?— Calcule toi-même : l'équateur divise notre

planete en deux parties égales; Ptolomée, le plus habile cosmographe que nous connoissions, compte trois cents soixante degrés du pole arctique au pole antarctique. Tu vois donc que nous avons déja parcouru la moitié de notre globe terraqué. — Ah! mon Dieu! comment voulez-vous que j'entende rien à ces mots terribles? Parlez espagnol, s'il vous plaît, et dites-moi comment l'on est sûr que l'on a passé cette ligne. — Écoute : lorsque nos vaisseaux partent de Cadix pour les Indes, ils reconnoissent qu'ils sont au-delà de la ligne équinoxiale à ce que tous les insectes qui sont alors dans le vaisseau viennent à mourir sur-le-champ.

Sancho, qui écoutoit son maître avec une extrême attention, porte vivement la main à sa jambe, et regardant don Quichotte : Monsieur, lui dit-il, vous pouvez compter que nous n'avons point passé cette ligne, car je viens de prendre une puce qui me mordoit jusqu'au sang : d'ailleurs Rossinante est là-bas; je le vois

encore avec l'âne ; et nous allons si doucement que nous n'avons pas fait vingt toises.

Dans ce moment, la barque enchantée, arrivant près d'une grande isle où le lit du fleuve étoit plus étroit, se mit à marcher plus rapidement, et, se rapprochant du bord, alla donner contre un tronc de saule, qui la fit aussitôt chavirer. Notre héros et son écuyer tomberent au milieu des ondes. Don Quichotte, qui savoit nager comme un poisson, eut bientôt gagné la rive, malgré le poids de ses armes. Sancho, qu'il aida, se sauva de même; et comme ils se regardoient à terre, ruisselant d'eau de toutes parts, ils se virent environnés des pêcheurs maîtres de la barque. Ceux-ci demandoient avec de grands cris qu'on leur payât le dommage. Don Quichotte ne s'y refusoit point, pourvu, disoit-il, qu'on lui indiquât la forteresse ou le château dans lequel on retenoit captif le chevalier qu'il venoit délivrer. Quelle forteresse et quel cheva-



Don Quichotte, qui savoit nager comme un poisson, eut bientôt gagné la rive.

le Barbier inv. L. M. Halbon Sculp.

lier? répondoient toujours les pêcheurs. Il ne s'agit que de notre barque, que vous avez pensé mettre en pieces. Allons, dit enfin le héros, je vois que je prêche dans le désert, et je commence à deviner le grand secret de cette aventure: c'est un combat de magiciens. L'un vouloit que je délivrasse ce malheureux chevalier, l'autre veut le retenir; l'un m'envoya cette barque, et l'autre l'a renversée. J'ai fait tout ce qu'il m'étoit possible de faire; apparemment que les destinées réservent à un autre un si grand exploit. Il suffit; qu'on paie ces bonnes gens. Sancho convint du prix avec les pêcheurs, et sur-le-champ l'acquitta. Nos deux héros, assez tristes, après s'être séchés au soleil, s'en retournerent joindre leurs coursiers. Telle fut la glorieuse fin de l'aventure de la barque enchantée.

CHAPITRE XXVII.

Comment notre héros rencontra une belle dame qui chassoit.

Sancho voyoit avec douleur que la bourse de son maître tiroit à sa fin. Chaque maravédis qu'il en falloit ôter pour les folies de don Quichotte lui arrachoit de douloureuses larmes. Il commençoit à désespérer de parvenir à la haute fortune qui lui avoit été promise, et réfléchissoit en silence au parti qu'il devoit prendre, tandis que notre héros, occupé de Dulcinée, s'éloignoit des bords de l'Ebre.

Comme ils traversoient tous deux une prairie, don Quichotte apperçut une troupe de fauconniers et de chasseurs. Au milieu d'eux étoit une jeune dame d'une figure agréable et noble, en superbe habit d'amazone, et montée sur une ha-

quenée blanche. Elle tenoit à sa main un faucon; la déférence, les hommages qu'on s'empressoit de lui rendre, annonçoient qu'elle étoit d'un haut rang, et qu'elle commandoit à tous les chasseurs.

Mon fils Sancho, dit notre chevalier, cours auprès de cette belle dame qui porte un oiseau sur le poing; dis-lui que le chevalier des lions, qui met à ses pieds son profond respect, lui demande la permission de se présenter devant son altesse pour lui offrir ses services. Prends garde sur-tout à la maniere dont tu t'acquitteras de ce message, et ne va pas mêler tes proverbes au discours que tu lui feras. Pardi! ah pardi! répondit Sancho, vous avez bien trouvé votre homme! N'ayez pas peur que je lui dise des proverbes; je sais la maniere dont il faut parler. Un bon payeur ne craint jamais de donner des gages; quand la maison est approvisionnée, le dîner est bientôt prêt; nous ne sommes pas faits d'hier.

Est-ce donc ici la premiere fois que je me suis acquitté d'une ambassade à de belles dames?—Je ne sache pas, mon ami, t'en avoir jamais donné, si ce n'est pour madame Dulcinée. — Cela suffit bien, vraiment; et vous pouvez me regarder comme un vieux routier d'ambassade, que rien ne doit embarrasser. Laissez-moi faire, vous allez voir.

Sancho part au trot de son âne, arrive au milieu des chasseurs, s'approche de l'amazone, descend, se met à genoux, et lui dit: Madame, qui êtes si belle, je m'appelle Sancho Pança, écuyer du chevalier des lions, que vous voyez arrêté là-bas. Mon maître, qui s'appeloit jadis le chevalier de la triste figure, m'envoie vous dire qu'il seroit charmé de baiser les pieds de votre beauté, de se consacrer au service de votre altesse et de votre oiseau; mais il lui faut pour cela votre permission; et j'ajoute que votre seigneurie peut fort bien la lui donner, parcequ'elle n'en sera pas fâchée. Aimable

écuyer, répondit la dame, vous vous acquittez à merveille des messages que l'on vous donne. Commencez par vous relever; l'ami, le compagnon fidele du chevalier de la triste figure, dont je connois parfaitement et la gloire et les exploits, ne doit point parler à genoux. Levez-vous donc, je vous prie, et retournez dire à votre maître que le duc mon époux et moi nous serons charmés tous les deux de le recevoir dans notre maison peu éloignée d'ici.

Sancho, surpris, enchanté d'entendre le nom de duc, et de se voir si bien accueilli, si bien traité par une duchesse, ne songeoit pas à se relever, et ne se lassoit point de considérer cette dame si bien mise, si agréable, si polie pour les écuyers. La duchesse, en lui tendant la main, lui demanda si son maître n'étoit pas ce fameux don Quichotte de la Manche, amant de Dulcinée du Toboso, dont on avoit imprimé l'histoire. C'est lui-même, répondit Sancho; et l'écuyer,

que vous devez avoir vu dans cette histoire jouer un assez beau rôle, c'est moi, madame la duchesse, à moins que l'imbécille d'historien ne m'ait changé en nourrice. J'en suis ravie, reprit la duchesse : cette certitude ajoute au desir que j'ai de vous recevoir avec votre illustre maître.

Notre écuyer s'inclina respectueusement, traversa d'un air fier la troupe des chasseurs, alla remonter sur son âne et rendre compte à don Quichotte de l'agréable réponse de madame la duchesse, dont il éleva jusqu'au ciel la beauté, la politesse, et la bienveillance particuliere dont elle l'avoit honoré. Notre héros, en l'écoutant, se redresse sur sa selle, s'affermit sur ses étriers, leve sa visiere, raccourcit ses rênes pour donner un peu de grace à Rossinante, et s'avance, la tête haute. La duchesse, pendant ce temps, avoit fait appeler son époux, l'avoit instruit de l'ambassade; et, comme ils avoient lu tous deux la premiere par-

tie de cette histoire, ils se firent un plaisir extrême de connoître le héros de la Manche, de se plier entièrement à son humeur, à ses idées, et convinrent de le traiter comme un véritable chevalier errant. Don Quichotte, arrivant alors, voulut se hâter de descendre : Sancho, se dépêchant aussi d'aller lui tenir l'étrier, s'embarrassa si bien la jambe dans une corde de son bât, qu'il y resta pendu par le pied. Notre héros ne le vit point; et, croyant qu'il tenoit son étrier, descendit sans précaution : mais la selle de Rossinante, apparemment mal sanglée, entraînée par le poids du corps, tourna sous le ventre, et le chevalier arrive à terre couché de son long. Au désespoir de cet accident, il maudissoit tout bas et sa selle et son traître d'écuyer, lorsque les chasseurs, par l'ordre du duc, coururent le relever et dépendre le pauvre Sancho. Don Quichotte, un peu froissé de sa chûte, venoit en boitant se mettre à genoux devant madame la du-

chesse. Le duc le retint, l'embrassa: Seigneur chevalier de la triste figure, lui dit-il d'un ton sérieux, il est bien cruel pour moi que le premier pas que vous faites sur mes terres puisse vous sembler une chûte: j'ose me flatter que ce contre-temps ne vous dégoûtera point de demeurer avec vos admirateurs. Vaillant prince, répondit le héros, il n'est point de plaisir qu'on n'achete; et je ne me plaindrois pas de payer beaucoup plus cher le bonheur extrême de vous faire ma cour. Mon négligent écuyer babille infiniment mieux qu'il ne sait sangler une selle; c'est à lui seul que je dois m'en prendre. Au surplus, par terre ou debout, à cheval, à pied, de toutes façons, je n'en suis pas moins dévoué à vos ordres et à ceux de madame la duchesse, dont la suprême beauté exerce un empire si doux. Prenez garde, seigneur don Quichotte, répondit modestement le duc; l'amant de l'incomparable

Dulcinée ne peut trouver aucune femme belle.

Sancho, libre alors et relevé de terre, vint se mêler à l'entretien. Il est vrai, dit-il, monseigneur, que madame Dulcinée est au-dessus de tout ce que l'on peut imaginer; mais vous savez qu'après avoir trouvé un lievre au gîte, on en trouve quelquefois un autre. Dame nature ressemble à un faiseur de pots de terre, qui fait aujourd'hui un beau pot, et en fait un aussi beau demain. Ainsi madame Dulcinée est très belle assurément, mais madame la duchesse est très belle aussi. Madame, je dois prévenir votre altesse, interrompit don Quichotte, que jamais chevalier errant n'eut un écuyer aussi familier, aussi bavard que le mien: je vous en demande pardon pour lui. Félicitez-m'en plutôt, reprit la duchesse en riant: dès long-temps je suis instruite que Sancho a de l'esprit, de la gaieté, de la grace; il peut parler beaucoup

et souvent, sans craindre de m'ennuyer. Allons, ajouta le duc, prenons le chemin du château, si l'illustre chevalier de la triste figure veut nous faire l'honneur d'y venir. Sans doute, dit Sancho d'un air capable, il le veut bien, et moi aussi; mais, monsieur le duc, n'oubliez donc pas que nous nous appelons à présent le chevalier des lions.

En parlant ainsi, l'écuyer rajustoit la selle de Rossinante. Quand cela fut fait, don Quichotte remonta sur son coursier: le duc reprit aussi le sien; et la duchesse, placée entre son époux et le chevalier, se mit en route vers le château. Au bout de quelques pas, elle appela Sancho pour venir causer avec elle. Sancho ne demandoit pas mieux: il poussa promptement son âne à côté de la duchesse, se mit en rang avec monsieur le duc, et ne laissa pas tomber la conversation.

CHAPITRE XXVIII,

Qui contient de grandes choses.

Indépendamment du plaisir extrême qu'éprouvoit notre écuyer en se voyant le favori de madame la duchesse, l'espérance de passer quelque temps dans une bonne maison, sans doute aussi bien fournie que celle de don Diegue, remplissoit son ame d'une vive joie : sa gaieté naturelle en étoit doublée; et, sa protectrice l'encourageant, il s'y livroit sans réserve. Lorsque l'on approcha du château, le duc alla lui-même en avant donner des ordres pour la réception qu'il vouloit faire à don Quichotte. Dès que le chevalier arriva, deux écuyers, richement vêtus, vinrent l'aider à descendre : quatre belles demoiselles lui présenterent en cérémonie un superbe manteau d'écarlate, qu'elles attacherent sur ses

épaules. Les galeries se remplirent de monde; et tous les habitants de la maison, se réunissant pour voir le héros, jetant sur lui des essences, crioient: Heureux, heureux le jour où nous recevons ici la fleur de la chevalerie! Enchanté de tant d'honneurs, don Quichotte s'avançoit gravement, donnant la main à la duchesse, et remerciant tout bas le ciel de ce qu'enfin, une fois dans sa vie, il se voyoit traité de la même maniere qu'il avoit vu, dans ses livres, traiter les anciens chevaliers errants.

Sancho, pour ne pas se séparer de sa bonne amie la duchesse, avoit été forcé d'abandonner son âne: il se le reprochoit au fond du cœur; et sa tendre inquiétude pour cet animal lui fit aborder une vieille duegne, qu'il distingua dans la foule. Madame Gonzales, lui dit-il tout bas, je voudrois bien savoir votre nom pour avoir l'honneur de vous parler en secret. Je m'appelle, répondit la duegne, dona Rodrigue de Grijalva. Qu'y-a-t-il

pour votre service? — Ah! madame Rodrigue de Grijalva, vous me feriez un grand plaisir de vouloir aller jusques dans la cour, où vous trouverez un âne gris. Cet âne est à moi; je l'aime beaucoup: le pauvre enfant est timide, et n'est point accoutumé à se voir seul. J'ai peur qu'il ne sache que devenir; je vous prie de le mener vous-même à l'écurie, et de lui donner ce qu'il lui faut. Pardi! répond la duegne d'une voix aigre, nous voilà bien si le maître n'en sait pas plus que le valet! Apprenez, mon ami, que, dans cette maison, il n'est pas d'usage d'envoyer les duegnes à l'écurie. — Oh! oh! vous êtes donc bien fiere! Mon maître m'a pourtant raconté que quand Lancelot revint d'Angleterre, les duegnes pansoient son cheval. Or mon âne, j'en suis bien sûr, vaut le cheval de Lancelot. — Je ne m'embarrasse guere de Lancelot ni de votre maître. Gardez vos contes et vos facéties pour ceux qui savent les payer: quant à moi, je vous en préviens, je n'en

donnerois pas une figue. — Ma foi ! si vous me la donniez, je la trouverois peut-être trop mûre. Vous êtes un insolent, s'écria la duegne en fureur, et je vous ferai repentir de vos impertinents propos.

A cet éclat, la duchesse se retournant vit que madame Rodrigue avoit les yeux hors de la tête, et le visage fort allumé. Que vous arrive-t-il? lui demanda-t-elle. — Madame, c'est ce paysan qui veut que j'aille panser son âne, parcequ'il prétend que les duegues pansoient le cheval d'un Lancelot; ensuite il dit que je suis vieille. Ah! voilà le pis, répond la duchesse. Vous avez grand tort, mon ami Sancho; regardez donc bien madame Rodrigue, et mettez-vous dans la tête qu'elle est toute jeune encore. Ces grandes coëffes qu'elle porte ne doivent pas vieillir à vos yeux son visage de dix-huit ans. Madame la duchesse, répliqua Sancho, je peux vous jurer sur ma conscience que je n'ai pas seulement pensé ni à son visage ni à

ses années ; je n'étois occupé que de mon âne, que j'ai laissé seul dans la cour ; et j'ai fait part de mon chagrin à cette madame Rodrigue, parceque je la croyois plus charitable qu'une autre. Sancho, dit alors don Quichotte, ce n'est pas ici le lieu de parler de tout cela. —Pardonnez-moi, monsieur, c'est par-tout le lieu de songer aux gens qu'on aime ; et par-tout où j'y songe j'en parle. Vous avez raison, interrompt le duc ; mais soyez parfaitement tranquille, j'ai donné des ordres pour que votre âne fût conduit à l'écurie, et traité comme vous-même. Il sera content, je vous en réponds.

A la suite de cet entretien, qui divertissoit tout le monde, excepté notre héros, on l'introduisit dans une superbe salle tapissée de drap d'or. Six demoiselles vinrent le désarmer, et sans laisser échapper un souris offrirent de le déshabiller et de lui passer sa chemise. Le modeste don Quichotte s'y refusa, fit appeler son écuyer pour achever sa toilette,

et s'enferma seul avec lui. Sot que vous êtes, lui dit-il alors, que signifie votre scene avec cette vénérable duegne? étoit-ce le moment de vous occuper de votre âne? à la maniere dont on nous traite, craignez-vous qu'on oublie nos coursiers? Prenez-y garde, Sancho; vous ne vous observez point assez: vous semblez vous plaire à faire deviner promptement que vous êtes sans éducation. Songez que c'est sur le ton, sur les manieres des domestiques que l'on juge de leurs maîtres; et que le plus grand avantage des princes est d'avoir à leur service des personnes aussi bien élevées qu'eux-mêmes. Que voulez-vous qu'on pense de moi, si l'on ne voit en vous qu'un paysan grossier ou un insipide bouffon? Le métier de plaisant n'est rien moins qu'aisé; lors même qu'on y réussit, il est rare qu'il attire l'estime. Parlez moins, Sancho, parlez beaucoup moins; réfléchissez avant de parler; ne détruisez pas vous-même le bien qui doit vous arriver, et par les

personnes avec qui nous sommes, et par le maître que vous servez.

Sancho promit de bonne foi d'être plus circonspect à l'avenir, et de se mordre la langue toutes les fois qu'il voudroit dire une sottise. Il habilla son bon maître, qui mit par-dessus son pourpoint chamois le beau manteau d'écarlate, le baudrier de loup marin soutenant sa redoutable épée, sur sa tête un bonnet de satin verd, et sortit dans cet équipage. Les demoiselles étoient à la porte tenant une aiguiere d'or pour qu'il se lavât les mains. Quand cela fut fait, douze pages, précédés d'un maître-d'hôtel, vinrent lui annoncer que le dîner étoit prêt. Don Quichotte, entouré des pages, fut conduit avec beaucoup de pompe à la salle du festin, où quatre couverts seulement se voyoient sur une table chargée de beaucoup de mets. Le duc et la duchesse l'attendoient avec un grave ecclésiastique de ceux qui s'établissent dans les maisons des grands afin de les gouverner; de ceux qui, n'étant

point nés princes, ne s'en croient pas moins le talent de conduire à leur gré les princes, s'emparent de leurs affaires, de leur esprit, de leur bien, commandent en conseillant, et ne pouvant jamais s'élever jusqu'à la hauteur des personnes qu'ils dirigent, les font descendre jusqu'à leur bassesse.

Tel étoit cet ecclésiastique, qui regardoit d'un œil mécontent les politesses, les cérémonies que l'on faisoit à don Quichotte. Celui-ci disputa beaucoup pour ne point prendre la place d'honneur; mais le duc enfin l'y força; la duchesse se mit à sa droite, l'ecclésiastique vis-à-vis; et Sancho, tout étonné des instances qu'avoit faites le duc pour donner à son maître la premiere place, ouvrit le premier la conversation.

Si vos seigneuries, dit-il, me permettent de leur faire un conte, je pense qu'elles trouveront qu'il vient ici fort à propos. A ce mot don Quichotte inquiet regarda fixement l'écuyer. N'ayez pas

peur, reprit celui-ci, je n'ai pas oublié les conseils que vous venez de me donner. Je ne dirai rien qui ne soit à dire, et vous pouvez vous-même attester la vérité de mon conte, car c'est dans notre village que la chose est arrivée. Madame, interrompit don Quichotte, vos bontés ont tourné la tête de ce pauvre homme; ordonnez lui de se retirer. Je lui ordonne au contraire, reprit la duchesse, de ne pas me quitter un moment; plus je le vois, plus je le trouve aimable. Madame, répliqua Sancho, je ne desire l'être qu'à côté de votre grandeur. Mais j'en reviens à mon conte. Vous saurez donc qu'un gentilhomme de mon village, fort riche, et de très grande condition, puisqu'il étoit de la famille de Medina del Campo, et qu'il avoit épousé dona Mincia de Quiñones, fille de don Alonze de Marañon, chevalier de saint Jacques, le même qui se noya le jour de sa mort, et pour lequel il y eut dans notre village une dispute terrible, où monseigneur don Qui-

chotte se trouva mêlé, lorsque ce mauvais sujet de Tomazille, le fils de Balvastre notre maréchal, fut blessé si grièvement; vous devez bien vous en souvenir, monsieur mon maître: je vous demande de le dire tout haut, afin qu'on voie que je ne suis point menteur. Allons, répondit don Quichotte, tout cela est fort exact, j'en conviens; mais c'est un peu long. Point du tout, interrompit la duchesse: je prie mon ami Sancho de ne passer aucun détail; car je trouve qu'il conte avec beaucoup de grace. C'est vous qui me la donnez, madame, ajouta Sancho. Je vous dirai donc que ce gentilhomme, que j'ai connu tout comme je connois mon maître, puisque de sa maison à la mienne il n'y a guere plus d'une portée d'arbalête; ce gentilhomme, certain jour, amena dîner chez lui un pauvre laboureur de chez nous. Quand il fut question de se mettre à table, ce gentilhomme, devant Dieu soit son ame! car il est mort depuis ce temps, et même

il est mort comme un saint; je puis vous le dire, quoique je n'y fusse pas présent, parceque j'étois allé faire la moisson à Tembleque; mais tout le monde en fut édifié. Je vous en raconterai quelque jour les circonstances; j'abrege dans ce moment, attendu qu'on ne permet point la plus petite réflexion. Quand il fut question de se mettre à table, le laboureur disputoit avec le gentilhomme pour ne pas se mettre à la place d'honneur; le gentilhomme vouloit qu'il s'y mît; le laboureur s'obstinoit, craignant de manquer à la politesse. Enfin le gentilhomme ennuyé fit asseoir le laboureur de force, et lui dit: Tranquillisez-vous; par-tout où nous sommes ensemble, je suis à la place d'honneur. Voilà mon conte tel qu'il est; je vous le donne pour ce qu'il vaut.

Don Quichotte, qui souffroit le martyre depuis que Sancho parloit, devint plus rouge que son manteau lorsqu'il entendit le dernier mot du conte. Le duc

et la duchesse s'en apperçurent, et, de crainte de le fâcher, ne répondirent point au malicieux écuyer, et changerent de conversation. Y a-t-il long-temps, demanda la duchesse, que le chevalier des lions n'a eu des nouvelles de madame Dulcinée? lui a-t-il envoyé depuis peu quelques guerriers, quelques géants vaincus? Madame, répondit le héros, vous rouvrez une plaie profonde. C'est en vain que plusieurs géants, plusieurs guerriers abattus ont reçu l'ordre de moi d'aller trouver Dulcinée. Comment pourront-ils la reconnoître? Elle est enchantée, madame, elle est tout-à-coup devenue une laide paysanne. Non pas aux yeux de tout le monde, reprit Sancho; car je l'ai toujours vue fort belle, sur-tout fort gaillarde et très leste. Je vous réponds, madame la duchesse, qu'elle vous saute sur une bourrique plus légèrement qu'un chat sur une table, et qu'il n'y a pas de danseur de corde qui fasse aussi bien la cabriole. Vous l'avez donc vue enchantée?

demanda le duc à Sancho. — Si je l'ai vue, monseigneur! c'est de ma façon qu'elle l'est; c'est-à-dire que c'est moi qui ai découvert le premier ce malheureux enchantement.

Jusques-là l'ecclésiastique, à qui les géants, la chevalerie et Dulcinée déplaisoient beaucoup, s'étoit assez bien contenu; mais, comme il étoit colere, et qu'il ne pouvoit souffrir les amusements des autres quand il ne s'amusoit pas, il fixa sur le duc des yeux irrités: Monseigneur, dit-il d'une voix sévere, votre excellence rendra compte à Dieu du coupable plaisir qu'elle se donne. Comment voulez-vous que ce pauvre fou que vous appelez don Quichotte ne devienne pas cent fois plus fou lorsqu'il voit votre excellence partager son stupide délire, et répondre de sang-froid aux extravagances qu'il dit? Et vous, malheureux imbécille, qui ne voyez même pas que l'on se moque de vous, pouvez-vous croire de bonne foi que vous êtes chevalier errant,

que votre Dulcinée est enchantée, que vous avez vaincu pour elle des géants, et toutes les autres sottises dont vous nous ennuyez depuis une heure? En connoissez-vous des chevaliers errants? y a-t-il des géants en Espagne? les Dulcinées enchantées sont-elles communes dans votre pays? Croyez-moi, retournez chez vous, regagnez votre maison, allez élever vos enfants et faire valoir votre bien, sans courir le monde comme un vagabond, en donnant à rire aux passants.

Notre héros attentif écouta jusques au bout le fougueux ecclésiastique. Dès qu'il eut fini son discours, attachant sur lui des yeux enflammés, se levant debout, tremblant de fureur, et d'une voix altérée: Monsieur, lui dit-il.... Mais cette réponse mérite seule un chapitre.

CHAPITRE XXIX.

Réplique de don Quichotte à l'ecclésiastique, avec d'autres évènements.

Monsieur, dit notre héros en employant toutes les forces de son ame à modérer sa juste colere, les lieux où nous sommes, la présence de madame la duchesse, et le respect que je dois à votre caractere, m'imposent la pénible loi de ne vous répondre que par des paroles : votre état, que je révere, et qui vous sauve aujourd'hui la vie, sembloit me promettre de votre part des conseils, si j'en ai besoin, et non pas d'infâmes outrages. Autant on doit estimer et chérir l'homme de bien qui se consacre à la difficile fonction d'avertir ses freres de leurs fautes, de les guérir de leurs erreurs, de les ramener doucement au chemin de la vérité, autant il est juste de mépriser

et de haïr celui qui prend un si beau prétexte pour se livrer à ses emportements, et se donner le cruel plaisir d'offenser avec impunité. Qu'avez-vous à me reprocher? quel mal ai-je fait? quelle faute commise vous engage à me donner l'avis de retourner dans ma maison prendre soin de mes enfants, sans vous informer d'abord si j'en ai? Vous me faites un crime de courir le monde: vous seriez peut-être plus indulgent si je m'introduisois dans la maison d'autrui pour la gouverner à mon gré, pour m'emparer de l'esprit des maîtres, pour m'arroger ensuite le droit de commander à mes bienfaiteurs. Nous différons en cela, monsieur: je ne vois aucun mal, je l'avoue, à se consacrer au service des malheureux, à les chercher par-tout où ils sont, à s'exposer à tous les dangers dans l'espérance de leur être utile. Vous avez vos raisons sans doute pour regarder comme de pauvres fous ceux qui menent cette dure vie; et votre zele se permet de

le leur dire en public. J'ai plus de charité que vous, monsieur ; car je ne dis pas tout ce que je pense à ces ambitieux cachés qui marchent toujours à leur but par le tortueux sentier de la fausseté, de l'adulation, de la basse hyprocrisie, et ne craignent pas de couvrir leurs vices du manteau sacré des vertus.

Pardieu ! s'écria Sancho, voilà ce qui s'appelle répondre. N'ajoutez plus rien, mon cher maître : vous avez coupé le sifflet à ce beau monsieur qui nous dit qu'il n'y a point de chevaliers errants, point de géants, point de fantômes. Je voudrois pour son instruction qu'il les eût vus d'aussi près que moi. N'est-ce pas vous, reprit alors l'ecclésiastique avec un sourire forcé, qui vous appelez Sancho Pança, et à qui votre maître a promis le gouvernement d'une isle? Oui, monsieur, répondit l'écuyer, et je mérite ce gouvernement tout aussi bien que certains personnages; et je suis de ceux de qui l'on peut dire, S'il s'est mis avec

les bons, c'est qu'il est bon : je ne demande pas qui tu es, mais qui tu hantes : quand on sait choisir un bel arbre, il est rare qu'on manque d ombre. Et grace au ciel, je l'ai choisi : j'ai un bon maître, je suis avec lui depuis long-temps, j'y profite tous les jours ; et j'espere qu'avec l'aide de Dieu ni lui ni moi ne manquerons d'empires, non plus que d'isles à gouverner.

Non certainement, interrompit le duc; car j'en possede neuf assez considérables ; et, en faveur du seigneur don Quichotte, je vous donne, dès aujourd'hui, le gouvernement de la plus belle. Sancho, s'écria notre chevalier, cours te mettre à genoux devant son excellence, et la remercier de son bienfait. L'écuyer obéit sur-le-champ. L'ecclésiastique furieux lança sur le duc un regard terrible : Puisque dans cette maison, dit-il, on encourage le délire, on applaudit aux insensés, je déclare à votre excellence que je n'y remettrai les pieds que lorsque

ces fous en seront dehors. En prononçant ces mots il se leve de table, et sort précipitamment, sans que le duc et la duchesse fissent beaucoup d'efforts pour le retenir.

Seigneur chevalier des lions, reprit le duc d'un ton sérieux, je ne vous fais point d'excuse de la scene qui s'est passée; vous êtes trop au-dessus d'une telle injure, et ce que vous avez répondu suffit assurément pour la venger. Je suis de votre avis, répondit don Quichotte: tout est permis à trois especes de personnes, aux enfants, aux femmes, aux prêtres. Comme ils sont toujours sans défense, ils ne peuvent jamais offenser: il faut que la force soutienne l'affront, pour que cet affront déshonore. Je ne conseille pourtant pas à cet honnête ecclésiastique de répéter ce qu'il a dit devant d'autres chevaliers : un Amadis, par exemple, un Galaor, pourroient fort bien l'écouter un peu moins patiemment que moi. Ah! ah! s'écria Sancho, ceux-

là n'auroient répondu que par un bon coup de sabre, qui vous auroit ouvert monsieur le licencié comme un melon. Mort de ma vie! si Renaud de Montauban s'étoit trouvé là, que seroit devenu ce pauvre ecclésiastique ? il l'auroit écrasé comme une puce.

La duchesse n'en pouvoit plus de rire, et trouvoit Sancho plus divertissant et plus aimable que son maître. Enfin le dîner s'acheva. Dès que l'on fut sorti de table, quatre demoiselles se présenterent : l'une portoit une aiguiere, l'autre un pot à l'eau d'argent, la troisieme du linge extrêmement fin, et la quatrieme, les bras retroussés jusqu'aux coudes, avoit à la main une savonnette de senteur. Celle qui tenoit l'aiguiere vint, avec beaucoup de grace, la placer sous le menton de don Quichotte, qui, la regardant sans parler, et croyant que c'étoit sans doute un usage du pays, se laissa faire, et alongea son maigre cou. La seconde demoiselle versa de l'eau

dans l'aiguiere : celle qui portoit la savonnette se mit à savonner la barbe du héros ; et, faisant mousser fort habilement l'eau que l'on versoit sans cesse, couvrit avec cette mousse les joues, le nez, jusqu'aux yeux du docile chevalier. Le duc et la duchesse, qui n'avoient point ordonné cette cérémonie, se regardoient et ne savoient s'ils devoient en rire ou s'y opposer. Tout-à-coup la demoiselle qui savonnoit toujours se plaignit de manquer d'eau : une de ses compagnes en alla chercher ; et notre pauvre chevalier demeura, pendant ce voyage, le cou tendu sur l'aiguiere, le visage couvert de mousse, et les paupieres fermées pour qu'elle n'entrât pas dans ses yeux. Tout le monde mouroit d'envie de rire, mais tout le monde se contenoit ; et les trois demoiselles, debout, immobiles, la tête baissée, n'osoient regarder leurs maîtres, qui avoient de la peine eux-mêmes à s'empêcher d'éclater. Enfin l'on apporta de l'eau : la demoiselle acheva de laver

la barbe de don Quichotte, l'essuya doucement avec le linge, lui fit, ainsi que ses trois acolytes, une profonde révérence, et se retiroit gravement, lorsque le duc, pour prévenir tout soupçon de notre héros, rappela l'aimable baigneuse, et lui demanda de vouloir lui rendre le même service. La demoiselle l'entendit à merveille; et, se mettant à l'ouvrage, elle traita précisément son maître comme elle avoit traité le chevalier.

Sancho, fort attentif à tout ce qu'il voyoit, disoit entre ses dents : Par la mardi! je voudrois bien que ce fût l'usage de laver la barbe des écuyers aussi bien que celle de leurs maîtres : cette cérémonie me plairoit assez, quand même on iroit jusqu'à me raser. Que dites-vous tout bas, Sancho? lui demanda la duchesse. — Je dis, madame, qu'il fait bon vivre pour apprendre. Jusqu'à présent j'avois pensé que chez les princes on se contentoit, en sortant de table, de donner à laver les mains : j'ignorois

qu'on vînt savonner la barbe ; et dans le fond cette coutume me paroît fort propre et fort agréable. — Eh bien, mon ami, vous n'avez qu'à parler, ces demoiselles vous laveront la barbe ; elles vous mettront même au bain, si cela vous fait plaisir. — Oh ! madame, pour le bain, je vous suis fort obligé ; ce n'est guere mon usage. Voyez, dit alors la duchesse au maître-d'hôtel, à ce que l'on donne à Sancho tout ce qu'il pourra desirer. Le maître-d'hôtel promit d'y veiller, et emmena l'écuyer dîner avec lui.

Don Quichotte, demeuré seul avec ses aimables hôtes, parla de Dulcinée selon sa folie, et de beaucoup d'autres choses avec esprit et raison. Après l'avoir écouté, le duc lui demanda sérieusement s'il pensoit que son écuyer Sancho fût en état de bien gouverner l'isle dont il vouloit lui faire don. Seigneur, reprit don Quichotte, je dois vous répondre avec franchise. Le caractere de

Sancho est un assemblage singulier des choses les plus contraires ; il est à-la-fois bon homme et subtil, ingénu et fin, naïf et rusé ; il doute de tout et croit tout, déguise souvent une repartie pleine de sel sous une écorce grossiere ; et lorsqu'il semble dire une niaiserie, il se trouve qu'il vous a donné une excellente leçon. Quant à son cœur, il est bon, et sa probité parfaite. Il aime la vertu par instinct, sans réfléchir qu'il doit l'aimer : naturellement il voit assez juste, et sa simplicité cache un grand sens. J'ose croire que cela suffit pour faire un bon gouverneur : du moins j'en connois beaucoup qui sont loin d'avoir les qualités de Sancho, et qui ne savent pas mieux lire que lui. En général, monsieur le duc, la science du gouvernement ne doit pas être si difficile qu'on l'imagine : voyez la foule de ceux qui s'en mêlent, et qui s'en tirent passablement. Sancho s'en tirera comme eux,

sur-tout lorsque je lui aurai donné quelques conseils.

Dans ce moment, l'on entendit de grands cris, beaucoup de tapage, et l'on vit arriver Sancho tout effrayé, portant au cou un tablier de cuisine, et poursuivi par une douzaine de valets dont l'un tenoit un chaudron rempli d'eau fumante. Qu'est-ce ci ? demanda la duchesse : que voulez-vous à ce brave homme ? Madame, répondit un des valets, nous voulons lui laver la barbe selon les ordres de votre excellence, et monsieur ne veut pas s'y prêter. Non, sans doute, s'écria Sancho : son excellence n'a pas ordonné de prendre un chaudron pour plat à barbe ; et cette eau bouillante ne ressemble point à la savonnette de senteur dont on s'est servi pour mon maître. On plaisante mal dans les maisons des princes ; et l'on oublie souvent que les jeux ne valent rien aussitôt qu'ils peuvent fâcher. Je ne veux point

de vous pour mes barbiers : le premier qui touche à ma barbe je lui applique mon poing fermé sur la sienne de façon qu'il s'en souviendra. Sancho a raison, reprit la duchesse en affectant un sérieux qu'elle pensa perdre deux ou trois fois en regardant la mine de l'écuyer; vous êtes tous bien hardis d'oser contrarier un homme que monsieur le duc a fait gouverneur, et que vous savez être mon ami : laissez-le en paix, je vous le conseille, ou je vous chasse tous à l'instant.

Cette seule parole fit fuir les valets. Sancho voulut d'abord les poursuivre; mais, par réflexion, il revint, portant toujours son tablier au menton, se jeter aux genoux de la duchesse. Madame, lui dit-il, c'est fini; d'après la bonté que vous venez de me témoigner, je suis décidé à me faire chevalier errant, et à vous choisir pour ma dame. En attendant, je ne suis qu'un pauvre écuyer, laboureur de mon métier; je m'appelle Sancho, j'ai

une femme et des enfants; si dans tout cela vous trouvez quelque chose qui puisse vous convenir, tout est à votre service, vous en pouvez disposer comme de votre bien propre. Il est aisé de voir, répondit la duchesse, que vous fûtes élevé dans le centre même de la politesse et de la fine galanterie. Vous parlez et vous pensez comme le digne compagnon du plus courtois des chevaliers et du plus délicat des amants. J'en suis reconnoissante, mon ami Sancho; et j'espere vous le prouver en pressant monsieur le duc de vous donner le gouvernement qu'il vous a promis.

Après cet entretien, don Quichotte se retira pour aller faire sa méridienne. La duchesse invita l'écuyer à venir dans une salle fraîche, où elle comptoit passer l'après-midi avec ses femmes. Sancho lui répondit que, quoique son usage fût toujours de reposer quatre ou cinq heures après son dîner, cependant il alloit la suivre, et qu'il feroit son possible pour

ne pas s'endormir en causant avec elle. Le duc alla donner de nouveaux ordres pour les fêtes chevaleresques qu'il préparoit à notre héros.

CHAPITRE XXX.

Entretien de la duchesse et de Sancho.

Sancho, selon sa promesse, alla trouver la duchesse, qui le fit asseoir près d'elle, quoique le modeste écuyer refusât d'abord cet honneur. Forcé d'obéir à la fin, il fut aussitôt entouré par les duegnes et les demoiselles de la suite de la duchesse; et celle-ci commença la conversation. Mon cher gouverneur, lui dit-elle, à présent que nous sommes en liberté, je voudrois que votre seigneurie m'expliquât deux ou trois choses qui m'ont embarrassée en lisant l'histoire du grand don Quichotte: par exemple, il est bien certain que vous n'avez jamais

vu madame Dulcinée, que vous ne lui portâtes point la lettre de votre maître: comment avez vous osé lui dire que vous l'aviez trouvée criblant du bled, qu'elle vous avoit fait telle réponse? Je ne reconnois point dans ce mensonge la fidélité d'un bon écuyer, et je suis fâchée d'avoir un petit reproche à faire à quelqu'un que j'estime et que j'aime autant que vous.

A ces paroles, Sancho se leve; et mettant le doigt sur sa bouche, le corps à demi courbé, marchant sur la pointe des pieds, il va regarder doucement sous les tables, derriere les meubles, s'assure que la porte est fermée, revient à pas de loup prendre sa place, et d'un air mystérieux: Je voulois être sûr, dit-il, que personne ne nous écoute, avant de vous révéler des secrets fort importants. Le premier de ces secrets va sûrement beaucoup vous surprendre; je n'ai rien de caché pour vous, madame la duchesse, et je vous confie que depuis long-temps je regarde monseigneur don Quichotte comme un

peu fou. Ce n'est pas qu'il ne dise parfois des choses pleines de sagesse, qui le font admirer de tous ceux qui les entendent; mais cela n'empêche point que je n'aie de bonnes raisons de penser qu'il extravague souvent. D'après cette opinion, je me permets, lorsque je suis dans l'embarras, de m'en tirer en lui faisant croire tout ce qui me vient dans la tête; c'est ainsi que je lui rapportai la réponse de madame Dulcinée, et c'est ainsi qu'il n'y a pas huit jours j'ai enchanté de ma façon cette très illustre dame. La duchesse voulut savoir l'histoire de l'enchantement; notre écuyer la raconta dans tous ses détails, et dans des termes qui divertirent fort la compagnie.

C'est fort bien, reprit la duchesse; mais, d'après les aveux que vous me faites, il me vient un assez grand scrupule. Je pense à vous, et je me dis : Puisque don Quichotte est fou, puisque Sancho son écuyer le connoît pour tel, et que, malgré cette connoissance, il ne laisse

pas de le suivre et de s'associer à ses folies, il s'ensuit que mon ami Sancho doit être un peu fou lui-même. D'après ce raisonnement, ma conscience me reproche d'employer mon crédit auprès de mon époux pour obtenir une isle à Sancho, c'est-à-dire pour donner des hommes à gouverner à un homme qui n'est pas en état de se gouverner lui-même. Vraiment! répondit l'écuyer, votre maniere de raisonner et votre scrupule sont fort justes. Je suis le premier à convenir que si j'avois deux grains de bon sens j'aurois depuis long-temps quitté mon maître; mais, madame la duchesse, écoutez bien ce petit mot, qui vaut peut-être beaucoup de raisons: J'aime monseigneur don Quichotte, nous sommes du même village, il m'a nourri, m'a donné des ânons; il a un bon cœur, moi aussi; nous ne nous séparerons qu'à la mort. Quant à ce gouvernement promis, si vous y voyez de l'inconvénient, je m'en passerai fort bien. Peut-être même sera-ce un bon-

heur pour moi de ne pas l'avoir. Notre curé raconte une fable que je n'ai jamais oubliée; c'est celle de la fourmi qui voulut avoir des ailes, et qui s'en repentit bientôt. Sancho écuyer ira plus aisément en paradis que monsieur Sancho gouverneur. Vous connoissez le proverbe, Le pain est tout aussi bon ici qu'en France; la nuit tous les chats sont gris; les riches ne dînent pas deux fois; les petits oiseaux des champs ont le bon Dieu pour maître-d'hôtel; quatre aunes de gros drap tiennent aussi chaud que quatre aunes d'une fine étoffe; au bout du compte il faut s'en aller, et le prince ne fait pas ce voyage plus commodément que le journalier; le pape et le sacristain d'un village n'occupent pas dans la terre plus de place l'un que l'autre; debout ils étoient différents, couchés c'est la même mesure. Ainsi, madame la duchesse, ne vous gênez point, je vous prie; gardez votre isle, si le cœur vous le dit; pourvu que

vous me donniez votre amitié, je serai plus que content.

Non, non, bon Sancho, reprit la duchesse, vous devez savoir que la parole des chevaliers est sacrée : or monsieur le duc est chevalier, quoiqu'il ne soit pas errant ; il vous a promis une isle, et vous l'aurez en dépit de tous les envieux. Avant peu vous serez installé dans votre dignité de gouverneur, revêtu d'or et de soie, maître absolu dans votre isle. Je vous recommande seulement de traiter avec bonté vos vassaux, qui sont tous des gens de bien. — Qu'ils soient tranquilles, madame la duchesse, et vous pouvez l'être sur ma parole. J'ai été pauvre ; c'est une grande avance pour avoir compassion des pauvres. On plaint le mal quand on l'a senti : de ce côté point d'inquiétude. Pour ce qui est de ne point se laisser tromper par les frippons qui viennent toujours enjôler les grands, et leur faire faire des sottises, je vous réponds

qu'avec moi ces beaux messieurs perdront leur temps. Je suis un vieux limier, voyez-vous ; il n'est pas aisé de me faire prendre le change. On ne me persuade pas que des vessies sont des lanternes, et je sais toujours où mon soulier me blesse. Soyez donc sûre que les bons trouveront en moi leur ami, que je les écouterai, les recevrai, les servirai à tous les instants du jour. Pour les méchants point d'oreilles. Voilà tout mon secret : cela suffit-il? — Sans doute, et je n'ai plus la moindre inquiétude sur votre gouvernement; mais je vous avoue qu'il m'en reste un peu sur ce que vous m'avez dit de madame Dulcinée. Vous êtes persuadé que son enchantement n'est pas véritable, que c'est vous qui l'imaginâtes et qui le fîtes croire à votre maître. Savez-vous bien, mon cher ami, que vous pourriez être dans l'erreur, et que la paysanne montée sur l'âne étoit Dulcinée elle-même? Je vous étonne, mais j'ai de bonnes raisons pour vous parler ainsi. Dès

long-temps nous sommes liés avec certains enchanteurs, qui nous veulent du bien, et nous avertissent de ce qui se passe dans le monde. C'est par eux que je suis instruite que tout ce que vous avez dit à votre maître, en croyant mentir, se trouvoit vrai de point en point; que lorsque vous pensiez le tromper, c'étoit vous-même que vous trompiez, et que la malheureuse Dulcinée est en effet devenue une laide paysanne. Il y a plus; c'est qu'il est très vraisemblable qu'à l'instant où vous y penserez le moins vous la verrez paroître ici.

Notre écuyer stupéfait écoutoit la duchesse attentivement. Ma foi! madame, répondit-il, je suis tenté de vous croire, en me rappelant ce qu'a vu mon maître dans la caverne de Montesinos. Tout se rapporte avec vos paroles, et me donne beaucoup à penser. Au fait, dans toute cette histoire je n'eus point de mauvaise intention. Je vis une paysanne, je la crus telle, et voilà tout. Si c'est madame Dul-

cinée, ce n'est pas à moi qu'il faut s'en prendre; il seroit très injuste que cela m'attirât quelque affaire avec les ennemis de mon maître, et qu'on allât répétant, Sancho a dit ceci, Sancho a fait cela. Je n'aime point les caquets: et madame Dulcinée n'a qu'à s'arranger comme elle voudra; je déclare que je n'y suis pour rien. Il est pourtant bien extraordinaire que ce que je croyois avoir pris sous mon bonnet pour satisfaire la folie de monseigneur don Quichotte se trouve ensuite une chose vraie. J'ai donc deviné ce qui en étoit, et je l'ai dit sans le savoir? — N'en doutez pas, Sancho; je suis votre amie, et je ne voudrois pas vous tromper. Mais racontez-moi, je vous prie, ce que votre maître a vu dans la caverne de Montesinos.

Notre écuyer fit alors, à sa maniere, le détail circonstancié du voyage souterrain de don Quichotte. Son récit amusa beaucoup la duchesse, qui lui confirma de nouveau la promesse du gouvernement,

et l'envoya se reposer. Sancho, plein de joie, lui baisa la main, et la supplia de lui accorder une grace qui lui tenoit infiniment au cœur. Parlez, lui dit la duchesse, vous avez tout pouvoir sur moi. — Ah! madame, c'est que je crains de fâcher votre grandeur; mais je ne puis m'empêcher de lui recommander mon âne; j'ai peur qu'on ne le néglige dans cette grande maison, et je vous demande de dire un petit mot pour que l'on prenne soin de lui. — Je m'en charge, soyez tranquille; j'irai moi-même veiller à ce qu'il ne manque de rien. — Non, je vous en prie, ce seroit trop; ni lui ni moi ne méritons une visite de votre part; mais un petit mot en passant, voilà tout ce que nous voulons. — J'en dirai plus d'un, je vous le promets; et je vous conseille, lorsque vous irez prendre possession de votre isle, d'y mener votre âne avec vous. — Oh! que je n'y manquerai pas; et ce ne sera pas le premier âne que l'on aura vu établir dans un bon gouvernement.

Cela dit, Sancho s'en alla dormir; et la duchesse rejoignit son époux pour préparer à don Quichotte une belle et grande aventure, parfaitement dans le goût de l'ancienne chevalerie.

CHAPITRE XXXI.

Grande aventure de la forêt.

LA duchesse, de plus en plus occupée de se divertir de ses hôtes, s'applaudit fort d'avoir persuadé à notre bon écuyer que l'enchantement de Dulcinée étoit véritable, quoiqu'imaginé par lui-même. D'après cette idée et le récit des merveilles de la caverne de Montesinos, elle disposa la grande aventure qu'elle réservoit à don Quichotte. Quand tout fut prêt, l'aimable duchesse indiqua pour le lendemain une partie de chasse avec des chevaux, des piqueurs nombreux et l'appareil le plus magnifique. On porta

de sa part à notre héros un superbe habit de chasseur, que le chevalier refusa, d'après le vœu qu'il avoit fait de ne jamais quitter ses armes. Sancho ne refusa point celui qu'on vint lui offrir, qui étoit d'un beau drap verd : il le regarda, l'examina bien, s'assura qu'il étoit tout neuf, et se promit de le vendre à la premiere occasion.

Dès le matin du jour fixé, don Quichotte, armé de pied en cap, Sancho, revêtu de son habit verd, vinrent attendre la duchesse, qui parut bientôt, mise en amazone, une longue lance à la main, et, belle, légere comme Diane, s'élança sur un beau coursier, dont notre héros tint la bride malgré les instances du duc. On offrit à l'écuyer un vigoureux Andaloux qui frappoit la terre du pied : l'écuyer demanda son âne, et ne voulut jamais d'autre monture. Tous les chasseurs à cheval partirent à la suite de la duchesse, et se rendirent dans une forêt située entre deux montagnes. Là les

postes furent pris, les chiens découplés, les toiles placées, et la chasse commença par des fanfares et des cris de joie. La courageuse duchesse descend aussitôt de son palefroi, court occuper un défilé par où les sangliers avoient coutume de passer, et prépare déja sa lance. Don Quichotte et le duc à pied se tiennent à ses côtés. Sancho, qui venoit d'apprendre que c'étoit aux sangliers qu'on en vouloit, ne jugea point à propos de descendre de son âne; il se mit derriere son maître, après s'être assuré d'une allée par laquelle on pût s'échapper.

A peine avoit-il pris ses précautions, que tout-à coup un sanglier énorme, poursuivi par toute la meute, paroît, vient, arrive, les yeux pleins de feu, la gueule écumante, présentant aux chiens, aux chasseurs, des défenses épouvantables. Don Quichotte, l'épée à la main, s'élance droit au sanglier; le duc le suit: la duchesse, plus prompte, les auroit devancés tous deux, si son époux ne l'eût

retenue. Sancho, voyant l'animal, se jette à bas de son âne, s'enfuit, et, gagnant un arbre, fait ses efforts pour monter dessus : mais il ne put arriver qu'à la moitié. Troublé par la peur, il saisit une branche seche; la branche casse sous sa main : Sancho tombe; chemin faisant une autre branche l'accroche et le tient suspendu dans l'air. Le malheureux écuyer qui voit que la maudite branche déchire son bel habit verd, et qui craint encore dans sa position d'être à la portée du sanglier, se met à jeter des cris si perçants que tout le bois en retentit. L'animal, pendant ce temps, expiroit sous les coups des chasseurs. Don Quichotte apperçut alors l'écuyer au bout de la branche, les bras tendus, la tête en bas, et tout auprès de lui son âne, seul ami qui ne l'eût pas abandonné. Notre héros courut le délivrer. Sancho mis à terre ne s'occupa plus que de pleurer l'énorme déchirure de son bel habit verd tout neuf.

Les chasseurs, après avoir placé le sanglier sur un mulet, le couvrirent de rameaux de myrte, et le porterent en triomphe jusqu'à des tentes dressées au milieu de la forêt. Là se trouverent des tables couvertes d'excellents mets : on ne songea qu'à dîner ; et Sancho, s'approchant de la duchesse, lui montra d'un air fort triste son habit verd déchiré. Madame, dit-il, vous voyez ce que l'on gagne à vos belles chasses : si vous n'attaquiez que des lievres ou bien de petits oiseaux, je n'en serois pas pour mon habit verd. Quel diable de plaisir trouvez-vous à venir chercher un animal qui d'un seul coup de dent peut vous envoyer dans l'autre monde, toute duchesse que vous êtes ? ne savez-vous pas la vieille romance,

Favila fut mangé des ours
Pour avoir trop aimé la chasse.

Ce Favila fut un roi goth, interrompit don Quichotte : il périt en effet dans les

montagnes où il se plaisoit à s'égarer. J'ai donc raison, reprit Sancho, de vouloir que les rois et les princes ne s'exposent point à ces dangers là. Voilà un beau mérite et une belle gloire d'aller tuer une pauvre bête qui ne songeoit pas à vous ! Sancho, répondit le duc, ne dites point de mal de la chasse ; elle fut toujours le délassement et des rois et des héros. Elle est un art comme la guerre, dont elle retrace l'image, dont elle a les ruses, les stratagêmes ; d'ailleurs elle accoutume le corps à supporter la fatigue, rend plus agile, plus robuste, et préserve de beaucoup de vices, en éloignant de nous la mollesse. Quand vous serez gouverneur, je vous conseille d'aller à la chasse. — Pour cela, non, monseigneur : un bon gouverneur a la jambe cassée, et se tient à la maison. Ne seroit-il pas beau, vraiment, que lorsqu'on vient lui demander justice on répondît que monsieur chasse? Monsieur ne doit pas vivre avec des sangliers

quand des hommes ont affaire à lui; c'est un plaisir de fainéant et non pas de gouverneur. Je ne dis pas que quelquefois je ne cherche à me divertir : certainement, pour me distraire, je me permettrai les fêtes et les dimanches de jouer une petite partie à la boule, ou à la triomphe; il n'y a rien à dire à cela, parceque je serai toujours prêt à quitter. Mais n'ayez pas peur que l'on me reproche de perdre mon temps et celui des autres. — Vous êtes sévere, Sancho : nous verrons si vos actions répondront à vos maximes. — Mes actions y répondront, soyez-en sûr. Quand on avoue la dette, c'est qu'on a volonté de payer; promettre et tenir c'est tout un pour moi; je ne crains pas d'avancer des gages; et l'on n'a qu'à me donner l'anguille, l'on verra si je sais la serrer.

Le dîner se passa dans ces entretiens : ensuite on continua la chasse. La nuit venue, comme on étoit prêt à s'en retourner au château, la forêt parut tout-

d'un coup éclairée d'un nombre infini de lumieres ; on entendit dans le lointain des timbales, des trompettes, d'autres instruments guerriers. On s'arrête, on se regarde, on se demande d'où peut venir ce bruit. Le bruit augmente : les tambours, les fifres, les clairons maures, retentissent, se confondent, et semblent toujours s'approcher. Don Quichotte lui-même est surpris, le duc inquiet, la duchesse troublée, Sancho tremblant. Tous gardoient un profond silence, lorsqu'un courier, vêtu en démon, vint à passer en sonnant d'un effroyable cornet. Courier, lui demanda le duc, qui êtes-vous? qu'allez-vous chercher? et quelle est cette grande armée qui traverse la forêt? Je suis le diable, répond le courier d'un accent terrible : je cours après don Quichotte de la Manche; et le bruit que vous entendez vient d'une troupe d'enchanteurs qui conduisent sur un char Dulcinée du Toboso. Si vous étiez le diable, reprit le duc, vous auriez déja

reconnu le héros que vous cherchez, puisque le voilà devant vous. Le diable se retourne alors: Chevalier des lions, dit-il, le grand Merlin m'envoie vers toi pour te commander de l'attendre ici. Tu l'y verras avec ta Dulcinée; il doit t'indiquer le moyen de désenchanter cette illustre dame. J'ai dit, tu m'entends, obéis. A ces mots il sonne du cor, s'échappe, et fuit dans le bois.

La surprise de tout le monde augmente, sur-tout celle de Sancho, qui ne douta plus qu'en effet Dulcinée ne fût enchantée. Seigneur, demanda le duc à notre héros, aurez-vous le courage d'attendre? Oui, sans doute, répondit-il, l'enfer dût-il m'attaquer. Vous êtes le maître, ajouta Sancho: pour moi, je déclare que je m'en vais. Ces messieurs sont un peu trop laids pour qu'on ait du plaisir à les voir. En parlant ainsi, l'écuyer veut prendre le chemin du château; mais un épouvantable bruit, qui justement venoit de ce côté, le force de

rester à sa place. Ce bruit ressembloit à celui que font les roues d'un char mal jointes, lorsque, suivant les pas des bœufs, elles crient à chaque tour. Au même instant, aux quatre coins de la forêt, on entendit des décharges de mousqueterie, comme si quatre combats se livroient à-la-fois. Les tambours, les cors, les trompettes, les timbales, les clairons et les cris des combattants retentirent d'un son plus fort, plus animé, plus aigu. Ces sons divers confondus ensemble, ces lumieres dans l'obscurité, ces coups redoublés de mousquets, et sur-tout le continuel gémissement de ces roues, penserent effrayer don Quichotte lui-même: mais le héros soutint cette épreuve, trop forte pour son écuyer. Sancho, demi-mort de peur, se laissa tomber presque sans connoissance sur les genoux de la duchesse. On courut chercher de l'eau, qu'on lui jeta sur le visage: bientôt il reprit ses sens.

Ce fut pour voir arriver le char, dont

on entendoit gémir les roues : il étoit traîné par quatre grands bœufs tout couverts d'une étoffe noire. Ces bœufs portoient à chaque corne une longue torche allumée. Au milieu du char, sur un trône, on remarquoit trois vieillards, dont la barbe blanche passoit la ceinture : ils étoient environnés de démons si laids, si horribles, que Sancho ferma les yeux pour ne les pas voir. Le char s'arrêta devant don Quichotte : un des trois vieillards se leva. Reconnois-moi, lui dit-il ; je suis le savant Lirgande. Et moi le puissant Alquif, reprit le second vieillard. Et moi l'enchanteur Arcalaüs, ajouta le troisieme d'une voix menaçante : malheur, malheur aux chevaliers dont je suis l'ennemi mortel ! Le char reprit alors sa marche, disparut ; et l'on entendit une agréable musique de flûtes et de hautbois. Ces doux sons ranimerent Sancho, qui, toujours près de la duchesse, dont il tenoit le jupon, lui dit à l'oreille : Madame, cette musique me

fait espérer des visions un peu moins effroyables. Je le souhaite, répondit la duchesse ; mais ne me serrez pas si fort, car l'on diroit que vous avez peur.

CHAPITRE XXXII.

Moyens que l'on proposa pour désenchanter Dulcinée.

L'ESPOIR de Sancho ne fut point trompé. L'on vit bientôt paroître un char de triomphe, attelé de six mules grises, caparaçonnées de blanc. Dans le char, qui étoit fort vaste, douze figures, toutes blanches, portant des flambeaux allumés, entouroient un trône, sur le haut duquel on voyoit assise une nymphe vêtue d'une toile d'argent, dont l'éclat éblouissoit les yeux. Son visage étoit couvert d'un voile, mais si fin, si transparent, que son tissu laissoit distinguer les traits charmants de la nymphe. Elle paroissoit avoir dix-huit

à dix-neuf ans; sa modestie et sa grace égaloient seules sa beauté. Près d'elle se tenoit debout une longue figure immobile vêtue d'une tunique noire, la tête voilée d'un crêpe. Au moment où le char parvint et s'arrêta devant don Quichotte, les flûtes, les hautbois cesserent; l'on n'entendit que les accords d'une douzaine de harpes qu'on touchoit à-la-fois à l'entour du trône. La longue figure immobile ôta tout-à-coup son voile, et fit voir un vieillard pâle qui ressembloit à un spectre. Sancho pensa tomber une seconde fois; don Quichotte fut ému. Le vieillard, en le regardant, lui adressa ces paroles :

O toi dont les nobles travaux
Méritoient en amour un destin plus prospere,
Reconnois ce Merlin, des enchanteurs le pere,
Le fléau des méchants, et l'ami des héros.
Sur les bords du Léthé j'appris que Dulcinée
Avoit en un moment perdu tout ses attraits;
Je viens finir les maux de cette infortunée.
Du sort écoute les arrêts :

Par la main de Sancho, sur son large derriere,
Trois mille et trois cents coups appliqués fortement
Avec une longue étriviere
Rendront à cet objet charmant
Son éclat, sa beauté premiere.

Oui da! s'écria Sancho, rien que trois mille trois cents coups de fouet! c'est une misere, n'est-ce pas? Pardieu! monseigneur Merlin, vous avez là de belles recettes pour désenchanter les gens. Je ne vois point ce que ma peau peut avoir de commun avec les magiciens; mais, dans tous les cas, je vous avertis que si madame Dulcinée ne peut redevenir belle que lorsque je me serai fouetté, la pauvre dame risque beaucoup de demeurer laide toute sa vie. Insolent que vous êtes! reprit don Quichotte en colere, je vous épargnerai la peine de vous fustiger; car je ne sais qui me tient que je ne vous attache tout-à-l'heure à cet arbre, et que je ne vous applique deux fois plus de coups

qu'on n'a la bonté de vous en demander. Non, interrompit Merlin, Sancho doit se fouetter lui-même, de son plein gré, quand il voudra, sans que personne puisse l'y contraindre. Le destin qui le favorise veut encore que le bon Sancho soit le maître de réduire à moitié le nombre de coups qu'on exige, en consentant à les recevoir par une main étrangere. Je ne veux, répondit Sancho, ni d'une main étrangere ni de la mienne. Qu'ai-je à démêler, s'il vous plaît, avec madame Dulcinée? est-ce ma fille ou ma femme? par quelle raison dois-je me donner les étrivieres pour ses beaux yeux? Que monsieur mon maître, qui lui appartient, qui l'appelle à chaque instant du jour sa vie, son ame, son tout, se les fasse donner pour elle, rien de si juste; mais quant à moi, serviteur; n'y comptez pas, je vous le répete.

La jeune nymphe se leve alors du trône où elle étoit assise, et, se dépouillant de son voile, fait voir sa beauté dans tout

son éclat: Ô le moins pitoyable des écuyers, dit-elle d'une voix dolente, cœur de pierre, ame de bronze, comment peux-tu me refuser une pénitence légere, qu'un enfant, pour la moindre faute, subit tous les jours sans se plaindre? Regarde autour de toi, barbare: tous ceux qui me voient, qui m'entendent, sont attendris de mes malheurs; toi seul, toi seul, inaccessible au sentiment de la pitié, tu consideres de sang-froid mes yeux, jadis si brillants, aujourd'hui noyés de pleurs; mes joues autrefois vermeilles, et maintenant décolorées; ma jeunesse enfin, qui me promettoit de longues années de bonheur, et qui se flétrit, se consume dans les larmes, dans le désespoir. Garde-toi de me croire telle que tu me vois en ce moment: par un prodige de son art Merlin me fait paroître ici comme j'étois avant mon malheur. Merlin a cru qu'il n'étoit point de tigre au monde que la beauté gémissante ne parvînt à désarmer; mais les tigres sont moins cruels, sont moins fé-

roces que Sancho. Ah ! reviens, reviens à ton caractere, que la nature ne fit point méchant ; laisse-toi toucher, si ce n'est pour moi, du moins pour ton malheureux maître, qui souffre plus que moi-même des maux dont je suis accablée, et que je vois, attendant ta réponse, prêt à mourir de sa douleur.

Il n'est que trop vrai, s'écria don Quichotte en s'appuyant sur le duc, je sens que mes forces vont m'abandonner. Sancho, mon ami Sancho, reprit alors la duchesse, votre cœur ne vous dit-il rien? — Pardonnez-moi, madame ; il me dit que les coups de fouet ne sont pas agréables, et que décidément je n'en veux point. Mais en vérité, quand j'y pense, on prend ici de singuliers moyens pour obtenir ce que l'on desire. Madame Dulcinée, afin d'être belle, demande que je me déchire la peau ; et, pour m'engager à lui accorder cette petite bagatelle, elle m'appelle cœur de pierre, ame de bronze, barbare, tigre, tout ce qu'il y a de pis

dans le monde. Encore si elle m'apportoit de l'onguent et de la charpie, ou quelque petit présent en avancement de reconnoissance, on verroit ce que l'on peut faire ; on sait qu'un âne chargé d'or monte la montagne plus facilement, et qu'avec de la patience et des cadeaux il n'est rien dont on ne vienne à bout : mais au contraire on m'accable d'injures. Monsieur mon maître, le plus intéressé dans l'aventure, et qui devroit au moins me caresser, me propose pour encouragement de m'attacher à un arbre, et de me doubler ma portion. Ma foi! messieurs, je suis fort touché de vous voir tous attendris ; cependant vous devriez penser qu'il s'agit ici de fouetter non seulement un écuyer, mais encore un gouverneur d'isle; cela demande quelques réflexions, cela exige quelques politesses ; il faut me donner le temps d'y songer, il faut choisir le moment d'obtenir une si grande grace ; et celui que vous prenez n'est point du tout bien choisi ; je suis fort fatigué, fort

las, et de très mauvaise humeur d'avoir déchiré mon habit verd.

Puisque rien ne peut vous fléchir, mon ami Sancho, dit alors le duc, je suis obligé de vous avouer que je me ferois un scrupule de vous donner l'isle promise, par la raison qu'un gouverneur d'une ame aussi dure que la vôtre, insensible aux larmes des belles, des affligés, des malheureux, n'est pas digne de commander à des hommes. Ainsi vous n'avez qu'à choisir; renoncez au gouvernement, ou subissez l'arrêt du destin. Ne pourroit-on pas, répondit Sancho, me donner deux jours pour faire ce choix? Non, s'écria Merlin, décidez-vous à l'instant même. Si vous persistez dans votre refus, Dulcinée, toujours paysanne, va retourner dans la caverne de Montesinos; si vous acceptez la pénitence, Dulcinée avec tous ses attraits ira dans les Champs-Élysées attendre l'accomplissement de la parole que vous me donnerez.

Sancho, la tête baissée, ne se pressoit

pas de répondre. Allons! mon ami, lui dit la duchesse, un peu de résolution! un peu de reconnoissance pour le maître qui vous a nourri! Un *oui* ne vous coûtera guere, et nous rendra tous heureux. Considérez.... Mon Dieu! madame, interrompit l'écuyer, je considere que le mal d'autrui n'est que songe, et qu'il est facile de donner des conseils dans les affaires où l'on n'est pour rien. Mais malheureusement pour moi je vous aime trop, madame la duchesse, et je ne veux pas qu'il soit dit que je vous refuse quelque chose. Je consens à me donner les trois mille trois cents coups de fouet, pour que le monde jouisse encore des attraits de madame Dulcinée, que je ne croyois ni si belle ni si enchantée. J'y mets pourtant les conditions suivantes: d'abord, que je serai le maître absolu du temps où il me plaira d'accomplir la pénitence, sans que jamais on ait le droit de me presser sur ce point; item, que je ne serai point tenu de me fouetter jus-

qu'au sang; item, que si quelque coup porte par hasard en l'air, il entrera toujours dans le compte; enfin, que si je me trompe dans le calcul à mon désavantage, le seigneur Merlin, qui sait tout, prendra soin de m'en avertir. Soyez tranquille sur cet article, répond l'enchanteur; car au même instant où finira le nombre prescrit, Dulcinée désenchantée viendra remercier elle-même son aimable libérateur, et lui offrir un digne prix des peines qu'il aura souffertes. — Allons! voilà qui est dit, j'accepte la dure pénitence.

A ce mot la musique se fit entendre, ainsi que le bruit de la mousqueterie. Dulcinée salua de la tête le duc, la duchesse, don Quichotte, et fit à Sancho une révérence qu'elle accompagna d'un sourire gracieux. Le char continua sa route. Notre héros, transporté de joie, courut se jeter au cou de son fidele écuyer; tout le monde le félicita de l'heureuse fin de cette aventure; et la belle aurore, qui

déja commençoit à teindre de couleur de pourpre les nuages de l'orient, engagea toute la troupe à regagner le château.

CHAPITRE XXXIII.

Lettre de Sancho à sa femme, avec d'autres évènements.

C'ÉTOIT l'intendant du duc, homme d'un esprit inventif et gai, qui avoit disposé toute l'aventure dont on vient de rendre compte. Il promit à ses maîtres une fête nouvelle dont les préparatifs étoient déja faits. Peu de jours après, la duchesse, que Sancho ne quittoit plus, lui demanda s'il s'occupoit de désenchanter Dulcinée; l'écuyer lui répondit qu'il étoit fort exact à tenir sa parole, et que déja la nuit passée il s'étoit donné cinq coups à compte des trois mille trois cents.

Ce n'est guere, reprit la duchesse; mais avec quoi vous êtes-vous frappé?— Avec ma main, répondit Sancho. — Cela ne suffit pas, vraiment; je doute que le sage Merlin approuve cette maniere d'accomplir la pénitence. Il faut avoir une discipline de bonnes petites cordelettes, dont chaque nœud se fasse sentir. Vous jugez bien, mon cher ami, que la gloire de désenchanter une illustre dame comme Dulcinée doit coûter un peu de peine à celui qui l'entreprend. — Comme il vous plaira, madame; choisissez vous-même cette discipline, je m'en servirai volontiers, pourvu qu'elle ne me fasse point de mal; car je vous confie que ma peau est d'une délicatesse, d'une finesse extraordinaire; ainsi je vous recommande d'y avoir égard. Mais en attendant permettez que je montre à votre altesse une lettre que j'écris à ma femme Thérese Pança. Je serai bien aise de savoir si vous en êtes contente, et si vous trouvez que mon style soit celui d'un gouverneur. —

Est-ce vous tout seul qui l'avez écrite? — Non, parceque j'ai beaucoup d'affaires qui me prennent tout mon temps, et que d'ailleurs je ne sais ni lire ni écrire, quoique je sache signer mon nom; mais c'est moi qui l'ai dictée. — Voyons-la donc; je suis sûre qu'elle sera digne de vous. Aussitôt Sancho tira de son sein un papier où la duchesse lut ces paroles:

Lettre de Sancho Pança à Thérese Pança sa femme.

Qui aime bien étrille bien, ma chere femme; c'est ainsi que la fortune m'a traité. Tu n'entends peut-être pas ce que je veux dire, par la suite tu l'entendras mieux. Il s'agit, Thérese, présentement de t'acheter un carrosse. Toute autre maniere d'aller ne peut plus te convenir, et n'est bonne que pour les chats. Tu es femme d'un gouverneur; je pense que ce mot dit tout.

Je t'envoie un habit verd de chasse, dont madame la duchesse, qui m'aime et que j'aime beaucoup, m'a fait présent; arrange-le de maniere que tu en puisses tirer un corset et un jupon pour la petite. Mon maître, à ce que j'entends dire, est un fou sage et agréable; on ajoute que je ne lui dois rien. Tu sauras de plus, ma femme, que nous avons fait un voyage à la caverne de Montesinos. L'enchanteur Merlin m'a choisi pour désenchanter madame Dulcinée, qui s'appelle chez nous Aldonza Laurenzo. Moyennant trois mille trois cents coups de fouet qu'il faut que je me donne, moins cinq que je me suis déja donnés, la susdite dame se trouvera désenchantée comme pere et mere. Il est inutile, Thérese, d'aller conter cette histoire à tes voisines : l'une diroit blanc, l'autre noir; ce seroit des caquets à n'en pas finir.

Je compte me rendre dans mon gouvernement avant peu de jours : je t'avoue que j'ai hâte d'y arriver pour amasser de

l'argent, chose dont on dit que les nouveaux gouverneurs sont friands. Quand j'aurai tâté le pouls à mon isle, je te manderai s'il faut que tu viennes m'y joindre. Notre âne se porte à merveille, et te dit bien des tendresses. Madame la duchesse te baise les mains : réponds poliment sur cet article ; car la politesse, à ce que prétend mon maître, est une fort bonne chose, qui ne coûte presque rien. Dieu n'a pas voulu que je trouvasse dans nos courses une autre valise avec cent écus d'or ; mais console-toi, Thérese, le gouvernement nous revaudra cela. Tout le monde m'assure qu'il ne s'agit que d'avoir des mains. Sois tranquille, tu seras riche. Dieu te rende telle, ma chere femme, et me conserve long-temps pour te servir !

De ce château, le 20 juillet 1614.

Ton mari le gouverneur,

SANCHO PANÇA.

La duchesse, après avoir lu cette épître, dit à Sancho qu'elle étoit fort bien, excepté qu'elle sembloit annoncer un certain amour de l'argent peu louable dans un gouverneur. Sancho lui offrit d'en écrire une autre; mais la duchesse garda celle-ci, qu'elle alla montrer au duc dans un superbe jardin où ce jour même on devoit dîner. La lettre et les explications que donnoit Sancho firent l'entretien du repas. A peine avoit-on desservi qu'on entendit dans le lointain le triste son d'un fifre aigu et d'un grand tambour en sourdine. Cette discordante musique approchoit assez lentement: tout-à-coup on voit arriver une espece de géant, vêtu d'une longue tunique noire, que traversoit un large baudrier de même couleur, auquel pendoit un effroyable cimeterre. Cet homme étoit précédé de deux tambours et d'un fifre, vêtus de deuil comme lui; une barbe énorme et d'une blancheur éblouissante lui descendoit jusqu'aux genoux. Il s'avance d'un pas lent, réglé par

les coups des tambours, vient s'incliner devant le duc, se releve, et d'une voix grave lui adresse ces paroles:

Puissant prince, tu vois devant toi Trifaldin de la barbe blanche, l'écuyer et l'ambassadeur de la comtesse Trifaldi, surnommée la Doloride. Cette infortunée est venue à pied du royaume de Candaya, dans le seul espoir de te raconter ses incroyables aventures, et d'obtenir de toi quelques renseignements sur l'invincible chevalier don Quichotte de la Manche, qui seul peut terminer ses maux. Elle est à la porte de cette forteresse, et demande la permission de mettre à tes pieds ses douleurs.

Après ce discours, Trifaldin toussa, et mania du haut en bas son épaisse barbe blanche. Brave écuyer, répondit le duc, dès long-temps nous sommes instruits des infortunes étranges de la triste Doloride : assurez-la du plaisir que j'aurai de la recevoir, de lui donner tous les secours que ma qualité de chevalier m'oblige d'of-

frir aux dames. Ajoutez, pour la consoler, que le valeureux don Quichotte se trouve justement ici. A ces mots le géant Trifaldin s'incline de nouveau devant le duc, et s'en retourne du même pas, toujours au son de sa triste musique.

Vous le voyez, s'écria le duc en s'adressant à notre héros; malgré les efforts de l'envie, la vertu ne peut échapper aux justes hommages de l'univers. Peu de jours se sont écoulés depuis que votre présence honore ces lieux, et voilà que des pays les plus lointains les malheureux, les opprimés, guidés par votre seule renommée, viennent implorer votre appui. J'avoue, répondit don Quichotte avec un souris modeste, que je desirerois voir ici l'ecclésiastique qui l'autre jour parloit avec tant de dédain de la chevalerie errante; peut-être croiroit-il enfin que les victimes des méchants ou du sort ne vont point chercher du remede à leurs maux à la porte des courtisans, des ministres, des grands de la terre, même

des pieux ecclésiastiques ; c'est le chevalier errant qui devient leur seul refuge; c'est lui dont le glaive en tous temps se trouve prêt à les sauver. Ô Dieu de bonté, je te remercie de m'avoir donné cet emploi si difficile, mais si glorieux! Qu'elle arrive cette Doloride, qu'elle me raconte ses peines ; elle peut compter d'avance et sur mon bras et sur mon cœur.

CHAPITRE XXXIV.

Histoire de la Doloride.

La comtesse Trifaldi ne tarda pas à paroître. On vit entrer dans le jardin douze femmes vêtues de deuil, avec des coëffes blanches si longues qu'elles retomboient jusqu'à terre. Elles marchoient sur deux lignes, et précédoient la comtesse, dont l'immense robe noire se terminoit par trois pointes, que trois pages portoient gravement. Cette comtesse étoit voilée,

ainsi que ses douze compagnes, et s'avançoit en s'appuyant sur son écuyer Trifaldin. Le duc, la duchesse, notre héros, se leverent à son approche : la Doloride, sans ôter son voile, vint se jeter aux pieds du duc, qui se hâta de la faire asseoir à côté de la duchesse, et lui demanda respectueusement ce qu'il pouvoit faire pour son service. Puissantissime seigneur, répondit-elle d'une voix forte, et vous bellissime dame, et vous illustrissimes auditeurs, je suis bien sûre d'émouvoir vos cœurs obligeantissimes par le récit de mes chagrins, de mes tourments horribilissimes. Mais, avant tout, daignez m'informer si vous possédez dans ces lieux l'invictissime don Quichotte et son écuyer excellentissime. Oui, madamissime, interrompit Sancho ; voilà devant vous le magnanissime don Quichotte de la Manchissime, avec son écuyer fidélissime ; vous les trouverez diligentissimes à servir votre beauté dolorissime. Don Quichotte alors se fit connoître, et



La Doloride, sans ôter son voile vient se jeter aux pieds du duc, qui se hâta de la faire asseoir.

Le barbier Inv.' Dambrun Sculp.

promit de tout entreprendre pour l'infortunée comtesse. Celle-ci voulut embrasser ses genoux; notre héros ne le souffrit point, et lui demanda seulement de l'instruire de ses malheurs. La Doloride, toujours voilée, commença ce triste récit :

Vous connoissez sans doute, dit-elle, le fameux royaume de Candaya, situé entre la mer du sud et la grande Trapobane, deux lieues par-delà le cap Comorin. C'est là que régnoit la reine Magonce, veuve du roi Archipiela, qui n'avoit laissé en mourant pour seule héritiere de ce vaste état que l'infante Antonomasie. Ma naissance, mon âge, ma qualité de premiere duegne du palais, me valurent le glorieux emploi d'élever la jeune princesse. Elle n'avoit que quatorze ans ; déja sa beauté, son esprit, surtout son extrême sagesse, étoient célebres dans l'univers. Une foule de princes soupiroient pour elle ; et parmi tant d'amants couronnés un simple chevalier de la cour

osa se mettre sur les rangs. Il n'avoit pour lui que ses graces, sa jeunesse et son amour. Habile dans l'art de plaire, il étoit poëte, musicien, chantoit, jouoit de la guitare, et possédoit au souverain degré tous ces frivoles talents que les femmes préferent toujours aux qualités les plus solides. Mais, par mes soins vigilants, Antonomasie auroit échappé à ses poursuites, si le séducteur, pour venir à bout de son téméraire projet, n'eût employé le moyen le plus perfide et le plus coupable. Le traître fit semblant de m'aimer; et je vous l'avoue à ma honte, malgré ma longue expérience, malgré ma sévere vertu, je le crus épris de mes charmes, je remarquai davantage les siens; mon cœur trop sensible se laissa toucher. Hélas! j'excusois ma foiblesse en me disant que je sauvois l'infante, que je m'exposois à sa place au danger qui la menaçoit. Ce dévouement de ma part me paroissoit noble et sublime. J'écoutai donc le jeune chevalier; je me

laissai toucher par les vers charmants qu'il venoit chanter sous mes fenêtres. Il excelloit sur-tout dans les seguidilles, espece de couplets gais et tendres, accompagnés d'un refrain fort à la mode en Candaya. Je n'ai jamais oublié ceux qui me toucherent le plus, et que je vais vous répéter malgré les sanglots qui m'oppressent.

La Doloride alors, d'un accent un peu viril, se mit à chanter cette seguidille:

L'avare cache sa richesse,
L'ambitieux ses grands desseins;
Le sage dérobe aux humains
Et son bonheur et sa sagesse:
L'Amour, l'Amour seul se trahit;
C'est un enfant, il fait du bruit.

Je fuis par-tout certaine belle,
Par-tout je cherche à l'éviter;
Mais quand je viens de la quitter,
Je me retrouve plus près d'elle.
Malgré lui l'Amour se trahit;
C'est un enfant, il fait du bruit.

Si l'on prononce en ma présence
Son nom que je ne dis jamais,
Je baisse les yeux, je me tais,
Et l'on entend bien mon silence.
Malgré lui l'Amour se trahit;
C'est un enfant, il fait du bruit.

Si je veux d'une voix hardie
Parler d'elle et la célébrer,
Hélas! j'ai beau m'y préparer,
Je me trouble et je balbutie.
Malgré lui l'Amour se trahit;
C'est un enfant, il fait du bruit.

Enfin contre moi tout conspire:
Mon air libre, mon embarras,
Ce que je dis ou ne dis pas,
Tout apprend que j'aime Thémire.
Malgré lui l'Amour se trahit;
C'est un enfant, il fait du bruit.

Je ne pus résister, reprit la comtesse, au jeune amant qui peignoit si bien ce que mon cœur éprouvoit. Ah! messieurs, cette aventure m'a souvent fait réfléchir

que des états policés on devroit bannir les poëtes, non ceux qui font des vers tels qu'on en voit dans la plupart des recueils modernes, ces vers-là ne sont point dangereux, mais ceux qui ont le talent funeste d'embellir un sentiment tendre de toutes les graces de l'esprit, d'exprimer délicatement les plus secretes pensées, de tout dire en ayant l'air de tout cacher, et d'émouvoir l'ame en flattant l'oreille; voilà, voilà les poëtes maudits qu'il faudroit fuir à l'égal de la peste, ou reléguer, s'il étoit possible, par-delà le cercle polaire. Mais où vais-je m'égarer? Je reviens à mes malheurs.

Simple et crédule, malgré mon âge, je me crus aimée de don Clavijo (c'étoit le nom du jeune chevalier): je me persuadai, comme une insensée, qu'une plus longue résistance le feroit mourir de douleur, et je résolus de me sacrifier pour lui conserver la vie. Je consentis en rougissant à un rendez-vous qu'il me demandoit; je l'introduisis dans ma chambre,

voisine de celle d'Antonomasie. Le perfide ne fit qu'y passer ; il court dans celle de l'infante, repousse la porte, s'enferme avec elle, et me laisse seule dans le désespoir. Mes efforts, mes larmes, mes cris, ne purent le rappeler ; il demeura long-temps avec l'infante. Heureusement quand il fut sorti cette princesse m'assura bien qu'il ne s'étoit point écarté du respect le plus sévere. D'après sa parole, d'après l'ascendant qu'avoit sur moi don Clavijo, j'eus la foiblesse de tout pardonner, j'eus celle de consentir à de nouvelles entrevues, innocentes comme la premiere. Jugez quelle fut ma surprise lorsque je m'apperçus, quelque temps après, que la sage Antonomasie étoit grosse. Il n'étoit plus possible de le cacher ; la pauvre enfant vint me l'avouer avec une tendre confiance, et m'ajouta qu'elle avoit signé une promesse de mariage à son coupable séducteur. J'allai trouver don Clavijo : nous convînmes que sans perdre de temps il iroit montrer sa

promesse au premier juge du bailliage, et lui demander pour épouse la belle Antonomasie. Tout s'exécuta selon nos projets : le juge, après s'être assuré que la promesse étoit en bonne forme, s'en vint interroger l'infante, reçut sa déclaration, la fit remettre entre les mains d'un honnête alguasil de cour, et donna bientôt la sentence par laquelle don Clavijo étoit reconnu l'époux légitime de la belle héritiere de Candaya.

Madame la Doloride, interrompit alors Sancho, dans votre royaume comme dans le nôtre vous avez donc des alguasils de cour, des juges, des poëtes et des seguidilles? Je m'étois toujours douté que tous les pays se ressemblent. Mais continuez, je vous prie; il me tarde de savoir la fin de votre intéressante histoire. La comtesse poursuivit en ces termes :

La reine Magonce s'affecta si fort du mariage précipité de sa fille, qu'au bout de trois jours elle fut mise en terre. Elle mourut donc? demanda Sancho. Oui,

répondit Trifaldin : il est d'usage dans le royaume de Candaya de n'enterrer que des personnes mortes. A la bonne heure, reprit l'écuyer, quoiqu'il me semble que madame Magonce ait pris la chose un peu trop vivement : je ne vois pas que votre princesse eût commis un si grand crime en épousant un chevalier aussi gentil que vous nous l'avez peint ; mille autres ont fait pis, ma foi ! et mesdames leurs meres se portent fort bien. D'ailleurs ne sait-on pas que les chevaliers, sur-tout les errants, finissent presque tous par être rois ou empereurs ? Sancho a raison, ajouta don Quichotte ; cette fortune leur est assez ordinaire. Mais écoutons la fin de l'histoire ; je présume que c'est le plus triste qui nous reste encore à savoir.

Ah ! sans doute, reprit la comtesse ; ce que vous avez entendu n'est rien auprès de ce que vous allez entendre. La reine étant morte, nous nous occupâmes de lui rendre les derniers devoirs. A l'in-

stant même où l'on venoit de la descendre dans sa sépulture, nous voyons paroître au-dessus de la tombe, monté sur un cheval de bois, le fameux géant Malambrun, cousin-germain de la défunte, et le plus cruel des magiciens. Malambrun, pour venger la mort de sa cousine, qu'il aimoit, enchanta les nouveaux époux sur la pierre de cette même tombe. La belle Antonomasie devint une guenon de bronze, don Clavijo un crocodile d'un métal qui nous est inconnu. Tout-à-coup près de ces figures on vit s'élever un perron de marbre, sur lequel étoit écrit en caracteres syriaques : *Ces deux coupables amants ne reprendront leur premiere forme que lorsque le vaillant chevalier de la Manche osera m'appeler en combat singulier.* Non content de cette vengeance, le terrible Malambrun tira son large cimeterre, me saisit tremblante par les cheveux, et prêt à frapper s'arrêta: Non, dit-il, je veux te laisser la vie, afin de mieux te punir, afin d'envelopper dans

ton châtiment toutes les duegnes du palais qui n'ont pas veillé sur l'honneur de la jeune Antonomasie. A ces mots il disparoît; et mes compagnes et moi nous sentons toutes à nos mentons comme des milliers de pointes d'aiguille. Nous nous pressons d'y porter les mains; hélas! nous trouvons.... nous trouvons ce que nous allons vous montrer.

La Doloride aussitôt et les douze duegnes qui l'accompagnoient levent à-la-fois leurs voiles, et font voir d'épaisses barbes, les unes noires, les autres blondes, quelques unes grises, quelques autres blanches. Sancho recula six pas; le duc, la duchesse et notre héros se regarderent avec des yeux surpris. Voilà, voilà, reprit la comtesse, dans quel état nous a mises ce scélérat de Malambrun; voilà comment ce barbare a déshonoré nos charmes. Plût au ciel que son cimeterre eût tranché nos tristes jours! La vie est pour nous un affreux supplice. Que peut devenir, que peut espérer une

duegne avec de la barbe? qui voudra prendre soin d'elle? à qui pourra-t-elle plaire? Hélas! sans barbe trop souvent elle ne plaît à personne, on la dédaigne, on la repousse; jugez du sort qui nous attend! Ô duegnes, mes cheres compagnes, venez, venez; pleurons ensemble notre épouvantable avenir. En disant ces paroles la Doloride s'évanouit.

CHAPITRE XXXV.

Continuation et fin de cette mémorable aventure.

Il faut convenir que les personnes oisives qui s'amusent de cette lecture ont de grandes obligations à Cid Hamet Benengeli; combien elles doivent être reconnoissantes des soins, des peines que prend cet auteur pour nous rendre compte des plus petits détails, pour nous éclaircir jusqu'aux moindres doutes, pour nous

découvrir les plus secretes pensées des personnages qui nous intéressent! Ô admirable historien, ô trop heureux don Quichotte, et vous aimable Sancho, vivez, vivez à jamais dans la mémoire des hommes pour prix des moments agréables que vous leur faites passer!

Sancho, voyant la Doloride évanouie, s'écria : Par le nom que je porte! je n'ai jamais ouï conter à mon maître d'aventure aussi extraordinaire que celle-ci. Ah! coquin, fils de Satan de Malambrun, où diable ton esprit maudit a-t-il été imaginer de donner de la barbe à de pauvres filles qui n'ont peut-être pas de quoi payer un baigneur! Ce que vous dites n'est que trop vrai, répondit une des douze duegnes; le géant ne nous a pas laissé un maravédis. Nous sommes condamnées à mourir dans le triste état où vous nous voyez, si votre maître n'a pitié de nous. Rassurez-vous, reprit don Quichotte; je jure de finir vos maux, et

d'y travailler à l'instant même : apprenez-moi ce que je dois faire.

A cette parole, la Doloride revint de son évanouissement. Indomtable héros, dit-elle, mon ame, prête à s'échapper, s'est arrêtée à vos accents : je renais à la vie pour vous applaudir, et vous donner les moyens d'ajouter à votre gloire. Sachez que d'ici au royaume de Candaya l'on compte cinq mille deux ou trois lieues par le grand chemin de terre ; mais, en allant par les airs, on n'en compte guere que trois mille deux cents vingt-sept. Le cruel Malambrun nous a dit qu'au moment même où nous aurions trouvé le chevalier que nous cherchions, il lui enverroit le fameux cheval de bois que montoit Pierre de Provence lorsqu'il enleva la belle Maguelone. Ce cheval, qui n'est point ferré, qui ne mange, ne dort jamais, se dirige par une cheville plantée au milieu de son front ; plus rapide que la pensée, il

vole au-dessus des nuages. C'est le chef-d'œuvre du savant Merlin, ami de Pierre de Provence. Malambrun, par un effet de son art, s'est rendu maître de ce coursier, sur lequel il traverse le monde, arrive le matin en France, et le soir même au Pérou : c'est une monture si douce, que la charmante Maguelone ne se trouvoit en aucun lieu si bien assise, si à son aise, que sur la croupe de ce cheval. J'espere, je ne doute point qu'avant une demi-heure vous ne le voyiez arriver pour vous porter devant Malambrun.

Combien tient-on sur ce cheval? demanda Sancho d'un air inquiet. On y tient deux, répond la Doloride, l'un sur la selle et l'autre en croupe. Lorsque le chevalier qui le monte n'enleve pas une dame, c'est ordinairement son écuyer qui occupe la place de la belle Maguelone. — Ah! fort bien. Et dites-moi, s'il vous plaît, le nom de ce beau coursier de bois. — Il ne s'appelle point Pégase,

ni Bucéphale, ni Bayard, ni Bride-d'or, ni Frontin, ni Xanthe, ni Éous, ni.... — Mon dieu! je me doute bien qu'il ne se nomme pas non plus Rossinante comme le cheval de mon maître, qui vaut mieux que tous ceux dont vous parlez: mais enfin il a un nom; et c'est ce nom que je vous demande. — Ce nom est *Chevillard le léger*, qu'il mérite assurément, puisqu'il est de bois et qu'il vole. — Eh bien! je suis le serviteur de monsieur Chevillard le léger; mais j'ai l'honneur de vous déclarer que je ne monterai point sur sa croupe. Pardi oui! moi qui ai de la peine à me tenir sur mon âne, dont le bât tout neuf est plus doux qu'un petit matelas de soie; vous pensez que, sans coussin, j'irai faire trois ou quatre mille lieues à cheval sur un soliveau. Oh que nenni! oh que nenni! Je prends assurément beaucoup de part au malheur arrivé à votre menton; mais je ne puis risquer de me casser le cou pour le plaisir de vous voir rasée: d'ailleurs il faut

que vous sachiez que je suis déja retenu pour désenchanter madame Dulcinée. — Cependant, aimable Sancho, il est arrêté dans les destinées que rien ne peut se faire sans vous. — Rien ne se fera donc, madame la Doloride; car il est arrêté dans ma volonté que je ne suivrai point mon maître. Nous autres écuyers ne sommes jamais pour rien dans toutes ces aventures : vous savez que les historiens, en rendant compte des belles prouesses de nos maîtres, ne parlent non plus de nous que du grand Turc. Je ne le trouve point mauvais; mais je ne veux point me mêler d'une affaire qui ne me regarde pas. Encore si c'étoit une belle dame, ou une jeune et jolie fille qu'il fallût tirer d'embarras, on pourroit voir : un honnête homme souvent ne demande pas mieux que de s'exposer. Mais pour une duegne barbue! ma foi non; je n'en suis point tenté : je reste auprès de madame la duchesse, dont

j'aime mieux le petit doigt que toutes les duegnes de l'univers.

Il est pourtant certaines duegnes, reprit aigrement la dame Rodrigue, qui seroient comtesses et duchesses si la fortune les avoit bien traitées. Là-dessus, reprit Sancho, je n'ai rien à vous répondre, si ce n'est que je suis de l'avis de la fortune. La dame Rodrigue alloit répliquer, lorsqu'à l'entrée de la nuit on vit paroître dans le jardin quatre sauvages demi-nus, portant sur leurs épaules un grand cheval de bois. L'un d'eux le pose à terre sur ses quatre pieds, et s'écrie d'une voix grave : Le valeureux Malambrun engage sa parole à celui de vous assez hardi pour le combattre de n'employer contre lui d'autres armes que son épée. Qu'il monte donc sur ce coursier; que son écuyer monte en croupe : il leur suffira de tourner la cheville que vous voyez pour être portés à travers les airs devant le redoutable Malambrun : mais

de peur qu'ils ne soient étourdis de la hauteur et de la rapidité de leur course, il est nécessaire qu'ils aient les yeux bandés jusqu'au moment où Chevillard les avertira par ses hennissements qu'ils sont à la fin de leur route.

Cela dit, les quatre sauvages se retirent précipitamment; et don Quichotte, plein d'ardeur, veut s'élancer sur Chevillard. Il ordonne à Sancho de le suivre. Non, s'il vous plaît, répondit l'écuyer; depuis que j'ai vu la monture je me soucie encore moins du voyage. Je ne suis pas un sorcier pour voler ainsi sur un bâton: et que penseroient mes insulaires quand ils sauroient que leur gouverneur perd son temps à courir dans l'air? D'ailleurs il y a trois mille lieues d'ici au pays de Candaya: lorsqu'une fois nous serons là, si monsieur Chevillard est fourbu, si le géant ne veut plus nous le prêter, comment revenir, je vous prie? Nous serons au moins douze ans à faire le chemin à pied. Pendant ce

temps que deviendra mon isle? Non, vous dis-je; tout bien réfléchi, je me dois à mon peuple, et ne puis m'exposer. Saint-Pierre se trouve bien à Rome: moi je me trouve à merveille ici; j'y reste.

La duchesse alors employa son crédit pour déterminer notre écuyer: elle lui rappela ses devoirs, le pria, le supplia, par l'amitié qu'elle avoit pour lui, de ne point abandonner son maître, de se montrer digne du gouvernement qui l'attendoit au retour, et fit si bien que Sancho, les larmes aux yeux, s'écria qu'il ne pouvoit résister aux instances de sa bonne amie madame la duchesse, et qu'il étoit prêt à partir. Don Quichotte court l'embrasser, le tire à part; et d'une voix basse: Mon fils, lui dit-il, nous allons commencer un long et périlleux voyage, pendant lequel je prévois que nous serons sans cesse occupés. Ne pourrois-tu pas, avant de nous mettre en route, te retirer un moment dans ta chambre,

sous prétexte d'aller chercher quelque chose, et là te donner un bon à compte sur les trois mille trois cents coups de fouet nécessaires à la félicité de celle qui regne sur mon cœur? Quand tu ne t'en donnerois que cinq cents, ce seroit toujours cela, mon ami : tu sais bien qu'en toutes choses le plus difficile est le commencement.

Pardieu! répondit Sancho, vous faites de belles propositions, et vous prenez bien votre temps! Je vais parcourir trois mille lieues à cheval sur une planche, et vous voulez que je commence par me déchirer le derriere! En vérité votre seigneurie a perdu tout-à-fait le bon sens. Finissons d'abord l'aventure des barbes de ces dames; au retour nous nous occuperons de madame Dulcinée. Je vous renouvelle ma parole de la désenchanter le plutôt possible; mais n'en parlons point jusques-là. — Allons, mon ami, je m'en fie à ta bonne foi; souviens-toi de ta promesse. — Oui, oui, je n'y manque

jamais. En disant ces mots ils revinrent; et don Quichotte, tirant un mouchoir, pria la Doloride de lui bander les yeux. Quand cela fut fait, il monta sur Chevillard, où ses longues jambes, n'ayant point d'étrier et tombant presque jusqu'à terre, lui donnoient l'air de ces grandes figures que l'on voit dans les tapisseries. Sancho ne se pressoit pas de le suivre, et demandoit un coussin; mais le coussin fut refusé par la sévere Doloride; et Sancho, les yeux bandés, se mit enfin sur cette croupe dure, en suppliant toute la compagnie de dire pour lui quelques *ave maria.* Poltron! lui crioit notre chevalier, que peux-tu craindre? N'es-tu pas à la place jadis occupée par la belle Maguelone? Ne suis-je pas à celle de Pierre de Provence? et le courage de ce héros étoit-il au dessus du mien? Il tourne à ces mots la cheville; et sur-le-champ toutes les duegnes se mettent à crier ensemble: Dieu te conduise, vaillant chevalier! Dieu te con-

serve, écuyer intrépide! Vous êtes déja dans les airs, nos yeux ne peuvent plus vous suivre. Tiens-toi bien, brave Sancho; si tu tombois, ton horrible chûte seroit semblable à celle de Phaéton.

Sancho écoutoit, et serroit son maître de toutes ses forces. Tu m'étouffes, disoit don Quichotte ; pour Dieu, laisse-moi respirer. Je ne comprends pas ce qui te fait peur; il n'est point de coursier au monde dont l'allure soit aussi douce : nous avons déja fait plus de mille lieues, et il semble que nous n'ayons pas changé de place. Cela est vrai, répondoit l'écuyer ; mais je sens de ce côté un vent terrible qui me souffle au visage. Sancho ne se trompoit point ; l'intendant du duc avoit disposé plusieurs hommes avec de grands soufflets pour donner du vent à nos deux héros. Sans doute, reprit don Quichotte aussitôt qu'il sentit ce vent, que nous sommes déja parvenus à la seconde région de l'air, où se forment la neige et la grêle : si nous allons toujours

de ce train, nous serons bientôt à la région du feu d'où nous viennent les tonnerres. Je ne sais comment tourner cette cheville pour modérer Chevillard.

A l'instant même les soufflets furent remplacés par des étoupes enflammées dont on environna les voyageurs. Ah! monsieur, s'écria Sancho, nous y sommes dans votre région du feu : je sens déja la chaleur, et la moitié de ma barbe est brûlée. Je m'en vais ôter mon bandeau. Garde-t'en bien, répondit don Quichotte; cette désobéissance nous attireroit quelque grand malheur. Il faut nous abandonner entièrement à l'enchanteur qui nous mene. Peut-être sommes-nous sur le point d'arriver à Candaya, où nous allons fondre comme un épervier sur sa proie. — A la bonne heure, monsieur; mais il est temps que nous arrivions. Cette maniere d'aller me fatigue; et si madame Maguelone se trouvoit bien sur cette croupe, elle avoit la peau plus dure que la mienne.

Toute cette conversation étoit enten-

due par le duc et la duchesse, qui pouvoient à peine retenir leurs ris. Lorsqu'ils s'en furent assez amusés, l'intendant fit sortir du jardin toutes les duegnes barbues; et le duc, la duchesse, leurs gens, s'étendirent sur le gazon, comme ensevelis dans un profond sommeil. Alors on fit tomber nos héros de cheval par une violente secousse, et l'on met aussitôt le feu à la queue de Chevillard, dont le corps étoit plein d'artifices. Chevillard saute dans l'air, au milieu des fusées et des serpenteaux. Don Quichotte et son écuyer se relevent, ôtent leurs bandeaux; et, tout surpris de se retrouver dans le même lieu, distinguent bientôt une grande lance à laquelle étoit attaché un parchemin sur lequel on lisoit ces mots: « L'invincible chevalier de la Manche a « terminé la grande aventure de la com- « tesse Trifaldi, surnommée la Doloride. « Il lui a suffi d'oser l'entreprendre. Ma- « lambrun se reconnoît vaincu; le men- « ton des duegnes n'a plus de barbe; An-

« tonomasie et don Clavijo sont rétablis « sur leur trône. Il ne reste plus à finir que « la pénitence prescrite au meilleur des « écuyers, pour que la plus douce des « tourterelles soit enfin rendue à son « tourtereau. Tels sont les arrêts de Mer- « lin. »

Don Quichotte, transporté de joie, se hâta d'aller vers le duc, qui paroissoit, ainsi que les autres, privé de l'usage de ses sens. Seigneur, lui dit notre héros en le prenant par la main, revenez à vous, tout est terminé; vous en verrez la preuve dans l'écriteau suspendu à cette lance. Le duc, la duchesse et leur suite, faisant semblant de revenir d'un long évanouissement, raconterent avec effroi qu'à l'instant où Chevillard en feu étoit redescendu dans le jardin, la Doloride et ses compagnes, dépouillées de leurs barbes, avoient disparu tout-à-coup, et qu'eux-mêmes étoient tombés sans connoissance. Ils allerent ensuite lire l'écriteau, féliciterent don Quichotte, exalterent son cou-

rage ; et la duchesse questionna Sancho sur les périls qu'il avoit courus. L'écuyer, tout fier des éloges qu'on lui prodiguoit, répondit qu'il avoit beaucoup souffert en passant par la région du feu ; qu'il avoit même, sans le dire à son maître, relevé tant soit peu le mouchoir qui lui couvroit les yeux, et qu'alors il avoit découvert la terre au-dessous de lui, aussi petite qu'un grain de moutarde. On parut surpris de cette assertion ; Sancho, pour la confirmer, ajouta que les hommes, qu'il distinguoit fort bien, n'étoient pas plus gros que des noisettes. Il dit encore, car il étoit en train de raconter, une foule d'autres détails sur les merveilles qu'il avoit vues ; et lorsque don Quichotte étonné voulut lui faire quelques objections, l'écuyer voyageur, s'approchant de son maître, lui dit : Monsieur, je n'ai pas douté de ce que vous avez vu dans la caverne de Montesinos ; ayez la bonté de croire de même ce que j'ai vu dans le ciel.

CHAPITRE XXXVI.

Conseils de don Quichotte à Sancho sur le gouvernement de son isle.

Satisfaits de l'heureux succès de l'aventure de la Doloride, et voulant mettre à profit la rare crédulité de leurs hôtes, le duc et la duchesse donnerent des ordres pour que Sancho prît possession du gouvernement promis. Dès le lendemain du voyage aérien, le duc vint dire à notre écuyer de se tenir prêt à partir pour son isle, où ses nouveaux sujets l'attendoient comme on attend la rosée du mois de mai. Monseigneur, répondit Sancho en faisant une profonde révérence, mes sujets, ainsi que votre altesse, sont assurément beaucoup trop polis; mais je ne vous cacherai point que, depuis que du haut du ciel j'ai vu la terre au-dessous de moi plus petite qu'un grain de moutarde,

je ne me soucie plus autant de devenir gouverneur. Qu'est-ce en effet, je vous le demande, que de commander dans un petit coin d'un grain de moutarde? cela vaut-il la peine de s'en tourmenter ou d'en être fier? Le plus sage est de s'en tenir à l'état où la fortune nous a placés, d'y mener une vie obscure, irréprochable, tranquille, sans se mêler de gouverner quelques douzaines de ces petits hommes qui de près ne sont pas grand' chose, et d'un peu loin ne sont rien du tout. Comment! Sancho, reprit le duc, vous parlez en vrai philosophe, et vous me prouvez chaque jour davantage que vous serez un excellent gouverneur. Au surplus, j'acquitte ma parole: je vous ai promis une isle; elle est prête. Vous la trouverez belle, bonne, bien conditionnée; c'est à vous de voir si vous la voulez. — Oh! puisqu'elle est là, monseigneur, et qu'elle me vient de vous, je ne la refuserai point, quand ce ne seroit que

pour prouver que je m'entends en gouvernement tout aussi bien et peut-être mieux que tant de bavards qui en parlent. — Soyez donc prêt demain matin à vous rendre dans vos états. Ce soir on doit vous apporter les nouveaux habits et les autres choses nécessaires à votre dignité. — Comment sont-ils faits ces nouveaux habits? On aura beau m'habiller de toutes les façons possibles, je n'en serai pas moins Sancho Pança. — Sans doute; mais vous savez bien que des marques extérieures distinguent les diverses professions: un magistrat n'est pas mis comme un soldat, un soldat ne l'est point comme un prêtre. Vous, Sancho, qui devez être à-la-fois et militaire et lettré, vous aurez un vêtement qui tiendra de l'un et de l'autre. — Je crois vous avoir dit, monseigneur, que je n'étois pas un grand lettré, puisque je n'ai jamais su lire; mais beaucoup de gouverneurs ne l'ont guere su plus que moi.

Quant à mes qualités militaires, je me bats fort bien quand je suis le plus fort. Voilà tout ce que je peux vous offrir.

Don Quichotte arriva dans ce moment; il venoît d'être instruit de ce qui se passoit; et voulant donner à Sancho quelques conseils sur sa conduite future, il demanda la permission au duc de l'emmener dans sa chambre. Là, quand il eut fermé la porte, et forcé l'écuyer de s'asseoir à ses côtés, il lui dit ces paroles d'un air grave:

Ami Sancho, je rends grace à Dieu de te voir déja comblé des faveurs de la fortune avant qu'elle ait encore daigné me sourire. Sans avoir rien fait, sans fatigue, sans qu'il t'en ait presque rien coûté, te voilà souverain d'un puissant état, tandis que ton maître, dont tu connois les travaux, est toujours simple chevalier. Je te dis ceci, mon ami, pour t'empêcher d'attribuer à ton mérite ce que tu ne dois qu'à la bonté du ciel et à l'excellence de la chevalerie errante.

Tu dois reconnoître aujourd'hui la vérité de mes anciennes promesses. Crois de même aux nouveaux conseils que tu vas recevoir de moi. Eux seuls peuvent te préserver de cette foule d'écueils dont l'homme est environné sur la mer orageuse de la grandeur.

Premièrement, ô mon fils, crains Dieu : qui le craint est déja sage.

Observe-toi sévèrement, et tâche de parvenir à te connoître toi-même ; étude longue, difficile, mais nécessaire pour éviter de ressembler à la grenouille qui voulut s'égaler au bœuf. Rappelle-toi bien, redis-toi souvent qu'autrefois, dans ta jeunesse, le sort te fit garder les pourceaux.

Non pas, s'il vous plaît, interrompit l'écuyer, ce n'étoit pas dans ma jeunesse, mais quand j'étois petit garçon. Depuis, lorsque je commençai à devenir un peu grand, l'on me faisoit garder les oies.

Ne crains point d'avouer toi-même l'obscurité de ton origine. L'orgueil pres-

que toujours suit le vice; l'humilité pare la vertu. Annonce et déclare sans honte que tu descends de laboureurs. En voyant que tu t'en souviens, personne ne sera tenté de t'en faire souvenir.

Garde-toi de porter envie aux princes, aux grands plus nobles que toi. Ces dons du hasard, dont ils sont si fiers, valent peu la peine d'être desirés. Songe que l'on hérite de la noblesse et que l'on acquiert la vertu. Juge laquelle vaut le mieux.

Si par hasard, lorsque tu seras dans ton isle, un de tes parents vient te voir, reçois-le avec la même joie, avec la même amitié, que tu le recevois jadis quand il venoit dans ta chaumiere. Dieu te le prescrit, la nature te le conseille; regarde donc cette obligation comme un devoir, et remplis-la comme un plaisir.

Si tu appelles ta femme auprès de toi, ce que je te conseille, Sancho, car il n'est pas bon qu'un gouverneur soit sans sa femme, tâche d'adoucir, de polir son

ton, ses manieres rustiques. Tout le bien que fait un époux peut être détruit dans un seul moment par une épouse indiscrete ou grossiere. Porte une sévere attention à ce qu'elle ne reçoive jamais de présents. Quand même tu l'aurois ignoré, tu n'en serois pas moins responsable.

Ne te crois jamais assez de génie pour interpréter à ton gré les lois: ce crime est un des plus grands que puisse commettre l'orgueil.

Que jamais aucun sentiment, soit de pitié, soit de haine, ne t'empêche de rechercher, de poursuivre, de discerner la vérité. Sois sourd aux promesses du riche, sois touché des larmes du pauvre; mais quoiqu'inflexible pour l'un, et compatissant pour l'autre, sois également juste pour tous deux.

Toutes les fois que la clémence pourra s'accorder avec l'équité, ne crains pas d'être clément. Ce plaisir est la seule récompense du magistrat qui fait son

devoir. Que jamais ta baguette de juge ne plie sous le poids de l'or ; mais il est quelques occasions où tu peux l'incliner doucement du côté de la miséricorde.

Si ton ennemi plaide devant toi, ne te souviens que de sa cause.

Ne perds pas de vue que les erreurs d'un juge ne se réparent jamais qu'aux dépens de sa réputation et de sa fortune, ou bien lui causent le chagrin plus grand de ne pouvoir être réparées.

Lorsqu'une jeune et belle femme viendra te demander justice, ferme les yeux en l'écoutant.

Ne dis jamais de parole dure, même au coupable condamné ; son supplice expie sa faute ; il ne lui reste que son malheur, que tu ne dois pas outrager.

Enfin souviens-toi toujours que la misérable espece humaine est naturellement portée au mal ; sois indulgent toutes les fois que l'indulgence ne nuit à personne ; et rappelle-toi que pour louer Dieu nous l'avons appelé *bon*.

En suivant ces conseils, Sancho, tes jours seront purs et paisibles, ton nom sera respecté, ta personne sera chérie: tu rendras tes vassaux heureux, tu marieras tes enfants, tu vieilliras au sein de ta famille, au milieu de tes amis, honoré, béni par tous; et quand tes yeux se fermeront, des larmes sinceres baigneront ta tombe.

Je dois à présent, mon ami, te parler de quelques détails qui sembleroient minutieux à d'autres, mais que je crois d'une grande importance dans la place que tu vas remplir: ils regardent ton intérieur.

Sois propre sur ta personne, sans jamais être recherché : sois bien mis sans magnificence; et que ton vêtement, avec soin arrangé, n'annonce point par son désordre la négligence de celui qui le porte.

Fuis l'avarice, aime l'économie: compte avec toi-même souvent; ne fais pas toute la dépense que tu peux faire,

afin de pouvoir toujours payer celle que tu feras. D'ailleurs il est des moyens sûrs de bien placer ses épargnes : si ton revenu te permet d'avoir six pages, n'en prends que trois, et nourris trois pauvres ; ce seront des serviteurs que tu trouveras dans le ciel.

Sois sobre dans tes repas, sans affecter la sobriété : dîne peu, ne soupe point, si tu veux conserver ta santé, le premier des biens de ce monde.

Prends garde à l'usage du vin; songe qu'il trahit les secrets, et fait oublier les promesses.

Sois modéré dans ton sommeil; le temps qu'on peut lui ravir se trouve gagné pour la vie. La diligence est mere des succès, la paresse est mere des vices.

Corrige-toi de ton habitude de mêler à tes discours cette foule de proverbes qui, le plus souvent, sont hors de propos : ce n'est pas, je te l'ai déja dit, qu'un proverbe court et bien appliqué n'ait

quelquefois de la grace; mais en les accumulant tu leur ôtes tout leur mérite.

Pour ce dernier article, monsieur, interrompit l'écuyer, le bon Dieu seul peut y mettre ordre. J'ai la tête pleine de proverbes: aussitôt que je veux parler ils se pressent tous sur mes levres; et quelquefois les meilleurs ne sortent pas les premiers. Cependant je vous promets d'y prendre garde. Un bon averti en vaut deux. Quand la maison est bien fournie le souper est bientôt prêt. Il y a du remede à tout hors à la mort. Tant vaut l'homme, tant vaut la terre. D'ailleurs il n'est rien de tel que d'être le maître; quand on commande et qu'on tient le bâton, il est aisé de faire ce qu'on veut. On n'a qu'à se frotter à moi, l'on y laissera sa laine. Les sottises du riche sont des sentences. Il ne faut qu'avoir du miel, les mouches viennent bientôt. Ma grand'mere disoit souvent, Tu vaux autant que tu possedes.....

Satan puisse-t-il t'emporter! s'écria don Quichotte en colere: depuis que je t'ai recommandé de ne plus dire de proverbes, tu en inventes, je crois, de nouveaux. Va, je n'espere rien de toi: tu ne seras que ridicule dans la place que l'on t'a donnée, et la honte en rejaillira sur ton maître. Je ne sais qui me tient que tout-à-l'heure je n'aille avertir le duc de l'imprudence qu'il commet en confiant un gouvernement à un mauvais bouffon comme toi.

Monseigneur, ne vous fâchez pas, reprit Sancho d'une voix soumise, et n'oubliez pas que c'est vous qui m'avez mis dans la tête cette isle à laquelle je ne pensois point. Si vous me croyez incapable de rendre mes sujets heureux, je suis le premier à n'en plus vouloir: toutes les grandeurs du monde ne me consoleroient pas de mal faire. J'aime mieux être un bon écuyer mangeant du pain et des oignons, que d'être un mauvais gou-

verneur nourri de perdreaux et de poulardes.

Ces derniers mots nous réconcilient, dit don Quichotte en lui tendant la main; je vois que ton cœur est bon, et c'est le premier mérite. Ami, tu seras gouverneur : je t'écrirai de ma main les avis qui te sont nécessaires; ils suffiront, j'espere, pour te guider. Allons! plus d'inquiétude; suis-moi, car l'on m'attend pour dîner.

CHAPITRE XXXVII.

Départ de Sancho pour son isle. Étrange aventure arrivée à don Quichotte.

Cid Hamet Benengeli, en commençant ce chapitre, fait des excuses à ses lecteurs de les entretenir sans cesse de don Quichotte et de Sancho, sans se permettre la moindre digression, ni le plus court épisode. Dans sa premiere partie il avoit cru nécessaire de varier ses récits, de délasser l'attention par les histoires du *Curieux extravagant* et du *Captif*, qui ne tiennent point au fond du sujet : certains censeurs le lui ont reproché. Notre auteur docile s'est imposé la loi, dans cette seconde partie, de ne parler uniquement que de ses héros. Cette contrainte n'a pas rendu son ouvrage plus facile, ni peut-être plus agréable; mais il espere du moins qu'on lui saura quelque

gré, soit des épisodes qu'il a donnés, soit de ceux qu'il ne donne pas. Cela dit, il continue.

Don Quichotte, selon sa promesse, remit à Sancho ses conseils par écrit. L'écuyer, peu soigneux, les laissa tomber de sa poche; et le duc et la duchesse, à qui on vint les rapporter, admirerent en les lisant le singulier mélange d'esprit, de folie, de raison, de crédulité, de philosophie, qui composoit le caractere de notre héros. L'intendant, qui s'étoit si bien acquitté du rôle de la comtesse Trifaldi, reçut ordre dès le même soir de conduire le nouveau gouverneur dans le bourg qu'on appeloit son isle. Il se rendit en cérémonie auprès de notre écuyer, qu'on avoit déja revêtu d'une espece de simarre, et d'un manteau mordoré, avec la toque pareille. Sancho, dans cet équipage, accompagné d'une suite nombreuse, alla prendre congé du duc et de la duchesse, dont il baisa tendrement la main; ensuite, le cœur gros de soupirs,

il vint embrasser les genoux de son maître, qui lui donna sa bénédiction, avec des yeux pleins de larmes. Le bon écuyer ne put retenir les siennes ; enfin il se mit en chemin, monté sur un beau mulet, et suivi de son âne chéri, que le duc avoit fait couvrir d'un magnifique harnois. Sancho retournoit souvent la tête pour le regarder avec complaisance ; et, presque aussi reconnoissant des honneurs rendus à son âne que de ceux rendus à lui-même, il s'avançoit vers sa capitale, plus content et plus satisfait que le successeur des Césars.

Laissons aller en paix Sancho pour nous occuper de son maître, qui ne l'eut pas plutôt perdu qu'il se trouva dans une affreuse solitude. Une profonde mélancolie s'empara du cœur de notre héros. La duchesse, qui s'en apperçut, le supplia de choisir dans toute sa maison quelqu'un qui pût le servir à la place de Sancho. Non, madame, répondit tristement le chevalier, je ne puis accepter de vos

bontés que le sentiment qui vous les inspire ; j'ose même prier votre excellence de défendre à ses serviteurs d'entrer jamais dans mon appartement. Seigneur, reprit la duchesse, on ne veut ici que vous plaire; mais vous me permettrez au moins de vous donner pour vous déshabiller quatre de mes jeunes filles plus fraîches et plus brillantes que les roses d'un beau printemps. — Hélas ! madame, pour moi ces roses ne pourroient avoir que des épines mortelles. De nouveau je vous le demande, qu'elles ne paroissent point à mes yeux ; que ma porte toujours fermée soit le rempart de ma pudeur et de ma fidélité. J'aimerois mieux dormir tout vêtu que de me voir déshabiller par des serviteurs aussi dangereux. — Il suffit, seigneur don Quichotte, je vais donner les ordres les plus séveres pour que personne n'approche du sanctuaire de la modestie : vous êtes bien sûr, je l'espere, que ce ne sera pas moi qui tendrai des pieges à votre vertu ; je l'admire, je la

respecte, et je félicite au fond de mon ame cette heureuse et belle Dulcinée, dont le nom doit être à jamais célebre, puisqu'elle a seule mérité l'amour du plus vaillant et du plus chaste des chevaliers de l'univers.

Don Quichotte remercia la duchesse par un soupir et par un doux regard. Ils allerent se mettre à table. Aussitôt après le souper notre héros se retira dans sa chambre, dont il ferma la porte soigneusement; ensuite, à la clarté de deux bougies, il se déshabilla tout seul. Mais, hélas! en tirant ses bas notre malheureux chevalier fit sauter à l'un des deux une douzaine de mailles; ce qui lui causa un violent chagrin. Il n'avoit, il faut bien le dire, que cette seule paire de bas, et pas un brin de soie verte, car ils étoient de cette couleur, pour raccommoder cet énorme trou. Ô pauvreté, pauvreté! s'écrie dans cet endroit Benengeli, je n'ai jamais pu comprendre comment le sage Séneque t'a nommée un présent du ciel;

je ne connois rien de pis que ce funeste présent, sur tout pour ceux que leur naissance, leur état, leur éducation, obligent de dissimuler les privations dures que tu leur imposes, de les supporter en silence, de les cacher à tous les yeux, et de sourire quand ils souffrent.

Tourmenté par ces tristes idées, et résolu de mettre ses bottes le lendemain, notre héros éteignit ses bougies, se coucha, mais ne put dormir à cause de la chaleur. Il se releva bientôt, ouvrit une jalousie qui donnoit sur le jardin, où deux femmes s'entretenoient au-dessous de sa fenêtre. Don Quichotte prêta l'oreille, et ne fut pas peu surpris d'entendre ces mots :

Pourquoi me demandes-tu de chanter, ô ma chere Émerancie? ignores-tu que, depuis l'instant où la fortune a conduit ici ce trop aimable étranger, je ne sais plus que soupirer? D'ailleurs, je courrois le double péril d'être entendue de la duchesse, qui ne me pardonneroit pas mon

audace, et de n'être pas écoutée de cet Énée dangereux, qui rira peut-être de mes douleurs. Non, non, ma chere Altizidore, répondit alors l'autre voix; la duchesse dort d'un profond sommeil, et tout le monde ici repose, excepté le maître de ton ame, que je viens d'entendre ouvrir sa fenêtre. Chante-lui d'une voix douce, au son de ta harpe mélodieuse, les tendres peines qu'il te fait souffrir. — Tu le veux, Émerancie; eh bien! je cede à tes instances; mon foible cœur est d'accord avec toi. Les voiles épais de la nuit cacheront du moins ma rougeur; et je serai peut-être excusée par ceux qui connoissent l'amour.

A ces mots Altizidore préluda doucement sur sa harpe; et notre héros interdit, se rappelant les aventures de fenêtres, de jalousies, de jardins, de musique, de rendez-vous nocturnes, qu'il avoit vues dans ses livres, ne douta point qu'on ne vînt attaquer sa fidélité pour Dulcinée. Il se recommanda fortement à son uni-

que souveraine ; et, sûr de résister à tous les périls, il fit semblant d'éternuer pour avertir qu'il écoutoit. La voix alors chanta cette romance sur un air plaintif et touchant :

Dans le printemps de mes années
Je meurs victime de l'amour,
Semblable à ces roses d'un jour
Que le même jour voit fanées.
Ah! gardez-vous de me guérir;
J'aime mon mal, j'en veux mourir.

Douce amitié, raison, sagesse,
Vous seules pour qui je vivois,
Reprenez-moi tous vos bienfaits,
Ils ne valent pas ma tristesse.
Ah! gardez-vous de me guérir;
J'aime mon mal, j'en veux mourir.

O vous à qui tout est facile,
Dont le bras domte l'univers,
Hélas! pour me donner des fers
Votre valeur fut inutile.
Ah! gardez-vous de me guérir;
J'aime mon mal, j'en veux mourir.

N'exigez pas que le silence
Vous dérobe mes tendres feux;
Les derniers biens des malheureux
Sont la plainte avec l'espérance.
Ah! gardez-vous de me guérir;
J'aime mon mal, j'en veux mourir.

Don Quichotte, en écoutant ces paroles, poussoit de profonds soupirs, et se disoit à lui-même: Il faut que je sois né bien malheureux! je ne puis paroître devant une femme sans qu'elle devienne éprise de moi. Ô Dulcinée, Dulcinée! on ne veut pas te laisser jouir de ma constance et de mon amour; on se réunit de toutes parts pour te disputer mon cœur. Eh! que vous a-t-elle fait, reines, impératrices, princesses? pourquoi la persécutez-vous? pourquoi tenter de lui enlever le seul bien qu'elle possede au monde? Je vous le dis, je vous le répete, tous vos efforts seront vains: je n'aimai, je n'aime, je n'aimerai que ma chere Dulcinée; seule

à mes yeux elle est aimable, belle, sage, spirituelle ; seule elle réunit toutes les perfections ; seule elle est et sera l'objet de mon culte, de mes soupirs, de ma passion éternelle. Chantez, pleurez, désolez-vous ; mon parti est pris ; je n'existe, je n'existerai que pour adorer Dulcinée.

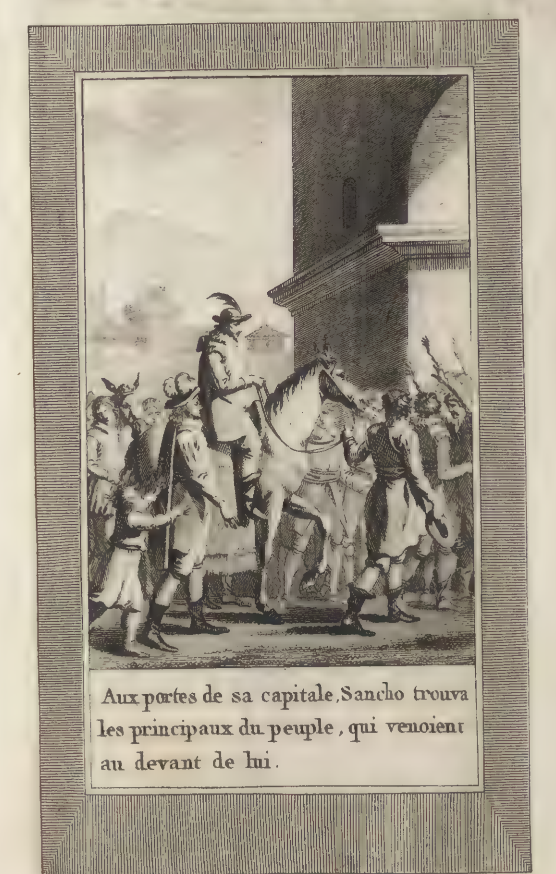
En disant ces mots il ferme sa fenêtre impatiemment, et va se recoucher avec humeur. Laissons-le dormir, si sa colere le lui permet, et retournons trouver le grand Sancho.

CHAPITRE XXXVIII.

Comment Sancho prit possession de son isle et la gouverna.

O TOI qui, sur un char de flamme, parcours sans cesse les deux hémispheres, flambeau sacré de l'univers, éternel ornement des cieux, pere immortel de la nature, dieu de Chrysa, de Sminthe et de Délos, puissant bienfaiteur du monde, à qui les hommes ont dû la salutaire médecine, la poésie enchanteresse; viens échauffer mon foible génie du feu divin de tes rayons, viens me prêter ta lyre d'or, et célébrer avec moi les hauts faits, les grandes merveilles du gouvernement de Sancho Pança.

Un bourg à-peu-près de mille maisons, qui appartenoit au duc, composoit le puissant état où Sancho devoit donner des lois. On lui dit que ce bourg s'appe-



Aux portes de sa capitale, Sancho trouva les principaux du peuple, qui venoient au devant de lui.

Dessiné par le Barbier — Gravé par Godefroy

loit l'isle de Barataria. Aux portes de sa capitale Sancho trouva les principaux du peuple qui venoient au-devant de lui. Les cloches sonnerent; tous les habitants témoignerent une grande joie. Notre écuyer au milieu d'eux fut porté en triomphe à la paroisse, où il rendit graces à Dieu; après quoi les clefs de la ville lui furent remises, et des crieurs publics le proclamerent gouverneur perpétuel de l'isle de Barataria. Le bon Sancho reçut tous ces honneurs en silence, d'un air grave, sans paroître trop surpris: mais ceux des habitants qu'on n'avoit pas mis du secret ne laissoient pas d'être étonnés de la mine, de la barbe épaisse, de la taille courte et ronde de celui qu'on leur avoit choisi pour maître.

Au sortir de l'église, Sancho, conduit à la salle de justice, fut installé sur un siege de velours, sous un magnifique dais. L'intendant du duc, qui faisoit l'office de maître des cérémonies, lui dit avec respect: Seigneur, une cou-

tume antique et révérée prescrit au nouveau gouverneur qui prend possession de cette isle de commencer par juger deux ou trois causes un peu difficiles, afin que son peuple, témoin de sa sagesse, se réjouisse d'avance de la félicité dont il doit jouir : votre seigneurie ne refusera point sans doute de se soumettre à cet usage.

Tandis que l'intendant parloit, Sancho regardoit avec attention de grandes lettres écrites sur la muraille en face de lui. Curieux de savoir ce qu'elles disoient, et regrettant fort de ne pas savoir lire, il pria doucement l'intendant de lui expliquer ce que c'étoient que ces peintures. Seigneur, répondit celui-ci, voici les paroles gravées sur cette pierre: Aujourd'hui, tel jour de tel mois, pour le bonheur de cette isle, don Sancho Pança en prit possession. Qui appelle-t-on don Sancho Pança? reprit notre gouverneur. — Ce ne peut être que votre seigneurie; jamais un autre Pança ne s'est assis à la

place où vous êtes. — Eh-bien! vous aurez soin, monsieur, de faire effacer ce *don :* dans notre famille nous ne sommes point dans l'habitude de prendre ce qui ne nous appartient pas. Je m'appelle Pança tout court ; mon pere s'appeloit de même, ainsi que mon grand-pere et mon bisaïeul, tous vieux chrétiens et gens d'honneur. Si l'on croit ici me faire sa cour en flattant ma vanité, l'on se trompe : j'espere prouver avant peu que j'aime mieux les bonnes actions que les titres. Retenez cela, s'il vous plaît ; et qu'on me donne à juger les causes que l'on voudra, je ferai de mon mieux pour qu'on soit content.

Comme il parloit, entrerent deux hommes, dont l'un étoit vêtu en paysan, et dont l'autre portoit de grands ciseaux. Seigneur gouverneur, dit celui-ci, je suis tailleur de mon métier ; hier ce laboureur est venu me trouver dans ma boutique, et, me montrant un morceau de drap : Pourriez-vous, m'a-t il dit,

faire une capote avec l'étoffe que voici? Oui, lui ai-je répondu sur-le-champ, j'en aurai assez pour une capote. Surpris de ce que je n'hésitois pas, et croyant sans doute que je voulois lui voler de son drap: Regardez bien, a-t-il repris, n'en auriez-vous pas assez pour deux capotes? Oh! mon Dieu oui, lui ai-je dit en souriant; car j'ai deviné ses soupçons. Alors il m'en a demandé trois; et augmentant toujours le nombre à mesure que je promettois de le satisfaire, nous avons fini par convenir ensemble que je lui livrerois cinq capotes. Elles sont prêtes; et cet honnête homme refuse non seulement de m'en payer la façon, mais il veut que je lui rende son drap. J'ai recours à votre justice.

Mon frere, demanda Sancho au laboureur, le fait s'est-il passé comme il le dit? Je le confesse, répondit-il; mais je demande à votre seigneurie d'ordonner qu'on lui montre les cinq capotes. Très volontiers, s'écria le tailleur en tirant

sa main de dessous son manteau, et faisant voir au bout de ses cinq doigts cinq petites capotes fort jolies. Vous les voyez, ajouta-t-il; je les donne à examiner au plus habile tailleur, il n'y trouvera pas un point à reprendre; et je jure sur ma conscience qu'il ne m'est pas resté le plus petit morceau de drap.

Tout le monde se mit à rire: Sancho seul ne perdit point sa gravité. Le bon sens, dit-il, dans cette occasion doit tenir la place de la loi: j'ordonne que le tailleur perde sa façon, et le laboureur son étoffe. Appelez-en d'autres; car le temps est cher, et je n'aime pas à le perdre.

Deux vieillards se présenterent. Seigneur, dit l'un d'eux, j'ai prêté dix écus d'or à cet homme; un long temps s'est écoulé sans qu'il m'ait parlé de sa dette. Voyant qu'il paroissoit l'avoir oubliée, je l'ai prié de me rendre mon or. Quelle a été ma surprise lorsque, pour toute réponse, il m'a dit me l'avoir rendu! Je

n'ai ni billet ni témoins. Je demande à votre seigneurie d'ordonner à mon débiteur de jurer qu'il m'a payé : je l'ai toujours connu pour un honnête homme; je ne puis croire qu'il voulût faire un faux serment.

Qu'avez-vous à dire? demanda Sancho à l'autre vieillard, qui écoutoit en silence, appuyé sur un gros bâton. Je suis prêt, répondit-il, à jurer sur votre baguette de juge que j'ai remis à cet homme les dix écus d'or qu'il m'a prêtés. Sancho baissa sa baguette; et le vieillard, donnant son bâton à tenir à son créancier, étend la main sur la croix de la baguette, et fait serment qu'il a rendu la somme qu'on lui demandoit; ensuite il reprend son bâton, et d'un air assuré regarde tout le monde. Le premier vieillard étonné considere quelques instants celui qui venoit de jurer, puis il leve les yeux au ciel avec plus de pitié que de colere; et, sans rien dire, il alloit sortir, lorsque Sancho le rappela. Sancho, qui n'avoit pas perdu

un seul de leurs mouvements, comparoit, en se frottant le front, les visages des deux plaideurs, et distinguoit fort bien sur l'un le caractere de la probité. Tout n'est pas fini, dit-il : vieillard qui jurez si facilement, donnez-moi votre gros bâton. Prenez-le, continua-t-il, vous qui demandez ce qui vous est dû : vous pouvez partir à présent, sur ma parole ; vous êtes payé. Mais, seigneur, reprit le créancier, ce bâton ne vaut pas dix écus d'or. Je pense qu'il les vaut, répond le gouverneur ; et, pour nous en assurer, j'ordonne qu'on le brise tout-à-l'heure. Il est obéi : les dix écus d'or sortent du milieu du bâton. Toute l'assemblée applaudit ; et les habitants de l'isle ne doutent plus que leur gouverneur ne soit un nouveau Salomon.

Sancho, satisfait de lui-même, écoutoit avec complaisance les justes éloges qu'on lui prodiguoit, quand une femme éplorée arrive, tenant à la gorge un jeune berger, et criant : Vengeance !

vengeance! ce scélérat que vous voyez m'a trouvée seule au milieu des champs; il s'est prévalu de sa force pour m'enlever le bien le plus cher, le plus précieux à une honnête fille, le bien qu'à travers mille périls j'avois, avec tant de peine, conservé depuis plus de vingt ans, et que j'étois loin de garder pour un pareil misérable. Justice, justice, seigneur gouverneur! Je vais vous la rendre, répondit Sancho; mais c'est au jeune homme à parler. Hélas! seigneur, reprit celui-ci, je n'ai pas grand'chose à dire. Je suis un malheureux porcher: ce matin, j'étois venu vendre au marché quatre cochons, sauf votre respect, que j'ai même donnés pour moins qu'ils ne valoient. En retournant à mon village, j'ai rencontré cette brave femme, qui m'a dit bon jour d'un air amical. Amicalement j'ai répondu bon jour; et nous nous sommes mis à causer ensemble. Le diable, qui se mêle de tout, s'est mêlé de notre conversation; mais je vous assure, et je

suis tout prêt à l'affirmer par serment, que cette bonne dame n'a point trouvé mauvais que le diable s'en mêlât. Elle est à présent bien méchante, elle étoit alors douce comme un mouton.

Cela n'est pas vrai, interrompt la femme en criant, je me suis long-temps défendue, je n'ai cédé qu'à la force; et je demande, selon les lois, des dommages et intérêts. Cela est juste, reprit le gouverneur. Jeune homme, vous avez sur vous de l'argent? — Hélas! seigneur, j'ai vingt ducats, prix des cochons que j'ai vendus; les voilà dans une bourse. — Donnez cette bourse à la plaignante; et ne vous arrêtez plus une autre fois à causer amicalement. La femme aussitôt prit la bourse, donna mille bénédictions à l'excellent gouverneur qui venoit au secours des filles malheureuses, lui fit une douzaine de révérences, et s'en alla toute consolée. Dès qu'elle fut hors de la porte, Sancho dit au berger qui pleuroit: Mon ami, cours après ta bourse; elle

est à toi si tu la reprends. Le jeune homme ne se le ſait pas répéter; il part comme un trait ; et les spectateurs ne peuvent deviner encore quelle est l'intention du gouverneur.

Au bout de quelques instants on voit revenir la plaignante échevelée, les yeux en feu, les bras levés, tenant sa bourse dans son sein, et menaçant d'un air furieux celui qui cherchoit à s'en emparer. Qu'est-ce donc? s'écria Sancho. C'est ce voleur, répondit la femme, qui, malgré votre jugement, en plein jour, devant tout le monde, veut me reprendre cette bourse; mais, pour en venir à bout, il en faudroit bien quatre comme lui. Ah! qu'il ne connoît guere celle qu'il attaque ! Allez, allez, petit garçon, mes poings sont plus forts que les vôtres. Ma foi ! je l'avoue, dit le jeune homme essoufflé ; je renonce à mon entreprise ainsi qu'à mes pauvres ducats. Vaillante fille, s'écrie alors Sancho, rendez cette bourse à cet homme : si vous aviez dé-

fendu votre honneur comme vous défendez votre argent, rien ne vous seroit arrivé. Sortez tout-à-l'heure, effrontée; et si vous osez jamais reparoître dans mon isle, je vous ferai donner deux cents coups de fouet.

Le jugement s'exécuta sur l'heure. L'admiration qu'on avoit déja pour la sagesse du gouverneur fut portée à son comble par ce dernier trait; et celui qui avoit l'ordre secret de tenir un registre exact des actions de notre écuyer eut grand soin d'envoyer au duc tous les détails de cette aventure.

CHAPITRE XXXIX.

Nouvelle persécution qu'éprouva notre chevalier.

PENDANT ce temps, le héros de la Manche, troublé par les tendres plaintes de l'amoureuse Altizidore, affligé de l'absence de son écuyer, fâché d'avoir déchiré ses bas verds, ne pouvoit trouver le sommeil. Dès que l'aurore parut, il se leva, prit son habit de peau de chamois, ses bottes, son manteau d'écarlate, sa belle toque de velours verd, le grand rosaire qu'il ne quittoit jamais, et, dans cet équipage, attendit le moment de descendre chez la duchesse. Comme il traversoit une galerie qui conduisoit à son appartement, les premieres personnes qu'il rencontra furent Altizidore et sa confidente. A son aspect Altizidore se laissa tomber sans mouvement dans

les bras de son amie, qui se hâta de la délacer. Don Quichotte s'approcha pour lui donner du secours; mais la discrete confidente, le repoussant avec colere: Laissez-nous, dit-elle, seigneur chevalier; tant que vous demeurerez ici, je doute que ma triste amie puisse reprendre ses sens. Laissez-nous, je vous le répete; les ingrats ne sont bons à rien. Je me retire, madame, répondit notre héros: j'espere que cet accident n'aura pas de suite; et je vous prie de faire porter dans ma chambre quelque instrument de musique qui puisse ce soir accompagner ma voix.

En prononçant ces paroles, les yeux baissés, don Quichotte entra chez la duchesse, qui venoit de faire partir un de ses pages pour aller porter à Thérese Pança la lettre et le présent de son époux. La promenade et la conversation remplirent cette journée. Le soir venu, notre chevalier se retira de bonne heure, et trouva sur sa table une vielle. Il rendit

graces au hasard qui lui présentoit l'instrument dont il jouoit le moins mal, se hâta de l'accorder, se plaça sur son balcon, dont il ouvrit la jalousie, et, d'une voix un peu enrouée, se mit à chanter cette romance, que la duchesse et toutes ses femmes écoutoient dans le jardin:

L'Amour un jour, éloigné de sa mere,
Se reposoit sous un ombrage frais;
Un autre enfant, qui le vit solitaire,
Vint lui voler quelques uns de ses traits.

Fier de ce vol, certain de ses conquêtes,
Depuis ce temps il dit qu'il est l'Amour;
Il est suivi sur-tout par les coquettes,
Qui prennent soin de lui former sa cour.

Mais à l'Amour il ne ressemble guere:
L'un est discret, délicat et constant;
L'autre volage, étourdi, téméraire;
L'un est un dieu, l'autre n'est qu'un enfant.

Les traits de l'un, lancés d'une main sûre,
Font naître un feu qui consume et nourrit;

Les traits de l'autre, errant à l'aventure,
Blessent à peine, un seul jour en guérit.

C'est au premier que je rends mon hommage;
Mon cœur veut vivre et mourir sous ses lois;
Depuis qu'il sert la beauté qui l'engage,
Il sent trop bien qu'on n'aime qu'une fois.

Comme il en étoit à ce dernier couplet, tout-à-coup, d'une fenêtre placée au-dessus de la jalousie, on jette sur notre héros un grand sac rempli de chats qui portoient tous des grelots à la queue. Le bruit qu'ils firent en tombant épouvanta le duc et la duchesse, qu'Altizidore et ses compagnes n'avoient pas instruits de ce nouveau tour. Don Quichotte, d'abord effrayé, ne douta point qu'une légion de diables ne vînt l'attaquer. Il rappelle son courage, prend son épée, et se met à poursuivre les chats qui couroient par toute sa chambre. Ces animaux en fuyant éteignent bientôt les bougies. Notre chevalier, dans les ténebres, étourdi par le

bruit des grelots, alongeoit à droite, à gauche, des coups d'estoc et de taille, en criant de toutes ses forces : Hors d'ici, magiciens perfides! hors d'ici, canaille infernale! don Quichotte vous brave tous. Les malheureux chats, aussi troublés que lui, sautoient sur les meubles, sur les corniches, rouloient des yeux comme des escarboucles, et remplissoient l'air de leurs miaulements. Un d'eux, blessé par le héros, s'élance droit à son visage, s'attache à son nez avec les griffes, et lui fait pousser des cris effroyables. Le duc, la duchesse, leurs gens, se pressent d'accourir à ces cris. Ils arrivent avec des flambeaux; ils trouvent notre chevalier employant vainement ses forces à se débarrasser de son ennemi, qui, grondant, soufflant et jurant, ne vouloit pas abandonner son poste. On se hâta d'aller à son secours. N'approchez pas, crioit le héros; seul je saurai venir à bout de ce magicien, de cet enchanteur, quelque forme qu'il puisse prendre. Heureu-

sement le chat épouvanté prit la fuite avec ses compagnons; et la duchesse, peu satisfaite d'une plaisanterie qui coûtoit du sang à don Quichotte, envoya chercher des compresses pour panser ses égratignures. Ce fut la belle Altizidore qu'elle chargea de ce soin. Altizidore, en enveloppant de linge le visage du chevalier blessé, lui dit à l'oreille : Seigneur, les magiciens vengent quelquefois les cœurs tendres que l'on dédaigne. Don Quichotte fit semblant de ne pas entendre; il remercia le duc et la duchesse des soins qu'ils lui prodiguoient, les assura qu'il connoissoit parfaitement les ennemis qu'il venoit de combattre, et, le pansement achevé, pria qu'on le laissât dormir.

CHAPITRE XL.

Continuation du gouvernement de Sancho Pança.

Ce même jour l'illustre Sancho, après avoir fait éclater sa sagesse dans les jugements qu'on a rapportés, fut conduit en grande pompe de la salle de justice au palais qui devoit être sa demeure. Là, dans une vaste salle, étoit dressée une grande table couverte d'excellents mets. Dès que Sancho parut, des fifres, des hautbois se firent entendre, et quatre pages vinrent présenter une aiguiere au gouverneur, qui se lava gravement les mains, en regardant de côté le dîner. La musique ayant cessé, Sancho vint s'asseoir à table, où son couvert étoit seul. A ses côtés se plaça debout un vénérable et grand personnage, vêtu de noir, portant une longue baguette à la main. Sancho,

sans rien dire, mais d'un air inquiet, le considéra quelques instants, tandis qu'un jeune bachelier bénissoit les mets, et que le maître-d'hôtel approchoit les meilleurs plats.

Notre gouverneur, qui mouroit de faim, se hâta de remplir son assiette; mais à peine il portoit à sa bouche le premier morceau, que le grand personnage noir baissa sa baguette, et sur-le-champ l'assiette et le plat furent emportés. Le maître-d'hôtel, diligent, vient présenter un autre mets: le gouverneur veut en goûter; la baguette arrive avant lui, le mets disparoît comme l'autre. Surpris et peu satisfait de cette promptitude à dégarnir la table, Sancho demande à l'homme à la baguette si la coutume du pays étoit de dîner comme l'on joue à passe-passe. Non, seigneur, répond le grand personnage; j'ai l'honneur d'être le médecin des gouverneurs de cette isle; cette place, qui me fait jouir de fort gros appointements, me prescrit le soin d'étudier le tempérament,

la complexion de monseigneur, afin de lui faire éviter tout ce qui pourroit être nuisible à sa précieuse santé. Pour cela j'assiste toujours à ses repas, et je ne lui laisse manger que les choses qui lui conviennent. Le premier plat dont votre seigneurie a goûté étoit un aliment froid que son estomac auroit eu de la peine à digérer ; le second au contraire étoit chaud, provoquant trop à la soif, risquant d'enflammer les entrailles, et d'absorber l'humide radical si nécessaire à la vie.

C'est à merveille, reprit Sancho ; mais, par exemple, ces perdrix rôties ne peuvent que me faire du bien ; je vais en manger une ou deux sans courir le plus petit danger.—Non assurément, monseigneur, et je vous défends d'y toucher. — Pourquoi cela, s'il vous plaît? — Parceque notre maître Hippocrate a dit expressément dans ses aphorismes, *Omnis saturatio mala, perdix autem pessima;* ce qui signifie que la perdrix est le plus mau-

vais des aliments. — Cela étant, monsieur le docteur, faites-moi le plaisir de bien regarder tout ce qui est sur la table, de marquer une bonne fois ce qui est salutaire, ce qui est nuisible, et puis de me laisser manger à mon aise; car, de quelque façon que ce soit, je vous avertis qu'il faut que je dîne, et je ne suis pas gouverneur pour le plaisir de mourir de faim. —Votre seigneurie a raison; je vais lui indiquer les aliments qu'elle pourra se permettre. Ces lapereaux ne valent rien, parceque c'est un gibier lourd : ce veau ne vous est pas meilleur, parceque ce n'est pas une viande faite : ces ragoûts sont détestables, à cause des épiceries: ce rôti, s'il n'étoit pas lardé, pourroit vous être permis; mais, comme le voilà, c'est impossible. — Mais, monsieur le docteur, cette oille que je vois fumer au bout de la table, et dont je sens d'ici le parfum, cette oille est composée de toutes sortes de viandes, il est impossible que dans le nombre je n'en trouve pas quel-

qu'une qui me convienne. Portez-moi cette oille, maître-d'hôtel. — Je le lui défends sur sa tête. Juste ciel! qu'osez-vous demander? rien n'est plus mal-sain, rien n'est plus funeste qu'une oille: il faut laisser ce mets grossier aux chanoines, aux professeurs de colleges, aux festins de noces des laboureurs, leurs estomacs peuvent s'en accommoder; mais celui d'un gouverneur demande des aliments plus légers. Votre seigneurie doit fort bien dîner avec un peu de conserve de coing, ou quelque autre confiture; et si elle sent une grande faim, elle peut y joindre un ou deux biscuits.

A ces mots Sancho se renverse sur le dossier de son fauteuil; et toisant le médecin depuis les pieds jusqu'à la tête: Monsieur le docteur, dit-il, comment vous nommez-vous, s'il vous plaît? Je m'appelle, répondit-il, le docteur Pedro Recio de Aguero; je suis né dans le village de Tirtea Fuera, qui est entre Caraquet et Almodovar del Campo, sur la

droite; et j'ai pris le bonnet de docteur dans l'université d'Ossone. Eh bien! s'écrie alors Sancho avec des yeux brûlants de colere, monsieur le docteur Pedro Recio de Aguero, natif de Tirtea Fuera, qui avez pris le bonnet à Ossone, sortez tout-à-l'heure de ma présence; sinon, je jure Dieu que je vous fais pendre, vous et tous les médecins de Tirtea Fuera que je trouverai dans mon isle; sortez, dis-je, peste des humains et fléau des gouverneurs, ou je vous étrille si bien que jamais lapin ou perdrix ne risquera de vous faire du mal. Que l'on me donne à manger, je l'ai bien gagné ce matin.

Le docteur tout tremblant s'enfuit. Sancho, remis à peine de sa fureur, alloit commencer à dîner, lorsqu'on entendit le bruit d'un courier. Le maître-d'hôtel, regardant par la fenêtre, s'écria: Voici sûrement des nouvelles importantes, car c'est de la part de monsieur le duc. Le courier couvert de poussiere vint présenter un paquet à Sancho, qui

le remit à l'intendant, et s'en fit lire l'adresse. Elle portoit : A don Sancho Pança, gouverneur de l'isle de Barataria, pour être remise en ses mains ou dans celles de son secrétaire. Qui est mon secrétaire? demanda Sancho. C'est moi, seigneur, répondit un jeune homme avec un accent biscayen. — Ah! ah! c'est la premiere fois qu'on a pris des secrétaires dans votre pays. Lisez cette lettre, si vous pouvez, et rendez-m'en compte. Le Biscayen, après l'avoir lue, demanda de parler seul à monsieur le gouverneur. Tout le monde se retira, excepté l'intendant; et le secrétaire fit lecture de la lettre, qui s'exprimoit en ces termes :

« Je viens d'être averti, seigneur don
« Sancho, que mes ennemis et les vôtres
« doivent venir vous attaquer pendant la
« nuit. Tenez-vous prêt à les recevoir. Je
« sais de plus, par des espions fideles, que
« quatre assassins déguisés sont entrés
« dans votre ville; ils en veulent à vos

« jours. Examinez avec soin tous ceux « qui vous approcheront, et sur-tout ne « mangez de rien de ce qu'on vous présen- « tera. Je me prépare à vous secourir, « mais j'espere tout de votre valeur et de « votre prudence.

« Votre ami le duc. »

Monsieur l'intendant, s'écria Sancho lorsqu'il eut entendu cette lettre, la premiere chose que nous avons à faire, c'est de mettre dans un cul-de-basse-fosse le docteur Pedro Recio; car si quelqu'un en veut à mes jours ce ne peut être que lui, qui vouloit me faire mourir de faim. Seigneur, répondit l'intendant, l'avis que nous venons de recevoir mérite la plus sérieuse attention. J'ose supplier votre seigneurie de ne toucher à aucun des mets qui sont sur sa table, attendu que je ne puis répondre des personnes qui les ont apprêtés. A la bonne heure! reprit tristement Sancho; mais faites-moi

donc apporter du pain bis avec quelques livres de raisin : ce seroit bien le diable si on les avoit empoisonnés. De façon ou d'autre il faut que je mange ; les gouverneurs ne peuvent vivre d'air, sur-tout lorsqu'ils sont à la veille de livrer des batailles. Quant à vous, mon secrétaire, répondez à monsieur le duc que je ferai de point en point tout ce qu'il me recommande ; ajoutez des baise-mains un peu galants pour madame la duchesse, en la priant de ne pas oublier d'envoyer à ma femme Thérese ma lettre avec mon paquet. Dites aussi quelque chose pour monseigneur don Quichotte, afin qu'il voie que je ne suis pas un ingrat ; et arrangez le tout d'un bon style, comme un Biscayen que vous êtes. Allons! continua-t-il en soupirant, qu'on desserve cette belle table, et qu'on m'apporte mes raisins, puisque les coquins qui m'en veulent me réduisent à ce triste dîner.

Dans ce moment un page vint dire qu'un laboureur demandoit à être intro-

duit pour une affaire pressante. Courage! s'écria Sancho, je n'aurai pas le temps de manger même du pain. Est-ce là l'heure de venir me parler d'affaire pressante? pense-t-on que les gouverneurs soient de fer? Ah! pour peu que ceci dure, je n'y pourrai résister. Faites entrer ce laboureur, et prenez garde que ce ne soit un espion. Le page assura qu'il avoit au contraire la mine du meilleur des hommes, et qu'il prévenoit en sa faveur. Sur cette assurance on l'introduisit; et le bon paysan, d'un air niais, demanda d'abord lequel de ces deux messieurs étoit monsieur le gouverneur. L'intendant lui montra Sancho, devant lequel il se mit à genoux, en le priant de lui donner sa main à baiser. Sancho ne le voulut point, lui commanda de se lever et de dire promptement son affaire. J'aurai bientôt fini, reprit le paysan, pour peu que votre seigneurie daigne m'écouter.

Il faut d'abord qu'elle sache que je suis laboureur, natif du village de Mi-

guel Turra, qui n'est qu'à deux lieues de Ciudad real. Vous connoissez peut-être ce pays-là? Oui, répondit Sancho, c'est à côté de chez nous. Mais abrégeons, je vous prie, et ne recommençons pas l'histoire de Tirtea Fuera. Deux mots suffiront, continua le paysan. Dans ma jeunesse je me suis marié, par la miséricorde de Dieu, en face de la sainte église catholique et romaine, avec une brave et digne femme; j'en ai eu deux garçons, dont le cadet sera bientôt bachelier, et l'aîné ne tardera pas à recevoir ses licences. Depuis quelques années je suis comme qui diroit veuf par la perte que j'ai faite de ma femme, à qui un mauvais médecin donna mal-à-propos une médecine dans le temps où elle étoit grosse; elle en mourut; ce qui l'empêcha d'accoucher à son terme. Si elle étoit accouchée, et qu'elle m'eût donné encore un garçon, je l'aurois fait étudier pour être docteur, afin qu'étant docteur il n'eût pu porter envie à ses deux freres le bachelier et le licen-

cié. Mais c'est une affaire finie, à laquelle il ne faut plus penser.

Je vous conseille même de n'en plus parler, interrompit Sancho. Jusqu'à présent de tout ce que vous avez dit je ne peux conclure autre chose sinon que vous êtes veuf depuis que votre femme est morte. Tâchez de finir, mon cher frere; voilà l'heure de dormir.

Monseigneur a très bien entendu ce que je voulois lui dire, reprit le laboureur; je n'ai presque rien à ajouter. Mon fils cadet, j'entends celui qui doit être bachelier, est devenu amoureux d'une fille de notre village, qui s'appelle Claire Perlerine, fille d'André Perlerin, le plus riche fermier du pays. Tous ceux de cette famille, de temps immémorial, se sont appelés Perlerins, sans que l'on sache trop pourquoi; car on prétend que ce n'est pas leur nom. Bien est-il vrai que cette Claire Perlerine, dont mon fils est amoureux, est une perle d'Orient, tant elle est belle et charmante: la rose du

matin n'est pas aussi fraîche, aussi fleurie que cette Claire Perlerine, quand on la regarde du côté droit; du côté gauche elle est moins bien, parceque la petite vérole lui a couturé la joue, et lui a fait perdre un œil: avec cela plusieurs fluxions lui ont enlevé la moitié de ses dents; et un petit goître qui s'est formé sous son menton la force de pencher sa tête sur une épaule: mais, comme je vous l'ai dit, elle est parfaite du côté droit, et c'est par ce côté-là que mon fils le bachelier l'a vue. Monseigneur pardonne ces petits détails. Je chéris déja Claire Perlerine comme ma future belle-fille; et vous n'ignorez point que les peres aiment à parler de leurs enfants.

Oui, je le sais, reprit Sancho; mais les gouverneurs aiment à dîner, et j'attends pour commencer que vous ayez fini l'histoire des Perlerins et des Perlerines. — Elle va finir, monseigneur. Or donc mon fils le bachelier a eu le bonheur de se faire aimer de la belle Claire Perlerine.

Depuis long-temps cette charmante personne auroit donné sa main à mon fils, si une petite incommodité qu'elle a dès l'enfance ne l'empêchoit de remuer les bras. Elle est ce que nous appelons nouée, et ne peut se lever de son siege. Cela ne fait rien à mon fils, qui est un garçon fort doux, fort aimable, malgré le malheur qu'il a d'être possédé; ce qui, deux ou trois fois par jour, le fait écumer comme un furieux, se déchirer le visage, et briser tout ce qui est autour de lui. Ce pauvre enfant, qui n'en est pas moins un ange pour la bonté, voudroit épouser sa maîtresse Claire Perlerine; mais le pere de Claire Perlerine ne veut pas consentir au mariage de ces deux amants si intéressants. Je viens vous prier, monseigneur, de me donner une lettre pour ce pere, dans laquelle vous lui ordonnerez de marier sa fille à mon fils. Voilà le sujet qui m'amene aux pieds de votre seigneurie. — Est-ce tout? mon frere, avez-vous fini? — Ah! monseigneur, si j'osois je

vous demanderois encore une petite grace ; mais j'ai peur d'être indiscret, et d'abuser de vos moments. —Osez, osez, ne craignez rien ; je ne suis ici que pour vous entendre. —Eh bien ! monseigneur, puisque vous le voulez, je ne vous cacherai point que je souhaiterois beaucoup qu'en faveur de ce mariage votre seigneurie eût la bonté de donner à mon fils le bachelier un petit présent de noces, quand ce ne seroit que cinq ou six cents ducats; cela l'aideroit à se mettre en ménage, et feroit qu'il dépendroit moins de la mauvaise humeur de son beau-pere, parceque vous savez que pour être heureux il faut être indépendant. —Est-ce là tout ce que vous demandez, mon ami? voyez s'il n'est rien qui vous tente encore; parlez avec assurance, et qu'une mauvaise honte ne vous retienne point. — Monseigneur, vous êtes bien bon ; mais en vérité c'est tout.

A ces paroles Sancho se leve, saisit la premiere chaise qui lui tombe sous la

main, et courant au laboureur, qui se hâta de s'enfuir : Misérable ! s'écria-t-il, il faut que je t'assomme tout-à-l'heure, pour t'apprendre à venir me demander six cents ducats. A-t-on jamais vu pareille insolence ? Six cents ducats ! et où les prendrois-je ? ai-je reçu seulement un malheureux maravédis depuis que je suis gouverneur ? Six cents ducats ! si je les avois je ne manquerois pas sans doute de les envoyer à Miguel Turra pour la famille des Perlerins, et pour ton fils le possédé. Mais où en sommes-nous ? Sainte Marie ! il semble que mon isle soit le rendez-vous des fous de tous les pays. Qu'on ne laisse plus entrer qui que ce soit, au moins jusqu'à ce que j'aie fini mon pain.

CHAPITRE XLI.

Visite de la dame Rodrigue à notre chevalier.

TANDIS que Sancho Pança commençoit à s'appercevoir des inconvénients de la grandeur, don Quichotte égratigné se voyoit forcé de garder sa chambre : six jours entiers s'écoulerent sans qu'il lui fût possible de se montrer en public. Pendant ce temps, une nuit qu'il ne dormoit pas selon sa coutume, il entendit ouvrir doucement sa porte, et ne douta point que ce ne fût l'amoureuse Altizidore, qui venoit livrer un nouvel assaut à sa fidélité pour sa dame. Non, s'écria-t-il à demi-voix et se répondant à lui-même, non ; toutes les beautés de la terre ne parviendront pas à me faire oublier un seul instant celle que j'adore. Non, ma chere Dulcinée, mon unique

amie, ma souveraine, où que tu sois, quoi que tu sois, paysanne, princesse, nymphe, ce tendre cœur t'appartient, t'appartiendra jusqu'à la mort; personne ne peut te le ravir.

En achevant ces paroles, il se leve debout sur son lit : la porte s'ouvroit à l'instant. Quelle fut la surprise de notre héros en voyant paroître, à la place de la jeune Altizidore, une vieille duegne, dont les coëffes blanches balayoient presque le plancher, portant sur son nez vénérable une paire de grandes lunettes, et tenant de la main gauche une petite bougie, dont avec la droite elle repoussoit la lumiere loin de son visage ridé! A cet aspect, le chevalier, s'imaginant que c'étoit une sorciere qui venoit s'emparer de lui pour le mener au sabbat, commence à faire des signes de croix. La duegne, qui s'avançoit à pas lents, apperçoit à son tour cette grande figure, debout sur le lit, enveloppée dans une couverture de satin jaune, le visage à

demi couvert de compresses, les moustaches en papillotte, et redoublant ses signes de croix. Jésus! dit-elle, que vois-je? Elle ressent une frayeur pareille à celle qu'elle inspiroit, s'arrête toute tremblante, laisse échapper sa bougie qui s'éteint, se retourne promptement pour fuir, s'embarrasse dans sa longue robe, et tombe au milieu de la chambre.

Je te conjure, ô fantôme, s'écrie alors don Quichotte, de me déclarer ce que tu veux de moi: si tu es une ame en peine, je ferai pour ta délivrance tout ce que me prescrivent ma qualité de chrétien et ma profession de chevalier errant. Seigneur don Quichotte, répondit la duegne, s'il est bien vrai que vous êtes le seigneur don Quichotte, ne me prenez point pour une ame en peine; je suis la dame Rodrigue, duegne de madame la duchesse; je venois chez vous avec l'intention de vous raconter mes peines, et de vous demander votre appui. — Je veux bien vous croire, madame Rodri-

gue; et je consens à vous entendre, pourvu que vous ne soyez point chargée de quelque message amoureux : je vous préviens que sur cet article votre ambassade seroit sans succès. — Ah! vous me connoissez mal, seigneur don Quichotte, si vous me croyez capable de me charger d'un message amoureux. D'abord je ne suis pas encore d'un âge à m'acquitter pour les autres de pareilles commissions : je me porte bien, dieu merci; j'ai encore toutes mes dents, excepté quelques unes que m'ont enlevées les catarres, si fréquents dans ce pays; et si je voulois m'occuper de semblables badinages, je pourrois.... Mais, puisque vous me le permettez, je vais rallumer ma bougie, et je reviendrai vous confier tous les secrets de mon cœur. Aussitôt et sans attendre de réponse elle sortit de l'appartement.

Notre héros, demeuré seul, réfléchit aux dernieres paroles de madame Rodrigue. Ceci, dit-il, m'a bien l'air d'une

nouvelle aventure : le diable est fin ; il a vu qu'il ne pouvoit triompher de moi en employant des duchesses, des reines, des belles de quinze ou seize ans ; peut-être espere-t-il me trouver moins sur mes gardes avec une vieille duegne. Trop souvent celui qui résiste aux plus terribles épreuves succombe dans une occasion où rien ne lui paroît à craindre. Madame Rodrigue va revenir ; je serai seul avec elle ; cette chambre, cette solitude, l'heure qu'il est, ce qu'elle me dira, tout se réunit contre ma sagesse. Je peux être foible un moment.... Foible pour madame Rodrigue ! Je n'ai qu'à regarder ses rides, ses coëffes blanches, ses lunettes... le diable, le diable lui-même s'enfuiroit épouvanté... Ah ! c'est ainsi que l'orgueilleux raisonne ; il affecte de mépriser les pieges qui lui sont tendus, et sa coupable confiance le conduit dans le précipice. Soyons prudents ; défions-nous des périls les moins redou-

tables, et fermons la porte à madame Rodrigue.

Le héros se leve alors pour aller mettre le verroux ; mais madame Rodrigue rentroit avec sa bougie rallumée. Elle se rencontre vis-à-vis don Quichotte toujours enveloppé dans sa couverture; et reculant aussitôt deux pas : Seigneur chevalier, dit-elle en baissant les yeux sur ses lunettes, je n'ose deviner à quel dessein vous êtes sorti de votre lit ; mais je vous demande s'il y a sûreté pour moi. — Je vous fais la même question, madame. Ne dois-je pas être en défiance ? — Et de qui donc? — De vous. — De moi? — De vous-même, madame Rodrigue ; car enfin vous n'êtes pas de bronze, et je ne suis pas de marbre. Nous sommes seuls, une nuit profonde couvre l'univers de ses voiles, l'étoile du berger brille dans le ciel; et cette chambre ressemble beaucoup à la grotte où l'aimable Énée alla chercher un asyle sombre

avec la belle Didon. Je m'en fie à vous, madame Rodrigue, à votre expérience, à vos longues coëffes ; et je vous demande votre main comme le gage et le garant de vos pudiques intentions.

En disant ces mots, notre chevalier baise sa main et la présente à la duegne, qui, baisant aussi la sienne, la met dans celle du héros. Tous deux, se tenant ainsi, pleins d'une noble confiance l'un pour l'autre, marchent ensemble vers le lit, où don Quichotte se remet, se couvre de ses draps jusqu'au menton, tandis que madame Rodrigue, modestement assise à quelque distance, sans quitter sa bougie et ses lunettes, commence ainsi son discours :

Quoique vous me trouviez, seigneur, dans le royaume d'Aragon sous le triste habit d'une duegne, je n'en suis pas moins née dans les Asturies d'une maison dont la noblesse remonte au berceau de la monarchie. Mes parents, qui n'avoient d'autre bien que leur illustre ori-

gine, furent forcés par la pauvreté de me conduire à Madrid, où je fus mise chez une grande dame comme demoiselle de compagnie, chargée du soin du linge: je dois vous dire, sans amour-propre, que personne au monde ne peut se flatter de faire un ourlet comme moi. Ce talent ne me valoit pas des gages considérables; j'étois fort pauvre, assez malheureuse dans ma condition, et privée de mes pere et mere qui ne tarderent pas à mourir, lorsque je m'attirai les yeux d'un écuyer déja sur l'âge, peu riche à la vérité, mais noble comme le roi, puisqu'il étoit aussi des Asturies.

Il m'aima; mon sensible cœur fut touché de ses tourments. Nos tendres amours demeurerent long-temps secretes: mais ma maîtresse les découvrit; et, pour éviter les propos, elle prit soin de nous marier. J'accouchai bientôt après d'une fille qui vit encore, et qui, pour les talents, la sagesse, la beauté, j'ose le dire, surpasse sa mere: cette fille étoit encore

bien jeune lorsque j'eus le malheur de perdre mon époux. Il mourut, seigneur, il mourut d'une peur que des méchants lui firent : pardonnez aux sanglots, aux larmes qui viennent toujours m'étouffer quand je parle de mon pauvre mari.

Je restai donc veuve, et chargée du soin de ma fille, dont la beauté s'annonçoit déja. Ma réputation d'excellente ouvriere en linge engagea madame la duchesse, qui venoit de se marier, à me prendre à son service : je vins avec elle dans ce château où ma fille m'a suivie, et où nous vivions doucement des foibles gages qu'on nous donnoit. Je ne sais comment il est arrivé que ma fille, ma fille si sage, qui jamais n'a quitté sa mere, s'est tout-d'un-coup trouvée grosse, sans pouvoir expliquer pourquoi. Comme on lui en vouloit beaucoup dans la maison, parcequ'elle étoit la plus belle, la plus aimable, la mieux instruite, on a fait grand bruit de cette aventure; et madame la duchesse, qui croit toujours le

dernier qui lui parle, a banni ma fille de sa présence. Elle est partie, seigneur: elle s'est retirée à Madrid, où elle est sans argent, sans place, vivant à peine du travail de ses mains. En vous entendant parler de tant de reines, de tant de princesses que vous connoissez ou devez connoître, j'ai imaginé qu'un chevalier aussi obligeant, aussi bon que vous, pouvoit aisément obtenir pour ma fille une place de dame d'honneur auprès de quelque impératrice. C'est là l'objet de ma visite; c'est ce que j'espere de votre bonté.

Madame Rodrigue, reprit don Quichotte, je m'intéresserai volontiers pour votre fille infortunée, si, comme je suis tenté de le croire, c'est la calomnie qui lui a fait perdre les bonnes graces de madame la duchesse; mais vous sentez vous-même.... — Ah! seigneur, vous pouvez être certain qu'on n'a cherché dans cette maison qu'à jouer de mauvais tours à cette malheureuse enfant. Toutes

les femmes de madame en étoient jalouses : madame l'étoit peut-être elle-même. Car enfin les charmes de ma fille étoient à elles : toutes n'en peuvent pas dire autant. — Qu'entendez-vous par ces paroles, madame Rodrigue? — J'entends, monsieur le chevalier, que tout ce qui reluit à vos yeux n'est pas or; que, par exemple, cette Altizidore, si glorieuse de sa beauté, se peint tous les jours les sourcils, et se couvre le visage de blanc. Madame la duchesse elle-même... Mais je me tais; car, dans nos maisons, les murailles ont des oreilles. — Comment! madame Rodrigue, qu'osez-vous dire de madame la duchesse? — Mon dieu! je ne dis rien du tout : madame a un teint de rose et de lis, la plus belle taille du monde, des yeux qui disent tout ce qu'ils veulent; mais il ne faut pas croire que ces beaux cheveux blonds que vous voyez tomber en boucles sur ses épaules appartiennent tous à la tête de madame la duchesse; elle en a fait

venir au moins la moitié de chez un perruquier de Madrid : ses dents si blanches et si bien rangées ne sont pas non plus....

A ce mot, la porte de la chambre s'ouvre avec fracas : madame Rodrigue effrayée laisse tomber sa bougie. Les ténebres et le silence regnent dans tout l'appartement : mais tout-à-coup la pauvre duegne est saisie par plusieurs mains qui lui font baisser le visage jusques sur le lit du héros, et se mettent à la fouetter. Don Quichotte entendoit les coups, et les soupirs de madame Rodrigue, sans pouvoir deviner ce qui se passoit : ne doutant point cependant que ce ne fût encore des fantômes, il ne voulut point s'en mêler, et se tint immobile dans son lit. Après un demi-quart-d'heure de correction, les fantômes se retirerent en observant le même silence. Madame Rodrigue se releva, se rajusta de son mieux, chercha par terre, ramassa ses lunettes, et s'en alla sans rien dire.

CHAPITRE XLII.

Ronde de Sancho dans son isle.

Nous avons laissé notre gouverneur déja fatigué du gouvernement et rebuté sur-tout par le jeûne austere qu'on lui faisoit observer. L'intendant, pour lui rendre un peu de courage, vint lui dire qu'il avoit lui-même pris le soin de préparer un bon souper, dont sa seigneurie pouvoit manger sans aucune crainte. Sancho embrassa l'intendant, déclara qu'il seroit toujours le meilleur de ses amis, le nomma son premier ministre; et, se mettant de bonne heure à table, reprit bientôt toute sa belle humeur. Je ne demande pas mieux, disoit-il en faisant disparoître les plats que l'on apportoit devant lui d'une autre maniere que le docteur Rezio, je ne demande pas mieux que de travailler, pourvu que l'on

ait soin de moi et de mon âne : je gouvernerai cette isle en conscience, je me leverai matin, je ferai tout ce qu'il faudra pour que l'on soit heureux et content; mais il est juste que je le sois aussi. Je permets très fort que l'on examine, que l'on contrôle mes actions; je serai charmé qu'on ait les yeux ouverts sur moi. L'homme qu'on regarde en vaut mieux : le diable n'ose se montrer de jour; et si l'abeille vivoit seule, elle ne feroit pas tant de miel.

L'intendant, qui ne le quittoit pas, et qui souvent étoit étonné de son esprit, l'assura que ses nouveaux sujets étoient déja pénétrés pour sa personne et de respect et d'amour : il lui proposa, quand il eut soupé, de venir faire la ronde dans les différents quartiers de son isle. Je le veux bien, répondit Sancho : je vous avertis d'abord que mon intention est de chasser d'ici les vagabonds, les fainéants, tous ceux qui ne veulent ou ne savent pas gagner le pain qu'ils mangent, et

qui s'introduisent dans un état policé comme les frêlons dans les ruches. Point d'oisifs dans mes états; c'est le moyen qu'il n'y ait point de vices: le proverbe le dit, et les proverbes ont toujours raison. Je protégerai les laboureurs quand ils ne ressembleront pas à celui de Miguel Turra : je ferai respecter la religion, j'honorerai les bonnes mœurs, et je serai sans pitié pour les frippons. C'est-il bien parler, mes amis? Dites en toute liberté; j'aurai de la reconnoissance pour ceux qui me reprendront.

Nous ne pouvons que vous admirer, lui répondit l'intendant; et cette admiration sera partagée par les personnes qui vous ont envoyé dans cette isle, sans connoître peut-être elles-mêmes le prix du présent qu'elles nous ont fait. Mais onze heures viennent de sonner ; il est temps que votre seigneurie commence la ronde.

Sancho sortit aussitôt, sa baguette de juge à la main, suivi de son secrétaire,

de l'intendant, de l'historiographe qui tenoit registre de ses actions, et d'une troupe d'archers. A peu de distance du palais il entendit un bruit d'épées dans une petite rue : la garde y courut par son ordre, et ramena deux hommes qu'on avoit surpris se battant. Pourquoi vous battez-vous? leur dit Sancho d'une voix sévere : n'avez-vous pas un gouverneur qui saura vous rendre justice? Seigneur, répondit un des deux hommes, votre excellence approuvera sans doute ma délicatesse sur le point d'honneur. Ce gentilhomme avec qui j'ai querelle sort d'une maison de jeu, où il vient de gagner plus de mille réaux, Dieu et moi nous savons comment : j'étois témoin; j'ai jugé en sa faveur tous les coups au moins douteux. Lorsqu'il a été dans la rue, je suis venu loyalement lui demander une marque de sa juste reconnoissance; ce frippon n'a pas eu honte de me présenter quatre réaux. Il me connoît cependant; il sait que je suis un homme

d'honneur, qui n'ai pas d'autre bien et d'autre métier que de passer ma vie dans les maisons de jeu à décider les coups difficiles. Indigné d'un procédé si offensant, j'ai mis l'épée à la main pour lui donner une leçon de politesse et de probité.

Qu'avez-vous à répondre? demanda le gouverneur à celui dont on parloit. Rien du tout, reprit celui-ci; tout ce qu'a dit cet homme est exact, excepté que ce que j'ai gagné m'appartient légitimement, et que la preuve certaine que je n'avois nul besoin de ses décisions, c'est que je n'ai voulu et ne veux lui donner que quatre réaux. Vous lui en donnerez cent tout-à-l'heure, interrompit Sancho; mais il n'en profitera guere, car je les confisque pour les pauvres; ensuite vous paierez une amende de deux cents autres réaux, qui seront pour les prisonniers; après quoi, vous, et cet homme d'honneur qui n'a d'autre métier que de décider les coups du jeu, vous serez conduits par

quatre archers hors de mon isle; et si vous avez l'audace d'y remettre les pieds, je vous ferai jouer ensemble une petite partie de triomphe à une potence de huit pieds de haut. Vous entendez? Tout est dit; qu'on exécute ma sentence.

Les trois cents réaux furent payés sur-le-champ; l'intendant se chargea de leur distribution, et quatre archers conduisirent les deux joueurs hors de la ville. A l'instant même une autre patrouille amenoit un jeune garçon qui s'étoit enfui dès qu'il avoit vu paroître la garde, et lui avoit donné beaucoup de peine avant de se laisser attraper. Pourquoi vous enfuir? demanda Sancho. Pour n'être pas pris, répond le jeune homme. — Je le crois; mais où alliez-vous à l'heure qu'il est? — Toujours devant moi, monseigneur. — Toujours devant vous; c'est fort bien répondre. Vous aviez un but, un dessein; quel étoit-il, s'il vous plaît? — De prendre l'air. — Ah! de prendre l'air; je comprends. Mais où vouliez-vous

prendre l'air? — Là où il souffle. — C'est juste. Vous me paroissez gai, mon ami : j'aime beaucoup les gens de cette humeur, et je me fais toujours un plaisir de leur donner un logement, pour peu que je m'apperçoive qu'ils n'en ont pas. Imaginez donc que c'est moi qui suis l'air, et que je souffle d'un côté qui vous mene droit en prison. Allez-y passer la nuit; nous verrons demain si le vent a changé.

Après plusieurs autres rencontres où le gouverneur fit briller autant d'esprit que de sens, il arriva près d'un corps-de-garde placé à l'entrée d'un pont. Les soldats se mirent sous les armes; et quatre officiers de justice vinrent au-devant de Sancho, conduisant un homme avec eux. Seigneur gouverneur, dit un des officiers, vous arrivez fort à propos pour nous tirer d'un grand embarras; il ne faut pas moins que toute votre sagacité dans le cas difficile qui se présente. Parlez, répondit Sancho, ma sagacité fera de

son mieux. — Monseigneur, voici le fait; nous supplions votre excellence de nous donner un peu d'attention. Par une ancienne loi de cette isle, tout homme qui vient après la retraite sonnée pour passer ce pont est obligé de nous déclarer, sous la foi du serment, où il va. S'il dit vérité, nous le laissons passer sans obstacle; s'il fait le moindre mensonge, il est pendu sur-le-champ à une potence dressée à l'autre bout de ce pont. Cette loi est connue de tous les habitants de votre isle. Tout-à-l'heure l'homme que voici s'est présenté pour passer : nous l'avons interrogé suivant l'usage; il a levé la main et nous a répondu qu'il alloit se faire pendre à cette potence. Si nous le pendons en effet, il a dit vrai, et ne mérite pas la mort; si nous le laissons passer, il a menti, et la loi veut qu'il soit pendu. Nous ne savons ce que nous devons faire, et nous avons recours aux lumieres supérieures que tout le monde vous connoît.

Diable! répondit Sancho en se grattant la tête, ceci ne me paroît pas aisé. Répétez-moi, je vous prie, ce que vous venez de dire. L'officier de justice recommença presque dans les mêmes termes. Sancho garda quelque temps le silence, ferma les yeux, se frotta les mains. Voilà, reprit-il, un sot homme; il auroit dû prendre un autre chemin. Mais écoutez: quelle que soit notre décision, nous manquerons toujours à la loi; s'il est pendu, nous sommes en faute, puisqu'il aura dit la vérité; s'il n'est pas pendu, nous sommes encore en faute, puisqu'il nous aura menti. Nous n'avons donc que le choix de deux fautes; or, dans ce cas, nous devons choisir celle qui ne fait du mal qu'à nous. Qu'on laisse passer cet homme: s'il aime tant à être pendu, nous le punissons assez en le contrariant pour aujourd'hui.

L'intendant et toute la suite du gouverneur donnerent de grands éloges à la clémence de Sancho. Il fut reconduit à

son palais après avoir fini sa ronde, et s'alla reposer dans un excellent lit des fatigues de sa journée.

CHAPITRE XLIII.

Arrivée du page de la duchesse dans la maison de Thérese Pança.

L'EXACT et véridique auteur de cette étonnante histoire se croit obligé de nous avertir que les fantômes qui punirent les indiscrétions de madame Rodrigue n'étoient autre chose que les femmes de la duchesse. Altizidore, avertie que la duegne rendoit au héros une visite mystérieuse, avoit sur-le-champ éveillé ses compagnes, qui toutes, à pas de loup, étoient venues écouter l'entretien. La belle Altizidore ne perdit pas un seul mot de ce qui fut dit sur ses attraits; et lorsque l'imprudente vieille osa parler avec la même liberté de madame la duchesse,

Altizidore donna le signal à sa troupe, qui ne demandoit pas mieux, et fit servir son zele pour sa maîtresse à venger ses propres injures.

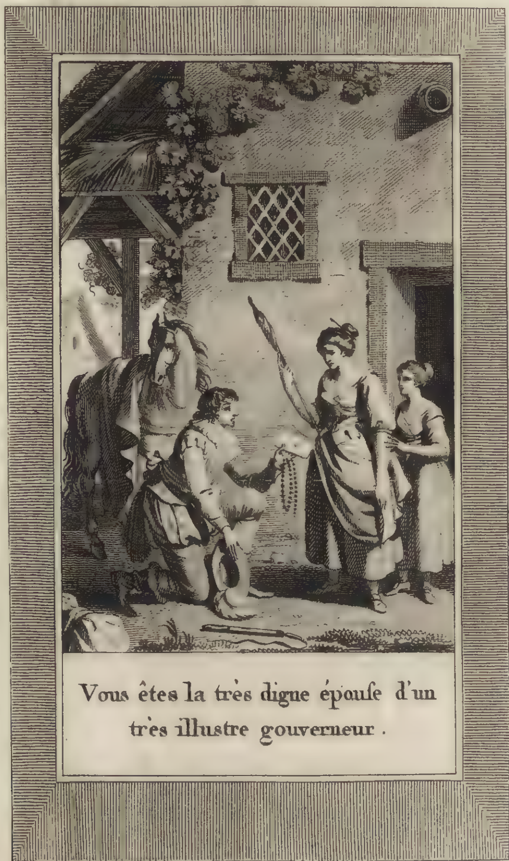
Ce même jour, comme on l'a vu, la duchesse avoit fait partir un page pour aller porter à la femme de Sancho la lettre et le paquet de son mari. Elle avoit joint à ce paquet un petit billet de sa main, et une longue et pesante chaîne d'or qu'elle envoyoit à Thérese. Le page, charmé de sa commission, prit un des meilleurs chevaux du duc, se mit en route, fut bientôt arrivé. Comme il entroit dans le village, il apperçut au bord d'un ruisseau plusieurs femmes lavant du linge; il les pria de lui indiquer la maison de Thérese Pança, femme de Sancho Pança, écuyer d'un chevalier nommé don Quichotte de la Manche. Mon beau monsieur, lui répond en se levant une jolie petite fille de quatorze ans à-peu-près, ce Sancho Pança est mon pere, cette Thérese est ma mere, et ce don Quichotte est notre maî-

tre. En ce cas, mademoiselle, répondit le page en la saluant, ayez la bonté de me conduire à madame votre mere, pour qui j'apporte une lettre et des présents. — Ah ! monsieur, de toute mon ame. Vous apportez des présents ; c'est sûrement de la part de mon pere. Venez, monsieur, venez avec moi ; notre maison est à l'entrée de la rue. Ah ! que ma mere va être contente ! Il y a long-temps qu'elle n'a reçu des nouvelles de mon pere, et nous en étions bien inquietes.

En parlant ainsi la jeune Sanchette jette son savon, son battoir, son linge, et, sans se donner le temps de reprendre ses souliers, nu-jambes, les cheveux épars, elle court, vole vers le page, lui fait une courte révérence, et le guide toujours sautant, riant et le regardant.

A cinquante pas de la maison, Sanchette redouble ses sauts, et se met à crier : Ma mere, ma mere, venez, voici un monsieur qui vous apporte des lettres et des présents de mon pere ; hâtez-vous,

venez donc, ma mere. A sa voix Thérese Pança sortit avec sa quenouille au côté, faisant tourner son fuseau. Elle étoit vêtue d'un juste gris, avec le jupon pareil, extrêmement court par devant. C'étoit une femme d'une quarantaine d'années, encore fraîche, forte, brune, et d'une physionomie ouverte. Que me veux-tu? dit-elle à Sanchette, et qu'est-ce que c'est que ce monsieur? C'est un de vos serviteurs, madame; reprit le page en descendant de cheval, et venant se mettre un genou en terre devant madame Thérese; j'ose demander à votre seigneurie de me permettre de baiser la main de la légitime épouse du seigneur don Sancho Pança, gouverneur de l'isle Barataria. — Allons! monsieur, levez-vous, et ne parlez point comme cela. Je ne suis point une dame, mon mari n'est point gouverneur; nous sommes des paysans, fils de paysans, voilà tout. — Vous êtes la très digne épouse d'un très illustre gouverneur. Mon message auprès de vous n'a rien que de sé-



Vous êtes la très digne épouſe d'un très illustre gouverneur.

Dessiné par le Barbier | Gravé par Godefroy.

rieux, madame ; vous en verrez la preuve dans ces lettres et dans ce présent. Alors le page présente les lettres, et met au cou de Thérese la superbe chaîne d'or.

La mere et la fille, immobiles, se regardent sans pouvoir parler. Ma mere, dit enfin Sanchette, je gage que ce gouvernement est l'isle que vous savez promise depuis si long-temps à mon pere par le seigneur don Quichotte. Vous avez raison, mademoiselle, reprit le page, c'est à cause du seigneur don Quichotte que l'on a fait monsieur votre pere gouverneur de l'isle Barataria. Ce papier vous l'expliquera. Ah ! mon cher monsieur, comment faire? interrompt Thérese, je ne pourrai jamais déchiffrer ces lettres ; car je sais filer, mais je ne sais pas lire. Ni moi non plus, s'écria Sanchette, et j'en suis bien fâchée aujourd'hui ; mais attendez, je m'en vais chercher monsieur le curé ou monsieur le bachelier Samson Carrasco ; ils seront charmés d'apprendre des nouvelles de mon pere. Ce n'est pas

la peine, dit le page : je ne sais pas filer, mais je sais lire; et si vous le desirez, je lirai la lettre du gouverneur. Aussitôt le page obligeant fit cette lecture, et passa tout de suite après au billet de la duchesse, conçu en ces termes :

« Ma chere amie, les excellentes qua-
« lités que j'ai reconnues dans votre mari
« Sancho m'ont engagée à le faire nom-
« mer, par mon époux le duc, gouver-
« neur d'une de nos isles. Depuis qu'il
« occupe cette importante place, j'ai su
« qu'il faisoit le bonheur et l'admiration
« de ses vassaux; et j'ai voulu vous don-
« ner part de la joie que m'ont causée ces
« bonnes nouvelles.

« Je vous envoie une chaîne d'or, que
« je vous prie d'accepter et de porter
« pour l'amour de moi. J'aurois desiré
« qu'elle fût plus belle. Un temps vien-
« dra, ma chere Thérese, où nous nous
« connoîtrons davantage; j'espere alors
« satisfaire mieux ma tendre amitié pour

« vous. J'embrasse de tout mon cœur « votre aimable fille Sanchette; je vous « prie de lui dire que je m'occupe de lui « chercher un époux digne de la fille d'un « gouverneur. Écrivez-moi, parlez-moi « longuement de votre famille, de vos af- « faires, de tout ce qui vous intéresse; « vous êtes sûre de m'obliger en me de- « mandant de vous être utile. Pour en- « courager votre confiance, je vous prie « de m'envoyer deux douzaines de glands « de votre pays, que l'on dit être excel- « lents, et que je trouverai meilleurs lors- « qu'ils me viendront de vous. Adieu, « ma chere Thérese; que Dieu vous garde « et vous fasse aimer un peu votre bonne « amie,

« La duchesse. »

Ah! s'écria Thérese à cette lecture, qu'elle est bonne, qu'elle est affable, qu'elle est charmante cette duchesse! Parlez-moi d'une grande dame comme celle-là, et non pas de nos femmes de gentilshommes, qui, parceque leurs ma-

ris chassent au levrier, pensent que le vent a tort de leur souffler au visage, s'en vont à l'église avec des airs d'infante, et se croiroient déshonorées de regarder une paysanne. Voilà pourtant une duchesse, une vraie duchesse, qui m'appelle sa bonne amie, qui me traite comme son égale : ah! puisse-t-elle n'en avoir jamais en dignités, en biens, en bonheur! Mon cher monsieur, madame la duchesse aime donc les glands? Elle en aura, elle en aura; je vais lui en envoyer un boisseau, et je vous réponds qu'ils seront choisis. Mais, Sanchette, il faut faire rafraîchir ce beau monsieur, qui le mériteroit bien même sans les bonnes nouvelles qu'il nous apporte. Allons, fille, allons, prends soin de son cheval, mene-le à l'écurie, va chercher des œufs dans le poulailler, coupe une bonne tranche au jambon, fais du feu, prépare la poële, tandis que je cours annoncer tout ceci à nos parents, à nos voisins, à ce bon monsieur le curé, au barbier maître Nicolas,

qui sont tous amis de ton pere. Oui, ma mere, répond Sanchette, oui, ma mere, oui, vous avez raison; mais vous me donnerez bien la moitié de cette belle chaîne. — Eh! mon enfant, elle est toute pour toi; je te demande seulement de me la laisser porter quelques jours, parcequ'elle me réjouit le cœur. Vous n'avez pas tout vu, reprit le page; j'ai encore ici un bel habit verd, que le gouverneur n'a mis qu'une fois, et qu'il envoie à mademoiselle sa fille. Ah! le bon pere! s'écria Sanchette en courant à l'habit verd, qu'elle déplia, retourna, examina, et dont elle fut enchantée.

Pendant ce temps, madame Thérese, ses lettres à la main, sa chaîne d'or au cou, étoit sortie de sa maison, courant et dansant dans la rue. Les premieres personnes qu'elle rencontra furent le curé et le bachelier Carrasco: Bon jour, messieurs, leur dit-elle en riant, bon jour, bon jour! j'allois chez vous pour vous faire part des excellentes nouvelles que

je reçois. Tout ne va pas mal, Dieu merci, comme vous le saurez bientôt : mais je vous préviens que dorénavant il ne faudra point que les dames du village fassent les fieres avec moi ; car nous le tenons enfin le petit gouvernement. Qu'est-ce donc que cette folie, madame Thérese? lui répondit le curé ; et quels papiers avez-vous là ? — Il n'y a point de folie, monsieur ; et ces papiers ne sont rien que des lettres que m'ont écrites un gouverneur et une duchesse. Quant à cette chaîne d'or fin que vous voyez à mon cou, c'est un présent que je reçois de la duchesse mon amie.

Le curé, surpris en considérant la beauté de cette chaîne, se met à lire tout haut les lettres ; Carrasco le regardoit à chaque phrase, et ne pouvoit en croire ni ses oreilles ni ses yeux. Après un assez long silence, ils demanderent qui avoit apporté tout cela. Thérese leur dit de venir chez elle, où ils trouveroient le jeune et beau monsieur qu'on avoit char-

gé du message. Allons! reprit Carrasco, je serai charmé de voir l'ambassadeur de cette duchesse qui envoie des chaînes d'or, et qui demande du gland.

Ils suivirent aussitôt Thérese, et trouverent le page dans la cour, occupé de son cheval, tandis que Sanchette alloit et venoit pour faire son omelette. Étonnés de plus en plus de la bonne mine du page, de la richesse de son habit, ils le saluerent poliment; et Carrasco lui demanda de vouloir bien leur expliquer, comme à d'anciens amis de don Quichotte et de Sancho, ce que vouloient dire des lettres qu'ils venoient de lire où il étoit question d'un gouvernement et d'une isle. Messieurs, répondit le page, ces lettres veulent dire ce qu'elles disent; il est certain, et je vous le jure, que le seigneur Sancho Pança est gouverneur, qu'il a sous ses lois une ville considérable, et qu'il la gouverne, dit-on, avec beaucoup de sagesse. Je ne puis vous assurer que cette ville soit dans une isle, parceque je ne l'ai point vue,

et que je sais assez mal la géographie. — Mais, monsieur, cette duchesse qui écrit à madame Thérese.... — Cette duchesse, messieurs, est l'épouse du duc mon maître; la lettre que j'ai portée est de sa main. Si sa politesse et son affabilité vous surprennent tant, j'en conclurai que nos grandes dames d'Aragon sont plus polies et plus affables que vos grandes dames de Castille. Vous nous permettrez, reprit Carrasco, d'être au moins un peu surpris, et de vous demander encore s'il n'y auroit pas de l'enchantement dans cette aventure comme dans presque toutes celles qui arrivent au seigneur don Quichotte. — Je ne vous entends point, messieurs, et ne puis vous en apprendre plus que les lettres ne vous en apprennent. Je vous répete qu'elles ne contiennent rien qui ne soit exactement vrai.

Sans doute, sans doute, s'écria Thérese; et toutes ces questions sont fort inutiles : ne fatiguez pas ce beau monsieur, et occupons-nous de choses plus

pressées. Monsieur le curé, tâchez de savoir, je vous prie, s'il n'y a pas quelqu'un du village qui aille à Tolede ou à Madrid, pour que je fasse venir une belle robe, une coëffure de dentelles à la mode, et tout ce qu'il faut à la femme d'un gouverneur. Ah ! je ne veux pas faire honte à mon mari : je veux l'aller joindre dans un bon carrosse comme les autres ; et si l'on en jase, on en jasera. Que m'importe? Pardi ! ma mere, reprit Sanchette, vous seriez bien bonne de vous gêner pour les jaseurs : laissez-les parler, et allons notre train ; nous leur dirons bon jour de la portiere. S'ils rient, nous rirons plus fort, et nous rirons plus à notre aise. Les moqueries des jaloux sont de bon augure. Il vaut mieux faire envie que pitié. Quand on n'a besoin de personne on est bien fort ; et la brebis sur la colline est plus haute que le taureau dans la plaine.

En vérité, interrompt le curé, toute cette famille des Pança vient au monde

en disant des proverbes. Il est vrai, reprit le page, que monsieur le gouverneur en sait beaucoup; et ce n'est pas un des moindres plaisirs que madame la duchesse trouve à s'entretenir avec lui. Nous voudrions bien connoître cette duchesse, dit le bachelier Carrasco. Il ne tient qu'à vous, répondit le page; vous n'avez qu'à venir avec moi. Ce sera moi qui irai, s'écria vivement Sanchette; je meurs d'envie de voir mon pere, et je serai charmée de voyager avec un aimable monsieur comme vous. Prenez-moi sur votre cheval; je sais bien me tenir en croupe; n'ayez pas peur que je tombe.

Le page lui représenta que cette maniere d'aller ne convenoit pas à une jeune personne de sa qualité. Madame Thérese en convint. Pendant cette conversation, Sanchette n'avoit point fait son omelette: le curé pressa le page de venir manger un morceau chez lui. Après quelques refus, il y consentit; et tandis

qu'il dînoit au presbytere, Thérese s'occupa de répondre aux lettres qu'elle avoit reçues. Carrasco lui offrit d'être son secrétaire ; mais elle ne l'accepta point, parcequ'il aimoit un peu trop à se moquer. Elle alla chercher un enfant de chœur, qui, pour quelques œufs frais qu'elle lui donna, écrivit ses réponses sous sa dictée.

CHAPITRE XLIV.

Retour du page de chez Thérese.

CEPENDANT notre gouverneur continuoit à s'occuper de faire régner dans son isle la police, l'ordre et les lois : il visitoit les marchés, examinoit les poids, les mesures, et punissoit sévèrement les marchands qu'il trouvoit en fraude. Il défendit expressément de faire des magasins de vivres pour les revendre ensuite en détail. Les cabaretiers sur-tout

attirerent son attention; il établit la peine de mort pour ceux qui mettroient de l'eau dans le vin; il diminua le prix des souliérs, régla les gages des domestiques, bannit de son isle les chanteurs des rues, dont les chansons étoient indécentes, créa un commissaire des pauvres, non pas pour leur donner la chasse, mais pour s'informer avec soin s'ils étoient véritablement pauvres; enfin, guidé par son seul bon sens et son esprit naturel, il fit des ordonnances si sages, qu'elles sont encore en vigueur dans le pays, où on les appelle le code du grand gouverneur Sancho Pança.

Don Quichotte, pendant ce temps, guéri de ses égratignures, commençoit à trouver que la vie oisive qu'il menoit dans le château du duc étoit indigne d'un chevalier : il soupiroit après son départ, et préparoit ses adieux, lorsque le page, de retour de son ambassade, vint apporter à la duchesse les réponses et les présents de Thérese. Son arrivée

répandit la joie : on lui demanda les détails de son voyage. Le prudent page ne dit en présence du chevalier que ce qu'il étoit à propos de dire : il remit gravement ses dépêches, sur l'une desquelles étoit écrit : *A madame la duchesse dont je ne sais pas le nom.* L'adresse de l'autre étoit : *A mon mari Sancho Pança, gouverneur de l'isle Barataria, où je prie Dieu de le maintenir.* La duchesse ouvrit aussitôt sa lettre, et la lut à haute voix à son époux :

Lettre de Thérese Pança à la duchesse.

MADAME,

La lettre que votre grandeur m'a écrite m'a fait beaucoup de plaisir; et la belle chaîne d'or qui l'accompagnoit ne m'en a pas causé moins, comme vous pouvez le croire. Tout notre village est charmé que vous ayez donné un gouvernement à mon mari : il y a bien quelques personnes, comme monsieur le

curé, maître Nicolas le barbier, et le bachelier Samson Carrasco, qui ne veulent pas le croire: mais je les laisse dire, et je leur montre la belle chaîne d'or et le bel habit verd de chasse; ce qui ne laisse pas de faire papilloter les yeux de mes envieux.

Je vous confierai, ma chere dame, parceque je vous aime beaucoup, qu'un de ces quatre matins je compte monter dans un bon carrosse, et me rendre à la cour avec ma fille. En conséquence, je vous serai obligée d'ordonner à mon mari de m'envoyer un peu d'argent; car il en faut dans ce pays-là, où l'on dit que le pain est cher, et que la viande se vend trente maravédis la livre. Les pieds me grillent de m'y voir, parceque mes voisines disent qu'un gouverneur n'est véritablement connu à la cour que par sa femme: il sera bon et il est pressé que j'y fasse connoître mon mari.

Je suis bien fâchée que les glands n'aient pas donné cette année: je vous

en envoie pourtant un demi-boisseau des plus beaux que j'aie pu trouver; ils ont tous été ramassés de ma main, un à un, dans la montagne. Je voudrois qu'ils fussent gros comme des œufs d'autruche.

Je prie votre grandeur de m'écrire: je lui répondrai, et l'informerai de tout ce qui me regarde et de tout ce qui se passera dans notre village. Sanchette ma fille et mon petit vous baisent les mains, ainsi que moi qui vous aime mieux que je ne l'écris.

Votre servante Thérese Pança.

La duchesse, fort satisfaite de la réponse de Thérese, brûloit d'impatience de lire la lettre adressée à Sancho; mais elle n'osoit pas l'ouvrir. Don Quichotte, qui s'apperçut de son scrupule, décacheta lui-même cette lettre. Elle s'exprimoit ainsi:

J'ai reçu ta lettre, mon Sancho, et je

te jure sur ma foi qu'il s'en est peu fallu que je ne sois devenue folle de plaisir. Imagine-toi, mon homme, ce que c'est que d'apprendre que tu es gouverneur, de recevoir en même temps ton bel habit verd, la superbe chaîne d'or de madame la duchesse; et tout cela par un monsieur gentil et beau comme le jour! J'en ai pensé tomber à la renverse; ta fille Sanchette ne savoit plus où elle en étoit; et tout cela de contentement.

Te voilà donc devenu, de gardeur de chevres que tu étois, gouverneur d'une bonne isle! Tu dois te souvenir que ma pauvre mere disoit souvent qu'il ne s'agissoit que de vivre pour voir des choses étonnantes. Vivons, vivons, mon ami, et voyons beaucoup de choses, parmi lesquelles je voudrois bien voir un peu de l'argent que ton isle doit te rapporter.

Je te dirai, pour nouvelles, que la Berrueca vient de marier sa fille à un fameux peintre étranger qui est venu s'établir ici. Le conseil de notre commune a voulu

profiter de l'arrivée de ce peintre pour faire peindre les armes du roi sur la porte de l'audience ; le peintre a demandé deux ducats ; ensuite il a travaillé huit jours, au bout desquels il a rendu l'argent, disant que l'ouvrage étoit trop difficile. Le fils de Pierre le Loup s'est fait tonsurer : la petite Minguilla l'attaque en justice, comme lui ayant promis mariage ; les mauvaises langues disent bien pis. Tout cela n'empêche pas que la récolte des olives n'ait rien valu cette année, et qu'il n'y ait pas une seule goutte de vinaigre dans notre village.

Il a passé par ici une compagnie de soldats, qui ont emmené trois de nos jeunes filles. Je ne te les nomme pas, parcequ'elles peuvent revenir : on jasera, et puis on ne jasera plus. Sanchette commence à travailler assez joliment en dentelle, et gagne déja par jour huit maravédis. Mais à présent que te voilà gouverneur, elle peut se reposer ; sa dot n'en viendra pas moins. La fontaine de la

grande place a tari, et le tonnerre est tombé sur la potence : il n'y a pas grand mal à cela. Que Dieu te garde, mon Sancho, le plus d'années possible, et qu'il me garde aussi de même; car j'aurois trop de chagrin de te laisser au monde sans moi!

Ta femme THÉRESE PANÇA.

Cette épître étoit accompagnée des glands et d'un beau fromage que Thérese envoyoit à la duchesse. Celle-ci reçut avec une égale reconnoissance le fromage, la lettre, les glands, et courut s'enfermer avec le page pour qu'il pût lui raconter en liberté tous les détails de son ambassade.

CHAPITRE XLV.

Laborieuse fin du gouvernement de Sancho.

RIEN n'est stable dans ce monde : le temps, qui jamais ne s'arrête, vole en détruisant sans cesse. L'été remplace le printemps, l'automne l'été, l'hiver l'automne : tout passe, tout se renouvelle, excepté la vie humaine, qui passe, hélas ! sans se renouveler. Le philosophe arabe Benengeli place ces tristes réflexions au commencement de ce chapitre pour nous préparer sans doute à voir ce beau gouvernement, cet exemple de prudence, ce modele de sagesse, qui nous a fait admirer Sancho, s'évanouir, s'en aller en fumée, et rentrer dans le néant.

Sept jours s'étoient écoulés depuis que l'illustre gouverneur tenoit les rênes de

son empire. Accablé de lassitude, n'en pouvant plus, rassasié, non de bonne chere, mais de procès, de réglements, de lois nouvelles, il profitoit du calme de la nuit pour prendre un moment de repos, et commençoit à livrer au sommeil ses paupieres affaissées, lorsque tout-à coup il est réveillé par des clameurs, le son des cloches, et l'épouvantable bruit qu'il entend dans toute la ville. Il leve la tête, s'assied sur son lit, écoute attentivement; le bruit redouble, et les trompettes, les tambours, les divers instruments de guerre, se mêlent aux voix différentes, aux cris perçants de terreur, aux coups redoublés des tocsins. Surpris, troublé, saisi de frayeur, il se jette à bas, chausse ses pantoufles; et, sans se donner le temps de se vêtir, il court à la porte de sa chambre. A l'instant même arrivent en courant une vingtaine de personnes, l'épée à la main, portant des flambeaux, et criant de toutes leurs forces: Aux

armes, aux armes, seigneur gouverneur ! les ennemis sont dans l'isle, nous sommes perdus; nous n'avons d'espoir que dans votre seule vaillance.

A ces paroles, Sancho interdit regarde en silence ceux qui lui parloient. Armez-vous donc, lui dit un d'entre eux, armez-vous, seigneur, ou c'est fait de vous et de votre gouvernement. J'aurai beau m'armer, répondit-il, il n'en sera ni plus ni moins. Je n'entends pas grand'chose aux armes : cette affaire-ci regarde mon maître; c'est à lui qu'il faut la laisser. Je vous réponds qu'en un tour de main il vous aura fait place nette; mais quant à moi, je vous le répete, les batailles ne sont pas mon fort. —Qu'osez-vous dire, seigneur ? Vous êtes notre capitaine, notre chef, notre général. Nous vous apportons des armes offensives et défensives : hâtez-vous de vous en servir; et que chacun ici fasse son devoir, vous en marchant à notre tête, nous en mourant pour vous défendre. — A la bonne heure!

messieurs, armez-moi donc puisque vous le voulez.

Aussitôt sur la chemise du malheureux gouverneur on applique deux larges boucliers, l'un par devant, l'autre par derriere; on les attache ensemble avec des liens, en laissant passer ses bras par les vuides des deux boucliers. Ainsi serré comme entre deux étaux, Sancho se trouve pris jusqu'aux genoux, qu'il n'a pas même la liberté de ployer: il demeure fixe, immobile, debout et droit comme un fuseau. On lui met une lance à la main, sur laquelle il appuie le poids de son corps; et tous alors, avec de grands cris, lui disent: Venez, guidez-nous, nous sommes sûrs de la victoire; allons, marchez, digne héros. Eh! comment voulez-vous que je marche? répond le triste gouverneur; je ne peux pas remuer les jambes, tant vous m'avez bien emboîté entre ces planches qui m'étouffent: n'espérez pas que j'aille avec vous si vous ne prenez la peine de me porter.

Vous me poserez ensuite au poste qu'il vous plaira : je vous réponds bien de rester à ce poste. — Ah! seigneur gouverneur, ce ne sont pas ces boucliers qui vous empêchent de marcher; rien n'arrête jamais les hommes courageux. Mais le temps se perd, le péril croît, l'ennemi s'avance : allons ! faites un effort.

Sancho, piqué de ces reproches, voulut tenter de se remuer. Au premier mouvement qu'il fait il perd son à-plomb, et tombe par terre; là, il reste comme la tortue ensevelie dans sa profonde écaille, ou comme un bateau jeté sur le sable où il demeure engravé. Sans pitié pour lui, les mauvais plaisants qui l'environnoient ne font pas semblant de l'avoir vu tomber. Ils éteignent les flambeaux, redoublent leurs cris, vont, viennent, courent, se précipitent les uns sur les autres, en faisant retentir le bruit des épées sur les casques, sur les écus. A chaque coup, Sancho tremblant, Sancho suant à grosses

gouttes, retiroit sa tête sous ses boucliers, se ramassoit, se faisoit petit autant qu'il lui étoit possible, et recommandoit son ame à Dieu. Ce fut bien pis lorsqu'un des combattants s'avisa de monter debout sur le pauvre gouverneur, et de là, comme d'un poste élevé, se mit à commander l'armée, en criant : Marchez ici; les ennemis viennent par-là; courez vîte de ce côté; renforcez ce corps-de-garde; fermez cette porte; palissadez ce passage; apportez des grenades, de la poix, de l'huile bouillante; barricadez les rues : courage, amis, tout va bien. Ce n'est pas pour moi que tout va bien, disoit en lui-même le pauvre Sancho, qui écoutoit et portoit le babillard commandant. Ô si le bon Dieu me faisoit la grace de donner cette isle aux ennemis, je l'en remercierois de bon cœur !

A l'instant même il entend crier, Victoire! victoire! ils ont pris la fuite. Levez-vous, seigneur gouverneur, venez jouir de votre triomphe, venez partager

les dépouilles que nous devons au puissant effort de votre bras invincible. Si vous voulez que je me leve, répond Sancho d'une voix dolente, il faut d'abord que vous me leviez. On le mit alors sur ses pieds. Je suis bien aise, reprit-il, que les ennemis soient battus; je ne leur ai pas fait grand mal, et j'abandonne ma part des dépouilles pour un petit doigt de vin, si quelqu'un de vous a la charité de me le donner. On courut lui chercher du vin; on le délivra des deux boucliers, et, ruisselant de sueur, on le porta sur son lit, où il fut quelque temps à reprendre ses sens. Enfin, ayant retrouvé un peu de force, il demanda quelle heure il étoit. On lui dit que l'aurore alloit paroître. Sans répondre, il se leva, s'habilla lentement dans un grand silence, s'en alla droit à l'écurie, suivi de toute sa cour. Là, s'approchant de son âne, il lui prit la tête dans ses deux mains, lui donna un baiser sur le front, et fixant sur lui des yeux pleins de larmes: Mon ami,

dit-il, mon vieux camarade, toi qui ne t'es jamais plaint de partager ma misere tant que je ne t'ai pas quitté, tant que, satisfait de mon sort, je ne pensois qu'à te nourrir ou à raccommoder ton bât, mes heures, mes jours, mes années étoient heureuses: depuis que la vanité, l'ambition, le sot orgueil, ont pris ta place dans mon cœur, je n'ai senti que des peines, des chagrins et des maux cuisants.

En disant ces mots, et sans prendre garde à personne, il s'en va chercher le bât, revient le mettre sur l'âne, l'y attache, monte dessus; et regardant l'intendant, le secrétaire, le maître-d'hôtel, le docteur Pedro Recio, qui l'environnoient: Messieurs, dit-il, laissez-moi passer, laissez-moi retourner à mon ancienne vie, à mon ancienne liberté, sans laquelle il n'est point de bonheur. Je ne suis point né, je le sens, pour gouverner ou défendre des isles. Je m'entends mieux à labourer, à bécher, à tailler la vigne, qu'à

faire des ordonnances et à livrer des batailles. Saint Pierre n'est bien qu'à Rome; chacun n'est bien que dans son état. La baguette de gouverneur pese plus à ma main que la faucille ou le hoyau. J'aime mieux me nourrir de pain bis que d'attendre la permission d'un impertinent médecin pour manger des mets délicats; j'aime mieux dormir à l'ombre d'un chêne que de ne pas fermer l'œil sous des rideaux de satin. Pauvreté, paix et liberté, voilà les seuls biens de ce monde. Adieu, messieurs, je vous salue; nu je vins, nu je m'en vas: j'entrai dans le gouvernement sans avoir un sou dans ma poche, j'en sors sans avoir une maille. Je souhaite que tous les gouverneurs puissent en dire autant. Serviteur, messieurs; laissez-moi partir: il est temps que j'aille me faire panser; car j'ai les côtes brisées, grace à messieurs les ennemis, qui n'ont pas cessé depuis hier au soir de se promener sur mon corps.

Tranquillisez-vous, seigneur, reprit le

docteur Pedro Recio, je vais vous donner un certain breuvage qui rétablira sur-le-champ vos forces, et je vous promets de vous laisser manger tous les mets qui vous conviendront. — Bien obligé, bien obligé, monsieur de Tirtea Fuera; il est trop tard, votre breuvage et vos belles paroles ne me tentent point; je ne veux pas plus de vos ordonnances que je ne veux de gouvernement : ce n'est pas moi que l'on attrape deux fois. Je suis de la race des Pança, race opiniâtre et têtue; lorsqu'ils ont dit une fois non, le diable ne leur feroit pas dire oui. Bon soir, bon soir: je laisse dans cette écurie les ailes de la fourmi, qui, s'étant avisée de voler, pensa être mangée par les hirondelles. Je ne veux plus voler, je veux marcher terre à terre, à pied, sinon en escarpins, du moins en sabots. Il faut pour que tout aille bien mettre les moutons avec les moutons, et ne pas étendre la jambe plus loin que ne va le drap.

Adieu pour la derniere fois; le temps s'écoule, j'ai du chemin à faire.

Seigneur, dit alors l'intendant, malgré les regrets douloureux que doit nous laisser votre perte, nous ne vous retiendrons point de force: mais il est d'usage que tout gouverneur rende compte de son administration avant de quitter sa place; ayez la bonté de remplir ce devoir, et vous partirez ensuite. Monsieur, répondit Sancho, personne, hors monseigneur le duc, n'a le droit de me demander ce compte; or je m'en vais trouver monseigneur le duc, et je le ferai volontiers juge de toutes mes actions: d'ailleurs je vous ai déja dit que je sortois d'ici tout aussi pauvre que j'y étois entré; c'est une preuve assez bonne, je crois, que j'y suis resté honnête homme. Le grand Sancho a raison, s'écria le docteur Pedro Recio; affligeons-nous de le voir partir, mais laissons-lui sa pleine liberté. Cet avis prévalut. On offrit au gouverneur, on le pressa de prendre avec lui tout ce

dont il pouvoit avoir besoin ; le modeste Sancho ne voulut rien qu'un peu d'orge pour son âne, et un morceau de pain et de fromage pour lui. Après avoir embrassé tout le monde, non sans répandre quelques larmes, il se mit en chemin, laissant les mauvais plaisants qui l'avoient tant tourmenté, aussi surpris de sa résolution subite que de sa profonde sagesse.

CHAPITRE XLVI.

De ce qui arriva dans la route à Sancho Pança.

Sancho, moitié triste, moitié joyeux, cheminoit au petit pas, et songeoit au plaisir qu'il auroit en retrouvant son bon maître, qu'il chérissoit davantage que tous les gouvernements de la terre. Quand il se vit à-peu-près à la moitié de sa route, il s'arrêta dans un bois, descendit, fit

dîner son âne, et dîna lui-même de bon appétit avec son fromage et son pain. Après ce repas, le meilleur qu'il eût fait depuis huit jours, il s'endormit au pied d'un arbre, sans seulement se souvenir qu'il eût jamais été gouverneur.

Le pauvre Sancho, harassé des fatigues de la nuit précédente, ne se réveilla qu'après le coucher du soleil. Il se remit en chémin; et les ténebres le surprirent à une demi-lieue du château du duc. Pour comble de malheur, en errant au milieu de la campagne, lui et sa monture allerent tomber dans une fosse profonde voisine d'un vieux château ruiné. Notre écuyer en tombant crut que c'en étoit fait de lui, et qu'il arriveroit en morceaux dans le fond de cet abyme; mais à la distance de quelques toises il se retrouva sain et sauf dans la même position, c'est-à-dire sur son âne. Il se tâta tout le corps, retint son haleine pour bien s'assurer qu'il étoit encore en vie; et, se voyant sans aucun mal, il remercia Dieu de ce mi-

racle; ensuite, cherchant avec ses mains s'il lui seroit possible de remonter, il trouva que la terre coupée à pic ne lui présentoit par-tout que des murailles droites et rases. Le chagrin qu'il en ressentit fut augmenté par les tendres plaintes de son âne, qui, un peu froissé de la chûte, se mit à braire douloureusement. Ah! juste ciel! s'écria Sancho, à combien de maux imprévus l'on est exposé dans ce pauvre monde! Qui jamais auroit imaginé qu'un homme, ce matin encore gouverneur d'une isle superbe, environné de ministres, de gardes et de valets, se trouveroit ce soir dans un trou sans avoir personne pour l'en retirer! Au moins si j'avois autant de bonheur que monseigneur don Quichotte, lorsqu'il descendit dans la caverne de Montesinos! il y trouva la nappe mise, il vit les plus belles choses du monde; et je ne peux voir ici que des couleuvres et des crapauds. Ah! mon pauvre âne, mon seul ami, nous allons périr de faim; nous sommes enter-

rés tout vivants. La fortune n'a pas voulu que nos jours finissent ensemble dans notre chere patrie au milieu de notre famille, qui, en pleurant notre perte, nous auroit fermé les yeux. Pardonne-moi, mon bon camarade, le triste prix que tu reçois de tes fideles services ; pardonne-moi : ce n'est pas ma faute; mon cœur m'est témoin que la mort m'est moins cruelle pour moi que pour toi.

La nuit se passa dans ces tristes plaintes ; la clarté du jour vint confirmer à notre écuyer qu'il lui étoit impossible de sortir seul de cette fosse. Il poussa des cris, dans l'espoir d'être entendu de quelque voyageur : nul voyageur ne l'entendit; Sancho crioit dans le désert. Ne doutant plus que sa mort ne fût certaine, il ne voulut point prolonger ses jours en ménageant le peu qui lui restoit de pain : il le présente à son âne, qui, couché par terre, les oreilles basses, regarda ce pain douloureusement, et le mangea d'assez bon appétit; tant il est vrai que les plus

vives douleurs se calment toujours en mangeant ! A l'instant même, Sancho apperçut à l'extrémité de la fosse une espece d'excavation dans laquelle un homme pouvoit passer. Il y court, s'y glisse, et découvre que cette excavation, plus large en dedans, conduisoit dans un long souterrain au bout duquel on voyoit la lumiere. Plein d'espérance, il prend un caillou, s'en sert comme d'un outil, et rend l'ouverture assez large pour son âne. Cela fait, il le mene par le licol, et le fait entrer dans ce souterrain, qui, tantôt obscur, tantôt éclairé, lui présente un chemin facile. Il marche ainsi quelque temps, disant en lui-même : Cette aventure seroit bien meilleure pour monseigneur don Quichotte que pour moi ; il ne manqueroit pas de trouver ici des jardins fleuris, de belles prairies, de superbes palais de crystal ; il seroit charmé : moi, je tremble de tomber dans quelque précipice plus profond que le premier. Ce seroit un miracle d'en être quitte pour

ce qui m'est arrivé ; je connois trop bien le proverbe, Ô malheur, je te salue, si tu viens seul !

Tout en disant ces mots il cheminoit, et fit à-peu-près une demi-lieue sans pouvoir trouver le bout du souterrain. Benengeli le laisse dans cette pénible recherche pour revenir à don Quichotte.

Notre héros, fatigué de sa longue oisiveté, songeoit, comme nous l'avons dit, à prendre congé de ses hôtes. Il alloit dans cette intention se promener chaque matin sur le vigoureux Rossinante, afin de le remettre en haleine. Ce même jour, en galopant, il arriva jusqu'au bord d'un trou, dans lequel il seroit tombé s'il n'eût promptement retenu les rênes. Comme il avançoit la tête pour considérer cette cavité, il entend des cris sous la terre, écoute plus attentivement, et distingue ces tristes paroles : N'y a-t-il personne là-haut ? quelque bon chrétien, quelque chevalier charitable n'aura-t-il point pitié d'un pauvre gouverneur tombé dans

un précipice? Don Quichotte, surpris et troublé, crut reconnoître la voix de son écuyer : Qui se plaint là-bas? cria-t-il; réponds, dis-moi qui tu es. — Eh! qui pourroit-ce être, sinon Sancho, gouverneur, pour ses péchés, de l'isle Barataria, auparavant écuyer du fameux chevalier errant don Quichotte de la Manche? Ces paroles augmenterent la surprise de don Quichotte : il s'imagina que Sancho étoit mort, et que son ame revenoit pour lui demander des prieres. Ami, repond-il, si, comme je le pense, tu souffres dans le purgatoire, tu n'as qu'à me dire ce que je dois faire pour soulager tes tourments; je suis bon catholique, et je fais de plus profession de secourir les malheureux. — Cela étant, monseigneur, vous êtes mon maître don Quichotte; ayez pitié de votre malheureux écuyer Sancho, qui n'est pas dans le purgatoire, qui n'est pas même mort, à ce qu'il croit, mais qui, après avoir quitté son gouvernement pour des raisons trop longues à

vous dire, est tombé dans une fondriere, où il est depuis hier au soir, avec son âne que voilà, et qui peut certifier s'il ment.

L'âne aussitôt, comme s'il eût entendu son maître, se mit à braire de toutes ses forces. Je n'en doute point, je n'en doute point, s'écria don Quichotte ému, je reconnois les deux voix. Attends, mon ami, je vais au château chercher du secours.

Notre héros part, et va raconter au duc et à la duchesse l'accident de son écuyer. Ceux-ci ne furent pas peu surpris d'apprendre qu'il avoit abandonné son gouvernement. Ils envoyerent sur-le-champ beaucoup de monde avec des outils et des cordes à ce souterrain, connu dans le pays depuis des siecles. On vint à bout, à force de travail, de retirer Sancho et son âne. Un étudiant qui se trouvoit là dit en voyant l'écuyer pâle, tremblant, demi-mort de faim : Voilà comment tous les mauvais gouverneurs de-

vroient sortir de leurs gouvernements. Frere, répondit Sancho, je n'ai gouverné que huit ou dix jours; pendant ce temps les médecins m'ont empêché de manger, les ennemis m'ont brisé les os, et je n'ai pas touché un maravédis; je ne méritois donc pas de sortir ainsi de ma place. Mais l'homme propose, Dieu dispose, et les médisants babillent. Il faut les laisser babiller, se soumettre au sort, et ne jamais dire, Fontaine, je ne boirai pas de ton eau.

Le trajet étoit court jusqu'au château. Sancho, à son arrivée, environné de tous les gens de la maison, alla se mettre à genoux devant le duc, qui l'attendoit dans une galerie avec la duchesse. Votre grandeur, lui dit-il, sans que je l'eusse mérité, m'a donné le gouvernement de l'isle Barataria: je me suis acquitté de mon mieux de cette pénible charge; c'est à ceux qui m'ont vu agir à vous dire si ce mieux est bien. Ce qu'il y a de sûr, c'est que j'ai fait des lois nouvelles, rendu

des ordonnances, jugé des procès, et toujours à jeun, grace au docteur Pedro Recio, natif de Tirtea Fuera, médecin gagé chèrement pour faire mourir de faim les gouverneurs. Les ennemis sont entrés dans l'isle pendant la nuit : plusieurs personnes m'ont assuré que c'étoit moi qui les avois vaincus; je le veux bien, et je demande à Dieu de ne jamais recevoir d'autre mal que celui que je leur ai fait. Tandis que je les battois, j'ai réfléchi aux inconvénients de la grandeur, aux pénibles devoirs qu'elle impose, et j'ai pensé que ce poids étoit trop lourd pour mes épaules. En conséquence, avant que le gouvernement me laissât, j'ai laissé le gouvernement; et hier matin j'ai quitté l'isle, que vous retrouverez avec les mêmes rues, les mêmes maisons, les mêmes toits qu'elle avoit lorsque vous me l'avez confiée. J'en suis sorti comme j'y étois entré, n'emportant rien que mon âne, qui a eu le malheur de tomber avec moi dans une fondriere, où nous serions en-

core sans monseigneur don Quichotte. Ainsi donc, madame la duchesse, voici votre gouverneur revenu à vos pieds qu'il baise, et revenu sur-tout de l'idée que les gouvernements soient faits pour lui. Je n'en veux plus; je vous remercie; je me remets paisiblement au service de mon ancien maître, auprès de qui, si quelquefois j'éprouve de petits accidents, je trouve du moins de la joie, du pain, et de l'amitié.

Tel fut le discours de Sancho, que don Quichotte lui-même applaudit, après avoir craint d'abord qu'il ne lui échappât quelque sottise. Le duc l'embrassa tendrement, et l'assura qu'il étoit fâché de le voir renoncer si vîte au métier de gouverneur, mais qu'il alloit s'occuper de lui donner une autre place moins difficile et plus lucrative. La duchesse voulut aussi embrasser son ancien ami, et donna l'ordre à son maître-d'hôtel que les soins les plus attentifs le consolassent de ses disgraces.

CHAPITRE XLVII.

Départ de don Quichotte de chez la duchesse.

NOTRE héros, charmé dans le fond de son cœur du retour de son écuyer, résolut de ne plus différer à se remettre en campagne. Depuis long-temps il se reprochoit de perdre dans la mollesse un temps dont il devoit compte à la renommée. Il alla donc prendre congé du duc et de la duchesse, et leur annonça son départ pour le lendemain matin. On lui témoigna les plus vifs regrets. La duchesse remit à Sancho les lettres de son épouse Thérese ; Sancho ne put les lire sans pleurer : Hélas ! dit-il, qui auroit pensé que les belles espérances de ma femme, en apprenant que j'étois gouverneur, aboutiroient à me voir retourner

avec monseigneur don Quichotte chercher les tristes aventures ! Je suis bien aise du moins que ma Thérese ait envoyé des glands à madame la duchesse : si elle ne l'avoit pas fait, je ne le lui aurois point pardonné. C'est souvent un petit présent qui prouve une grande reconnoissance. La duchesse, sensible au bon cœur de Sancho, lui fit de tendres adieux, lui recommanda de s'adresser à elle, si jamais elle pouvoit lui être utile, et souhaita autant de gloire que de bonheur au chevalier de la Manche.

Le lendemain, don Quichotte, couvert de ses armes et monté sur Rossinante, parut dans la cour du château. Son écuyer, près de lui, sur son âne, montroit un visage assez satisfait, et ce n'étoit pas sans motif. L'intendant, d'après les ordres de la duchesse, étoit venu lui porter en secret une bourse de deux cents écus d'or, que notre écuyer avoit baisée et serrée dans son sein. Tous les habitants du château étoient aux bal-

cons, aux croisées; tous saluoient les deux héros. La duchesse, au milieu de ses femmes, leur tendoit les mains, leur répétoit adieu, lorsque la jeune Altizidore paroît tout-à-coup à une fenêtre, les cheveux épars, le visage pâle; et, fixant sur le chevalier des regards pleins d'amour et de larmes, se met à chanter ces paroles:

Tu fuis, cruel, et j'expire;
Pardonne à ma foible voix
D'oser encor te redire
Ce qu'elle a dit tant de fois.
Rassure ton ame émue,
Regarde-moi sans frémir:
On doit supporter la vue
De ceux que l'on fait mourir.

Je t'aimai sans être aimée,
Jamais je n'en eus l'espoir;
Mais à mon ame charmée
Il suffisoit de te voir.
Hélas! ta seule présence
Suspendoit tous mes tourments;

Je ne comptois d'existence
Que ces rapides moments.

Reçois du moins sans colere
Les adieux de l'amitié;
Trembles-tu que ma misere
T'inspire de la pitié?
Non, non, tu n'as rien à craindre
En m'accordant un regard:
Va, je ne suis point à plaindre,
Je meurs avant ton départ.

A ces derniers mots, Altizidore tombe évanouie entre les bras de ses compagnes. Don Quichotte, pendant tout le temps qu'elle avoit chanté, étoit demeuré muet, immobile, les yeux attachés à la terre. Lorsqu'il la vit se trouver mal, il se contenta de regarder le ciel, salua tristement la duchesse, et se préparoit à partir, lorsque le duc accourt et l'arrête : Seigneur chevalier, lui dit-il, quelque vif qu'ait été pour moi le plaisir de vous recevoir, je me le serois interdit si j'avois prévu que le prix de

mon amitié seroit de faire mourir les jeunes demoiselles de mon château. Je ne vous cache même point que je me crois presque obligé de vous demander raison, la lance à la main, de votre barbarie pour Altizidore. A dieu ne plaise, répond gravement notre héros, que je tire jamais mon épée contre un chevalier que j'honore et chéris comme un bienfaiteur! Je ne puis oublier ce que je vous dois; mais n'exigez pas que j'oublie ce que je dois à la souveraine de mes pensées. Je plains les maux d'Altizidore; n'en demandez pas plus, seigneur; et laissez-moi quitter ces lieux avec mon ancienne innocence.

Oui, oui, s'écria la duchesse, partez, partez, phénix des amants, modele des cœurs fideles; allez retrouver la seule beauté digne d'une si rare constance. Puisse-t-elle bientôt être désenchantée par les soins de l'aimable Sancho! puisse-t-elle vous récompenser de tout ce que vous faites pour elle!

Don Quichotte à ce discours baissa la tête en poussant un soupir, tourna la bride de Rossinante; et, suivi de son écuyer, prit la route de Saragosse.

CHAPITRE XLVIII.

Comment les aventures se multiplierent sous les pas de notre chevalier.

Aussitôt que don Quichotte se vit en rase campagne, maître de poursuivre ses glorieux desseins, il sentit naître dans son ame une force, une ardeur nouvelles; et, se tournant vers son écuyer : Ami, dit-il, dans l'univers il n'est qu'un seul bien digne des efforts, des travaux, de l'amour des hommes : ce bien, c'est la liberté. Tous les trésors qu'enferme la terre, tous ceux que possede la mer, toutes les jouissances que promet la fortune, tous les plaisirs qu'inventa la mollesse, ne peuvent être comparés à cette

liberté précieuse, pour laquelle le mortel qui pense expose sans cesse ses jours et les sacrifie avec joie. Je te dis ceci, Sancho, pour que tu ne sois pas surpris de l'aveu que je vais te faire. Tu fus témoin des soins, des hommages, des respects que l'on m'a prodigués dans ce château d'où nous sortons, de l'abondance, de la grandeur que l'on y voyoit régner : eh bien ! ami, dans ces banquets magnifiques, où les breuvages délicieux, où les mets les plus délicats se succédoient, se varioient sans cesse, rien ne réveilloit mon goût, rien ne flattoit mes desirs. Je n'étois pas libre : je me sentois dans la dépendance du possesseur des biens que l'on m'offroit ; et ma juste reconnoissance, sans être un fardeau pour mon ame, étoit une chaîne pour mon esprit. Ô qu'il est heureux l'homme laborieux qui mange en paix le pain qu'il a gagné, sans avoir à remercier d'autre bienfaiteur que le ciel !

Monsieur, répondit l'écuyer, ce que

vous dites est fort beau : cependant vous me permettrez d'être bien aise de ce que l'intendant de madame la duchesse est venu me remettre de sa part deux cents écus d'or dans une bourse, que je porte ici sur mon estomac comme un excellent cordial, un admirable confortatif, qui nous sauvera quelque jour la vie. Vous pouvez vous tranquilliser sur le malheur d'habiter des châteaux où l'on nous traite trop bien : ces châteaux-là ne sont pas communs, tandis qu'il y a dans le monde une infinité d'hôtelleries où l'on est roué de coups. Changeons de propos, s'il vous plaît, et parlons de cette Altizidore qui sans doute est morte à l'heure qu'il est. Pardi ! vous avez été terriblement cruel pour elle : j'avoue que si elle m'avoit conté la moitié de ce qu'elle vous a dit, je n'aurois pas fait tant de façons. Je ne puis vous comprendre, monsieur ; et ce que je comprends encore moins, c'est que cette pauvre fille se soit amourachée de vous au

point d'en perdre ainsi la vie. Car enfin quand je vous regarde depuis la tête jusqu'aux pieds, je ne vois point ce qui a pu la rendre si folle : vous n'êtes point beau, monsieur ; et l'on m'a dit que presque toujours l'amour se prenoit par les yeux. — Je conviens avec toi, Sancho, que la beauté fait naître l'amour ; mais il est deux especes de beauté, celle du corps, et celle de l'ame. Celle-ci, qui n'est autre chose que la réunion des vertus, de l'esprit, de la politesse, ne se trouve pas toujours réunie à la beauté de la figure : mais elle n'en est pas moins aimable ; elle se fait même aimer plus long-temps. A présent tu dois comprendre la passion d'Altizidore.

En s'entretenant ainsi, nos voyageurs entrerent dans un bois peu éloigné de la grande route. A peine eurent-ils fait quelques pas, que don Quichotte se trouva pris dans des filets de soie verte, tendus avec art sous le feuillage. Sancho, dit-il, ou je suis bien trompé, ou voici

une des plus grandes aventures qui me soient encore arrivées : les magiciens, mes persécuteurs, ont imaginé surement de m'arrêter dans ces filets ; mais fussent-ils l'ouvrage de Vulcain, fussent-ils les mêmes que fabriqua ce dieu jaloux pour surprendre Mars et Vénus, cette main va bientôt les rompre.

A ces mots, tirant son épée, il se disposoit à briser les filets, lorsqu'il voit paroître deux jeunes bergeres, dont l'air, la démarche, les riches habits, n'annonçoient pas de simples paysannes ; leurs blonds cheveux tomboient en longues tresses sur leurs épaules ; leurs têtes étoient couronnées d'amarante et de laurier ; et la douceur, la politesse, se peignoient sur leurs beaux visages, qui n'annonçoient que quinze ou seize ans.

Arrêtez, seigneur chevalier, dit l'une d'elles, ne brisez point des filets qui ne sont pas un piege pour vous : nos innocents plaisirs ne nuisent à personne. Ici, sous des tentes dressées au milieu des



Il se disposoit à briser les filets, lorsqu'il vit paroître deux jeunes bergeres.

Lebarbier Inv. *Coiny S.*

bois, se réunissent tous les ans, pour passer ensemble les plus beaux jours, plusieurs familles heureuses, habitantes d'un bourg voisin : ici, les époux, les parents, les amis, les vieillards eux-mêmes, vêtus en bergers, portant la houlette, retracent une douce image de la vie pastorale. Nous parcourons en liberté ces bocages, ces prés fleuris, cette campagne délicieuse : nous lisons au bord des fontaines les belles églogues de Garcilasso et de Camoëns. Souvent nous les représentons, et nous jouissons à-la-fois des beautés de la nature, du charme de la poésie, et des douceurs de l'amitié. Hier, pour varier nos plaisirs, nous avons tendu ces filets, où nous espérons prendre des oiseaux. Daignez assister à nos jeux, daignez vous reposer sous nos tentes; la franchise et la gaieté vous y recevront : dans la nouvelle Arcadie que nous avons ici formée, nous nous trouvons heureux d'exercer les devoirs de l'hospitalité.

Mesdames, répond le héros, lorsque le jeune Actéon surprit au bain la déesse des bois, il ne fut ni plus étonné ni plus ébloui que je ne le suis : votre présence, vos discours, vos occupations, vos offres polies, tout m'inspire un doux respect mêlé d'une vive reconnoissance. Plutôt que de briser l'instrument de vos plaisirs, j'aimerois mieux, si vos filets couvroient la face de la terre, aller chercher un monde nouveau pour m'y frayer un chemin. Ces paroles, dans une autre bouche pourroient ressembler à l'exagération ; mais elles deviendront bien simples quand vous saurez que celui qui vous parle est don Quichotte de la Manche. Ah! mon amie, s'écrie alors la bergere qui n'avoit encore rien dit, quelle est notre félicité! Le chevalier que nous voyons est le modele de la valeur, de la galanterie, de l'amour fidele. J'ai lu, je sais par cœur, son admirable histoire; et je gagerois que cet homme que nous voyons derriere lui est le

bon Sancho Pança, le plus spirituel et le plus aimable des écuyers. C'est tout comme vous le dites, répond Sancho; c'est moi qui suis moi, et voilà mon maître. Ma chere amie, ajouta la bergere, supplions ces deux voyageurs de s'arrêter ici quelques instants. Nos parents, nos compagnes, seront ravis de voir, de connoître l'illustre amant de cette Dulcinée dont la beauté si célebre n'a jamais pu trouver d'égale. Elle en trouve peut-être aujourd'hui, répond don Quichotte avec un sourire. Je vous rends grace de tant de bontés dont je ne profiterai point: je dois continuer ma route; ma profession m'interdit le repos.

Dans ce moment arriverent plusieurs bergers, freres, amis des deux bergeres. Instruits par elles que ce héros étoit le fameux don Quichotte dont ils avoient lu les grandes actions, ils le supplierent de nouveau de venir au moins dîner sous leurs tentes. Notre chevalier le promit; et la chasse ayant aussitôt commencé,

une foule d'oiseaux effrayés par les cris, par la bruyante joie des chasseurs, vint se prendre dans les filets. Tout le monde alors arriva; une trentaine de bergers et de bergeres se réunirent autour de don Quichotte, dont on sut à peine le nom, qu'il devint l'objet de tous les hommages.

On le conduisit aux tentes: la table étoit mise, et le dîner prêt. On lui donna la place d'honneur; Sancho se tint derriere lui. La plus aimable conversation anima bientôt le repas. Don Quichotte, qui parloit de tout avec son esprit ordinaire, surprit et charma ses convives. La confiance s'étant établie, un d'entre eux osa lui dire ces mots:

Seigneur, je ne puis vous cacher que je n'ai pas été content de la seconde partie de votre histoire qu'un Aragonois vient de publier. Cet auteur semble n'avoir usurpé votre nom que pour obscurcir votre gloire. Il vous donne un caractere tout différent de celui qui vous

a fait tant admirer; il met dans votre bouche les choses les plus communes, et ose dire que vous avez cessé d'aimer l'adorable Dulcinée. Cela est faux, s'écria don Quichotte avec colere. Quiconque a proféré cette calomnie en a menti par sa gorge; et je le lui prouverai à pied, à cheval, avec les armes qu'il voudra choisir. J'ai aimé, j'aime, j'aimerai toujours l'incomparable Dulcinée; autant elle l'emporte en attraits sur toutes les beautés du monde, autant ce cœur, dont elle est souveraine, l'emporte en constance sur tous les cœurs. — Nous n'en doutons point, seigneur chevalier; mais ce n'est pas la seule faute qu'ait commise cet Aragonois; il tombe dans des méprises si grossieres, qu'il appelle la femme de Sancho Pança Marie Guttieres et non pas Thérese.

Ah! par ma foi! interrompit Sancho, voilà un historien bien instruit! cela me donne une belle idée de la maniere dont il m'aura barbouillé. Je ne puis vous ras-

surer là-dessus, reprit alors le convive; car dans cette seconde partie vous êtes par-tout représenté comme un gourmand, un ivrogne, un détestable bouffon, occupé sans cesse de manger, de boire, ou de faire des plaisanteries basses. Sainte Marie! interrompt l'écuyer, si je tenois cet historien, je lui apprendrois à déshonorer ainsi des gens qu'il ne connoît pas. Vous pouvez m'en croire, messieurs; il n'est dans le monde qu'un vrai don Quichotte et un vrai Sancho; ce sont ceux que vous voyez: l'un vaillant, amoureux, fidele, rempli de sagesse et d'esprit; l'autre simple, bon, ingénu, disant souvent des choses de sens, et quelquefois aussi le mot pour rire. — Vous me le persuadez, reprit le convive, et vous m'indignez davantage contre le mauvais écrivain qui vous a défiguré. Enfin, je n'ose vous dire qu'il a poussé la malignité jusqu'à raconter que le fameux don Quichotte avoit été le jouet et la risée de la populace dans les joûtes de Saragosse.

Eh bien! s'écrie alors notre héros, j'étois en chemin pour m'y rendre; mais, afin que le mensonge de cet impudent auteur soit plus manifeste aux yeux de l'univers, je fais le serment de ne jamais mettre le pied dans la capitale de l'Aragon. Au surplus, c'est nous occuper trop long-temps d'un écrivain qui ne mérite que l'oubli : permettez-moi de vous entretenir d'un sujet plus digne de vous, et de vous confier un projet que m'inspire la reconnoissance. Je veux tout-à-l'heure monter à cheval, me placer sur la grande route, et là soutenir contre tout venant, pendant deux soleils entiers, qu'il n'est personne dans l'univers, la seule Dulcinée exceptée, que l'on puisse comparer à ces aimables bergeres pour les graces et la politesse.

Aussitôt, et sans attendre de réponse, notre héros sort de table, court monter sur Rossinante; et, suivi de Sancho sur son âne, et de la troupe de pasteurs, qui vouloient voir la fin de cette aven-

ture, il va se planter au milieu de la route, où trois fois il crie d'une voix de tonnerre que tous les passants, tous les voyageurs se préparassent à faire l'aveu de ce qu'il avoit avancé.

Personne ne répondit, car il ne fut entendu de personne; mais, quelques instants après, on vit venir dans le chemin des hommes à cheval, à pied, armés de longs bâtons ferrés, et conduisant un troupeau d'animaux qui faisoient voler au loin la poussiere. Les bergeres les eurent à peine distingués qu'elles se retirerent avec effroi. Le seul don Quichotte, inaccessible à la crainte, s'affermit sur la selle et demeure à sa place. Sancho se couvre le mieux qu'il peut de la croupe de Rossinante. Le troupeau s'avance; et l'un de ceux qui le guidoient se met à crier : Range-toi donc, si tu ne veux pas que ces taureaux te mettent en pieces. Vraiment! répond le chevalier, c'est bien à moi que les taureaux font peur! quand ils seroient de Xarama, ce

bras saura les arrêter, jusqu'à ce que vous ayez confessé que les bergeres de ce bocage....

Il n'acheva point; les taureaux interrompirent son discours en jetant par terre et le héros, et son cheval, et l'écuyer, et son âne. Ils leur passerent à tous sur le corps sans seulement les regarder; et lorsque nos aventuriers se releverent, les taureaux étoient déja loin. Don Quichotte, tout en boitant, eut beau courir après eux, les traiter de lâches, de malandrins, aucun ne retourna la tête. Sancho, dans un profond silence, fit relever l'âne et Rossinante, les amena doucement à son maître, qui, honteux et désespéré du triste succès de son entreprise, ne voulut point reparoître devant les bergeres de l'Arcadie, et continua son chemin sans dire un mot à son écuyer.

CHAPITRE XLIX.

Grave différend de don Quichotte et de Sancho.

Nos voyageurs gagnerent un petit bois, dans lequel une fontaine claire serpentoit sur un verd gazon. Ils s'arrêterent au bord de cette eau, rafraîchirent leurs mains, leurs visages ; et, laissant paître l'âne et Rossinante, ils se coucherent sur l'herbe tendre. Sancho, toujours en silence, alla chercher les provisions dont il avoit rempli le bissac, vint les placer devant don Quichotte ; et, n'osant y toucher le premier, il les regardoit tristement, reportoit ensuite les yeux sur son maître, et poussoit de profonds soupirs.

Mange, mange, lui dit don Quichotte : tes chagrins s'appaisent en mangeant ; la mort seule peut calmer les miens. Cette mort est l'unique objet de mes vœux,

lorsque je songe que ce don Quichotte dont tout l'univers lit l'histoire, dont les exploits ont lassé les cent bouches de la Renommée, ce chevalier respecté des princes, favori des dames, idole des belles, vient de se voir, au moment où il attendoit de nouveaux triomphes, foulé aux pieds d'immondes animaux. C'en est fait, ami, je ne puis soutenir tant de honte; et puisque la douleur ne suffit point pour cesser de vivre, je veux que la faim termine mes jours.

Ah! monsieur, que dites-vous là? répondit Sancho tout en profitant de la permission de souper; la plus affreuse des morts est celle dont vous parlez. D'ailleurs, l'accident qui nous est arrivé ressemble si fort à tant d'autres dont nous sommes bien revenus, que je ne vois pas pourquoi vous ne le soutiendriez pas avec votre courage ordinaire. Croyez-moi, mangez un petit morceau; dormez ensuite sur cette herbe fraîche; je vous promets qu'en vous réveillant vous vous

trouverez beaucoup mieux. — Mon ami Sancho, ce remede ne me soulagera guere, mais il dépendroit de toi d'adoucir beaucoup mes tourments. — Vous n'avez qu'à dire, monsieur; que faut-il faire? — Te rappeler tes promesses, t'éloigner de quelques pas, et, profitant du calme de la nuit, du beau temps qu'il fait, de la solitude où nous sommes, te donner de bonne amitié trois ou quatre cents coups d'étrivieres à compte sur les trois mille et tant, nécessaires pour désenchanter la malheureuse Dulcinée. Voilà, voilà, je l'avoue, la seule consolation dont soit susceptible mon cœur affligé. — Je suis fâché, monsieur, que ce soit la seule, par la raison que ce que vous demandez mérite de longues réflexions. On ne se décide pas tout d'un coup à se donner ainsi des coups de fouet; cela vaut la peine d'y penser. Commençons par dormir; nous verrons ensuite. Une bonne nuit porte conseil; il y a bien des heures dans un jour; et, d'après mon zele pour vous

et pour madame Dulcinée, je ne serois pas surpris qu'un de ces matins vous ne me trouvassiez criblé de coups de fouet en l'honneur de cette pauvre dame. Ne disons rien jusques-là ; l'impatience gâte tout.

Après ces mots notre écuyer acheva tranquillement de souper, et, souhaitant le bon soir à son maître, s'endormit sur l'herbe d'un profond sommeil. Don Quichotte, qui ne pouvoit dormir, et qui réfléchissoit avec douleur au peu d'empressement que témoignoit Sancho pour désenchanter Dulcinée, conclut qu'il étoit nécessaire d'aider un peu à l'accomplissement de l'oracle de Merlin, qui jamais sans cela ne s'accompliroit. Oui, disoit-il en lui-même, Alexandre coupa le nœud qu'il ne pouvoit délier; je dois imiter Alexandre; et, puisque le paresseux Sancho a poussé la négligence jusqu'à ne se donner encore que cinq coups de fouet sur les trois mille trois cents qu'on exige, c'est à moi de les lui appli-

quer, pour que, d'une maniere ou d'une autre, mon amante soit délivrée.

Cela dit, don Quichotte se leve, va prendre le bridon de Rossinante, l'ajuste à sa maniere en deux ou trois doubles, revient doucement vers Sancho, et commençoit à détacher ses chausses, lorsque notre écuyer, se réveillant, se met à crier : Qui va là ? et que veut-on à mes chausses ? C'est moi, ami, répond don Quichotte ; ne crains rien, je veux seulement réparer ta négligence, acquitter tes anciennes dettes, et t'épargner la peine de te fustiger. Dulcinée languit, mon enfant, ton pauvre maître se meurt ; laisse-moi faire, dans une heure au plus nous serons tous satisfaits. — Non, de par tous les diables, monsieur ! et je prie votre seigneurie de se tenir en repos. Vous n'avez pas oublié que c'est moi qui dois faire la pénitence volontairement et de mon plein gré ; or dans cet instant je ne me sens point la plus petite fantaisie de

me donner des coups d'étrivieres; attendez, s'il vous plaît, que l'envie m'en prenne. — Oh! je suis lassé de tant de délais: je te connois; tu as le cœur dur et la peau tendre; nous n'en finirions jamais, si je ne m'en mêlois pas.

Il saisit alors l'écuyer, et veut de force accomplir l'oracle. Sancho, qu'il oblige de se défendre, se met sur ses pieds, embrasse son maître, lui donne le croc en jambe, et tombe par terre avec lui. Mais don Quichotte étoit dessous, et l'écuyer lui tenoit les mains. Comment! traître! lui disoit le héros, tu oses attaquer ton seigneur, ton maître, celui qui te donne du pain! Ce n'est pas moi qui attaque, répondoit Sancho: je respecte, j'aime mon seigneur; mais je ne veux pas qu'il me fouette. Promettez-moi de ne plus venir me surprendre quand je dors, et sur-le-champ je vous laisse libre. Don Quichotte le promit, le jura par Dulcinée. Aussitôt l'écuyer se leve, s'éloigne

de quelques pas; et, sans entrer en explication, s'enfonce dans le fort du bois pour continuer son sommeil.

CHAPITRE L.

Étrange rencontre que font nos héros.

Le lendemain de cette aventure, don Quichotte se remit en route; et, résolu, pour faire mentir le mauvais historien dont il avoit à se plaindre, de s'éloigner de Saragosse, il suivit, pendant six jours, le droit chemin de Barcelone. Au bout de ce temps il s'égara dans une grande forêt, où, selon leur coutume, l'écuyer et le maître passerent la nuit sous des arbres. Comme ils s'éveilloient le matin, ils ne furent pas peu surpris de se voir tout-à-coup environnés par une quarantaine d'hommes bien armés et mal vêtus, qui leur dirent en catalan de ne pas bouger de leur place, et d'attendre le

capitaine. Don Quichotte étoit à pied, loin de sa lance, de son écu, de son cheval débridé, en un mot sans aucune défense: il baissa tristement la tête, et croisa ses vaillantes mains. Sancho fit de même, et se contenta de regarder en soupirant la prestesse avec laquelle ces messieurs vuidoient son bissac: il trembla pour ses écus d'or, qu'il portoit toujours par-dessous sa chemise, bien serrés contre sa peau; précaution qui n'eût pas servi de grand'chose avec des gens aussi habiles à trouver ce qu'ils cherchoient. Mais, par bonheur, le temps leur manqua: le capitaine parut.

C'étoit un homme de trente-cinq ans à-peu-près, fort, vigoureux, brun de visage, d'une taille médiocre mais bien prise, d'une physionomie sévere mais franche: il étoit couvert d'une cotte de mailles, portoit à la ceinture quatre pistolets, et montoit un cheval superbe. A son arrivée il apperçoit ses gens prêts à dépouiller Sancho: il se hâte de leur

faire un simple signe des yeux, et l'écuyer demeure libre. Le capitaine, promenant ses regards surpris sur cette lance, ce bouclier, qu'il voit appuyés contre un arbre, sur cette figure cuirassée, si longue, si maigre, si triste, s'approche de don Quichotte, et lui dit : Ne t'afflige pas, mon ami; tu n'es pas tombé dans des mains cruelles, mais dans celles de Roque Guinart. Ô brave Roque, répond le héros, ce n'est pas d'être en ton pouvoir que tu me vois affligé, c'est d'avoir pu oublier un moment cette continuelle vigilance, premiere loi, premier devoir de la chevalerie errante que j'ai l'honneur de professer : apprends, apprends, illustre Roque, que si tes soldats ne m'avoient pas surpris loin de ma lance et de mon coursier, il en eût coûté bien du sang avant de faire captif don Quichotte.

Roque Guinart, à ce nom qui lui étoit bien connu, sentit une secrete joie de rencontrer cet homme célebre, dont on

parloit dans toute l'Espagne : il le considéra quelques instants. Valeureux chevalier, dit-il, ne regardez pas comme un si grand malheur le hasard qui vous amene dans ces bois : souvent l'on trouve des amis parmi ceux dont on se défioit. Je vous demande du moins de ne me juger qu'après m'avoir connu ; et j'ordonne, en attendant, que l'on vous rende sur l'heure, ainsi qu'à votre écuyer, tout ce que l'on a pu vous prendre.

A l'instant même les brigands s'empresserent de restituer à Sancho son bissac, ses provisions, sans qu'il manquât la moindre chose. Don Quichotte reprit ses armes, et se préparoit à remercier le généreux capitaine, lorsqu'il vit apporter, au milieu du cercle formé par la troupe de Roque, les habits, les bijoux, l'argent, fruit de la derniere expédition de ces messieurs. Le capitaine en fit le partage avec une si grande exactitude, une égalité si scrupuleuse, que personne n'eut à se plaindre, et personne ne se

plaignit : chacun, satisfait de son lot, ne jeta pas même les yeux sur celui de son compagnon. Sancho, frappé de ce spectacle, ne put s'empêcher, en joignant les mains, de dire d'une voix assez haute : Il faut que la justice soit une bien bonne chose, puisque les larrons eux-mêmes ne peuvent pas s'en passer ! Il avoit à peine achevé ces paroles, qu'un des brigands le couche en joue de son arquebuse ; et si Roque ne l'eût arrêté par un cri, c'en étoit fait, le pauvre Sancho ne moralisoit de sa vie. Pâle et tremblant de frayeur, il se promit de ne plus faire de réflexion, et se condamna lui-même à un continuel silence pendant tout le temps qu'il seroit avec les écuyers de Roque Guinart.

La troupe alloit se séparer pour se rendre aux différents postes, lorsqu'une des sentinelles vint avertir qu'une compagnie nombreuse paroissoit sur le grand chemin. Dis-moi, lui demanda Roque, si ce sont de ceux qui nous cherchent,

ou de ceux que nous cherchons. — De ceux que nous cherchons, capitaine. — Allez donc tous : amenez-les moi, mais sans leur faire de mal. Les brigands volent à cet ordre; et Roque, demeuré seul, dit à don Quichotte ces mots :

Vous êtes surpris, seigneur, de l'étrange vie que j'ai embrassée : si j'étois mieux connu de vous, vous le seriez davantage. Vous voyez en moi un exemple terrible de la violence des passions, des affreux excès où elles peuvent conduire. J'étois né doux, sensible, bon : mon ame ardente et loyale étoit faite pour la vertu; je la cherchois, je l'adorois; et mon aveugle confiance la supposoit toujours dans les autres. Que j'ai payé cher cette erreur ! Des hommes cruels, des hommes atroces m'ont outragé, m'ont trahi, se sont fait un jeu barbare d'enfoncer le poignard de la perfidie dans les endroits les plus douloureux de mon cœur. La honte de me voir trompé, le besoin, la soif d'une juste vengeance, me firent

franchir la premiere borne qui nous sépare du chemin du crime : une fois dans cet affreux chemin, aucun effort n'a pu m'arrêter, j'ai couru sur une pente irrésistible, je suis tombé d'abyme en abyme, et j'en suis enfin venu jusqu'à l'exécrable honneur de commander à des brigands. J'en gémis, seigneur; c'est en vain : je sens trop qu'il n'est plus possible de revenir à la vertu.

Vous vous trompez, répond don Quichotte; tant qu'on la regrette, elle n'est pas perdue. Dans les plus graves maladies, aussitôt que le mal est connu, l'on espere la guérison : vous connoissez votre mal, il ne s'agit que d'appliquer les remedes; et dans le ciel il est un médecin toujours prêt à les fournir quand on les demande de bonne foi. Il ne tiendroit qu'à vous, seigneur Roque, d'accélérer ce moment : je vous indiquerai, si vous voulez, un moyen sûr et facile, non seulement de sortir du précipice où vous êtes, mais d'arriver en peu de temps au

plus haut degré de la perfection. Faites-vous chevalier errant : je serai volontiers votre parrain; les fatigues et les travaux que vous aurez à souffrir seront une pénitence de vos premieres erreurs ; et votre force, votre courage, toutes les qualités qui vous restent, tourneront au profit de l'humanité.

Le capitaine sourit de ces dernieres paroles. Dans le moment sa troupe revint, amenant deux voyageurs à cheval, deux pélerins à pied, un carrosse plein de femmes, et beaucoup de domestiques. Les brigands firent un grand cercle, au milieu duquel ces infortunés attendoient en silence leur sort. Qui êtes-vous? leur demanda Roque : répondez moi les uns après les autres, et déclarez franchement la quantité d'argent que vous avez. Nous sommes, dit un des voyageurs, deux capitaines d'infanterie ; nous allions nous embarquer à Barcelone pour rejoindre nos régiments à Naples. Deux ou trois cents écus composent toute

notre richesse; et c'étoit beaucoup pour des soldats. Quant à nous, reprirent les pélerins, nos coquilles et nos bourdons vous disent assez notre qualité : nous étions en chemin pour Rome, et nous avons au plus soixante réaux. Les dames de la voiture étoient si tremblantes qu'elles ne pouvoient parler. Un de leurs domestiques déclara que c'étoit dona Guiomar de Quignones, épouse du régent de Naples, qui voyageoit avec sa petite-fille, une demoiselle et une duegne. Nous l'accompagnons, ajouta-t-il, au nombre de six domestiques; et l'argent de notre maîtresse peut se monter à six cents écus. Cela suffit, reprit Roque: il s'agit de faire nos comptes. Vous, messieurs les capitaines, vous ne refuserez sûrement pas de me prêter soixante écus: madame la régente m'en prêtera cent. Je vous demande pardon de vous emprunter aussi librement cette somme; mais chacun vit de son métier, et mes soldats n'ont pas d'autre paie. De mon

côté je vais vous signer un sauf-conduit avec lequel vous pourrez continuer en sûreté votre voyage, quand même vous rencontreriez quelque détachement de mon armée. Cela vous convient-il, messieurs, et trouvez-vous que j'exige trop? Les capitaines se confondirent en actions de graces : la régente vouloit descendre de voiture pour remercier le généreux Roque ; les seuls pélerins pleuroient. Roque, après avoir reçu l'argent, se retourne vers sa troupe : Vous êtes, dit-il, soixante et dix, et voici cent soixante écus. Après en avoir pris deux chacun, il nous en restera vingt : je vous demande, mes amis, d'en donner dix à ces deux pélerins, et les dix autres à l'écuyer du seigneur don Quichotte, pour qu'il dise du bien de nous.

En achevant ces paroles, il partage ainsi la somme, et, tirant de sa poche une plume et de l'encre, se met à écrire le sauf-conduit. Tandis qu'il écrivoit, un des brigands, peu satisfait de cette

libéralité, dit dans son jargon catalan : Notre capitaine seroit beaucoup mieux avec des moines qu'avec nous. Quand il veut faire le généreux, il faudroit du moins que ce fût de sa bourse. Roque l'entend, et, quittant sa plume, tire son épée, fend la tête au raisonneur, acheve ensuite le sauf-conduit, qu'il donne à madame la régente, et leur souhaite à tous un heureux voyage.

Aucun des brigands n'osa dire un mot. Sancho, plus tremblant que jamais, pressoit tout bas son maître de partir ; mais Roque le supplia de lui donner encore quelques instants ; et notre héros ne s'y refusa point. Roque en profita pour écrire à quelques amis qu'il avoit à Barcelone, afin de les prévenir que le fameux don Quichotte et son illustre écuyer Sancho arriveroient tel jour dans cette cité. La lettre fut portée par un des brigands déguisé en laboureur ; et lorsque le brave Roque fut certain qu'elle avoit été remise, il guida lui-

même nos deux héros par des chemins détournés jusqu'à la vue de Barcelone. Là, il leur renouvela les offres, les assurances de son amitié, les embrassa tendrement, et les quitta, non sans peine, pour s'en retourner dans ses bois.

CHAPITRE LI.

Réception de notre héros à Barcelone, et son entretien avec la tête enchantée.

C'étoit le jour de la Saint-Jean. L'aurore qui venoit de paroître découvrit aux yeux de nos deux héros la superbe ville de Barcelone, son port, ses rivages, et la mer, qui leur parut à tous deux beaucoup plus grande que les étangs de Ruidera, si célebres dans la Manche. En même temps le bruit des timbales, le son des hautbois, se firent entendre au milieu de la ville; et des cris de joie

lancés dans les airs annoncerent la solemnité de la fête. Le ciel étoit pur, l'air serein; le soleil de ses rayons d'or faisoit étinceler tous les objets. Les galeres et les navires, déployant leurs flammes et leurs banderoles, commencerent à se mouvoir au son des clairons, des trompettes, et des divers instruments de guerre. Une foule de cavaliers, parés de riches habits, montés sur des chevaux superbes couroient au galop border le rivage: des décharges de mousqueterie se mêloient aux belliqueuses fanfares; et les canons des vaisseaux répondoient par intervalles à l'artillerie des remparts.

Don Quichotte et sur-tout Sancho demeuroient éblouis de ce spectacle, lorsqu'ils virent accourir vers eux un grouppe de cavaliers. C'étoient les amis de Roque, prévenus par ce capitaine. L'un d'eux s'écrie en arrivant: Que le miroir, le flambeau, le digne modele de la chevalerie soit le bien venu dans notre cité!

Que tous s'empressent de rendre hommage au brave, au fameux don Quichotte; non pas à celui qu'un apocryphe historien nous a si mal représenté, mais au véritable héros de Cid Hamet Benengeli!

Notre chevalier n'eut pas le temps de répondre; il fut entouré, pressé, emporté pour ainsi dire vers la ville, dans laquelle il fit son entrée au milieu de ce brillant escadron, précédé par de la musique, et suivi d'un peuple nombreux qui se précipitoit sur son passage. On le conduisit ainsi jusqu'à la maison de don Antonio Moreno, jeune homme riche, aimant le plaisir, et l'ami particulier de Roque. Tout étoit prêt pour recevoir le héros. Antonio le fit loger dans le plus beau de ses appartements, lui prodigua les honneurs, les soins les plus attentifs; et Sancho, qu'il n'oublia point, se réjouit de se retrouver dans la maison du bon don Diegue, ou dans le château de la duchesse.

Lorsque don Quichotte eut quitté ses

armes, et qu'il se fut revêtu de son beau pourpoint chamois, il vint rejoindre la compagnie qui l'attendoit pour dîner. On se met à table : la jeune épouse d'Antonio, placée à côté du chevalier, lui fit les honneurs du festin avec autant d'esprit que de grace. Notre héros déploya pour elle toute sa galanterie ; et Sancho, présent au repas, et que sa gaieté rendoit babillard, amusa tous les convives en racontant ce qu'il avoit souffert pendant son gouvernement.

Après le dîner, don Antonio conduisit son hôte et quelques personnes de la compagnie dans un assez grand cabinet, dont le principal ornement étoit un buste de bronze placé sur un long pied de jaspe. Seigneur chevalier, dit-il en lui faisant remarquer ce buste, cette tête que vous voyez, et que vous prenez peut-être pour celle de quelque empereur, est le chef-d'œuvre de la négromancie ; c'est l'ouvrage d'un enchanteur polonois, disciple du fameux Scot dont on raconte tant

de merveilles. Cet homme extraordinaire logea chez moi, et pour mille écus d'or me laissa ce buste, qui répond comme une personne à toutes les questions qu'on lui fait. Vous êtes le maître, ajouta t-il, d'en faire sur-le-champ l'épreuve; et si vous voulez je vais commencer.

Alors s'adressant au buste: Tête, dit-il, je te demande de me dire quelle est ma pensée dans ce moment. Le buste, sans remuer les levres, mais d'une voix claire et distincte, répondit: Je ne pénetre point les pensées. Don Quichotte demeura muet de surprise; Sancho fit un signe de croix. Tête, continua don Antonio, dis-moi combien nous sommes ici. Le buste répond: Toi, ta femme, deux de tes amis, deux dames, un fameux chevalier nommé don Quichotte, et son écuyer Sancho Pança. L'étonnement de tout le monde fut extrême. L'une des dames, impatiente de faire des questions, s'approche et dit: Tête, apprends-moi le plus sûr moyen de paroître belle. C'est

d'être sage, répond le buste. L'autre dame s'avance aussitôt : Mon mari m'aime-t-il beaucoup ? demanda-t-elle. C'est à ton cœur à t'en instruire, répliqua le buste. Don Quichotte à son tour voulut l'interroger : Tête, dit-il, ce que j'ai vu dans la caverne de Montesinos étoit-il vrai ou fantastique? Mon écuyer accomplira-t-il la pénitence qui lui fut imposée ? et verrai-je le désenchantement de ma chere Dulcinée? Ce que tu demandes, répondit le buste, sur la caverne de Montesinos seroit le sujet d'une discussion longue, dans laquelle je ne veux point entrer. Ton écuyer, avec l'aide du temps, accomplira la pénitence, et Dulcinée deviendra ce qu'elle a toujours été. Il suffit, s'écria le héros, je ne me plaindrai de rien si j'arrive à ce bonheur suprême. Sancho s'approche alors doucement : Madame la tête, dit-il, serai-je encore gouverneur? reverrai-je mes enfants et ma femme? Oui, répond le buste, tu gouverneras dans ta maison; c'est alors

que tu reverras ta Thérese et tes enfants. Pardi! voilà une belle réponse! s'écria Sancho; j'en aurois dit autant sans être sorcier.

Antonio consola l'écuyer en lui promettant qu'un autre jour la tête s'expliqueroit davantage. Il finit par recommander le secret à tous les témoins de cette merveille; mais ce secret fut mal gardé. Bientôt on ne parla dans la ville que de la tête enchantée. Antonio, craignant le saint-office, se hâta d'aller expliquer aux inquisiteurs comment un tuyau placé dans le piédestal de ce buste creux portoit à l'oreille d'un homme caché dans une chambre au-dessous tout ce qui se disoit en haut, et rapportoit de même les réponses que cet homme s'amusoit à faire. Malgré cet aveu simple et vrai, les inquisiteurs, de peur de scandale, exigerent qu'on brisât le buste. Cette circonstance ne persuada que mieux à don Quichotte la vérité des oracles de la fameuse tête enchantée.

CHAPITRE LII.

Grande aventure qui de toutes celles qu'on a vues fut la plus douloureuse pour notre héros.

Le lendemain de ce jour, Antonio et ses amis proposerent à don Quichotte de venir visiter les galeres. Sancho témoigna une grande joie de cette proposition, et suivit son maître sur le port. Le général, qu'on avoit prévenu, aussitôt qu'il les vit arriver, fit abattre les tentes et sonner des fanfares; un esquif couvert de riches tapis, garni de coussins de velours, vint prendre nos deux héros; le canon de la capitane se fit entendre, et les autres galeres lui répondirent. Au milieu de ces honneurs, don Quichotte montoit à l'échelle; tout l'équipage le salua par des cris trois fois répétés. Le général, après l'avoir embrassé, lui fit un beau compli-

ment qui ne resta pas sans réponse; et le signal fut donné pour une promenade sur la mer.

A ce signal, tous les forçats, dépouillés de la ceinture en haut, se mirent à ramer avec tant de force et de vîtesse, que Sancho se crut emporté par une légion de diables. Il regardoit en tremblant cette foule d'hommes nus, et se rangeoit le plus près qu'il pouvoit de son maître, assis à la pouppe avec le général, lorsque le premier rameur de la droite, faisant semblant de croire que notre écuyer vouloit aller à la proue, le prend dans ses bras, l'enleve, et le passe à son compagnon, qui le passe de même à un autre. Le pauvre écuyer, voltigeant ainsi de main en main, arrive en un clin-d'œil à l'autre bout de la galere. Il fut près de s'évanouir de terreur; et cette terreur augmenta par la chûte de la grande antenne, qu'on abattit dans ce moment. Sancho, fermant les yeux et baissant la tête, crut que le ciel tomboit sur lui. Interrogé sur

ce qu'il avoit, il répondit en bégayant qu'il vouloit parler à son maître. Aussitôt les mains des forçats le font de nouveau voyager dans l'air, et le rapportent à sa premiere place. A peine étoit-il arrivé qu'il voit le commandeur sauter dans les bancs, et, le fouet à la main, frapper les épaules des malheureux galériens. Épouvanté de ce spectacle, Sancho ne savoit plus où se cacher, lorsque don Quichotte s'approche, et lui dit: Ami, la belle occasion de me prouver, si tu le voulois, l'intérêt que tu prends à ce qui me touche! Comment cela? reprit l'écuyer. — En te déshabillant, mon fils, à l'exemple de ces messieurs, t'asseyant avec eux sur les bancs, où tu recevrois à ton aise, et presque sans t'en mêler, quelques centaines de coups de fouet pour désenchanter Dulcinée.

Sancho ne répondit à cette proposition que par un regard de colere. Le général voulut savoir ce que c'étoit que cet enchantement; et don Quichotte l'instruisit

en détail des malheurs arrivés à la reine des belles. Cette conversation dura tout le temps de la promenade, que Sancho vit finir avec grande joie.

Notre héros, après avoir remercié le général, revint à terre dans la chaloupe, parcourut à pied Barcelone, visita les monuments, les édifices publics, et ne rentra chez lui que vers le soir. Une superbe fête l'attendoit: l'épouse d'Antonio avoit rassemblé chez elle les plus belles, les plus aimables personnes de la ville. Après un magnifique souper, la musique annonça le bal: don Quichotte fut prié de l'ouvrir; et deux des plus jolies danseuses se donnerent en secret le mot pour ne pas le laisser reposer un instant. A peine avoit-il quitté l'une que l'autre venoit le reprendre; et notre héros hors d'haleine n'osoit se refuser à leurs vœux. On ne pouvoit regarder sans rire ce pauvre chevalier si maigre, si jaune, si sec, couvert de son pourpoint chamois, soufflant, sautant hors de mesure, au milieu

des jeunes beautés qui, l'agaçant à l'envi, ne sembloient occupées que de lui seul, se le disputoient sans cesse, se le déroboient l'une à l'autre. Mais les forces de don Quichotte ne soutinrent point cette longue épreuve; accablé de lassitude, n'en pouvant plus, couvert de sueur, il s'assit sur le parquet, en s'écriant : Fuyez loin de moi, trop dangereux ennemis de la souveraine de mes pensées! fuyez, fuyez! laissez à mon cœur la fidélité qu'il veut lui garder. Don Antonio vint à son secours, le fit porter dans sa chambre, où Sancho, en le mettant au lit, lui dit: Monsieur, il ne suffit pas d'être un excellent chevalier pour être un excellent danseur : il est plus aisé à certaines personnes de tuer un grand géant que de faire une petite cabriole; mais vous voulez tout savoir. Que ne m'avez-vous imité! Quand j'ai vu que les danses de ce pays n'étoient pas comme celles de chez nous, où il suffit de sauter en l'air en se frappant le talon de la main, ce dont je m'acquitte à

merveille, je me suis tenu tranquille, parcequ'il ne faut faire devant le monde que ce que l'on fait fort bien.

Le repos et le sommeil eurent bientôt rétabli don Quichotte : de nouvelles fêtes, de nouveaux plaisirs l'occuperent le lendemain. Malgré tant d'honneurs, notre héros, après six jours, songeoit à quitter Barcelone pour reprendre les nobles travaux auxquels il s'étoit consacré. Dans cette pensée, un matin, couvert de toutes ses armes, monté sur le bon Rossinante, il fut se promener sur le rivage, suivi d'Antonio et de ses amis. Comme il s'entretenoit avec eux, on voit paroître tout-à-coup sur la plage un chevalier armé de pied en cap, monté sur un magnifique cheval, cachant son visage sous sa visiere, et portant sur son large bouclier une lune éblouissante. Cet inconnu arrive au galop, s'arrête devant don Quichotte; et d'une voix haute et fiere :

Illustre guerrier, dit-il, tu vois le che-

valier de la Blanche Lune : la renommée dès long-temps a dû t'apprendre quel est ce nom. Je viens m'éprouver avec toi ; je viens te faire convenir que la maîtresse de mon cœur l'emporte en attraits, en beauté, sur ta fameuse Dulcinée. Si tu consens à l'avouer de bon gré, tu m'épargneras la peine de te vaincre et le regret de te donner la mort ; si ton mauvais destin te force à combattre, écoute les conditions de notre combat. Vaincu par moi, tu te retireras dans ta maison, où j'exige que tu passes une année sans pouvoir reprendre l'épée : vaincu par toi, je t'abandonne mes armes, mon cheval, ma vie et ma gloire. Décide-toi promptement ; je n'ai que ce seul jour à te donner.

Chevalier de la Blanche Lune, répond don Quichotte aussi surpris qu'irrité de tant d'arrogance, tu n'as jamais vu Dulcinée ; un de ses regards eût suffi pour te prouver qu'aucune belle ne peut lui être comparée. Ta folle erreur me fait

pitié; mais j'accepte tes conditions: je n'en refuse que l'abandon que tu me fais de ta gloire; elle n'est pas encore venue jusqu'à moi, et la mienne n'en a pas besoin. Hâtons-nous donc de mettre à profit le seul jour que tu m'as destiné: prends du champ, prépare ta lance, et commençons à l'instant même.

Don Antonio, témoin de cette conversation, ne douta point que ce ne fût une aventure imaginée par quelqu'un de Barcelone: il regardoit ses amis en souriant, et leur demandoit des yeux s'ils étoient dans le secret; mais aucun d'eux ne connoissoit le chevalier de la Blanche Lune, et ne savoit s'il falloit s'opposer à ce terrible combat. Au milieu de cette incertitude, les deux adversaires avoient pris du champ: il n'étoit plus possible de les séparer; déja tous deux fondoient l'un sur l'autre. Le coursier de l'inconnu, plus grand, plus fort que Rossinante, fournit presque à lui seul toute la carriere: il arriva comme la foudre sur le

malheureux don Quichotte, et le jeta lui et son cheval à vingt pas de là sur le sable. Aussitôt le chevalier vainqueur, qui n'avoit pas voulu se servir de sa lance, et l'avoit relevée exprès en rencontrant notre héros, revient lui présenter la pointe à la visiere, en lui disant: Vous êtes mort, si vous ne faites l'aveu que je vous ai demandé. Don Quichotte, presque évanoui, rassemble toutes ses forces, et lui répond d'un accent lamentable : Le malheur ou la foiblesse du chevalier de Dulcinée n'empêche pas qu'elle ne soit la plus belle de l'univers. Hâte-toi de m'ôter la vie ; le trépas devient un bienfait pour quiconque a perdu l'honneur.

A Dieu ne plaise, répond l'inconnu, que j'immole le plus magnanime, le plus fidele des amants ! Que la beauté de Dulcinée, que sa gloire, restent parfaites ! ton vainqueur même lui rend hommage. La seule chose que j'exige, c'est que le grand don Quichotte, observant les con-

ditions de notre combat, s'abstienne de porter les armes pendant une année entiere, et se retire dans sa maison. Je le jure, foi de chevalier, répond le héros vaincu, puisqu'il n'y a rien dans ce serment de contraire à l'honneur de Dulcinée.

A ces mots l'inconnu prend le galop, et s'en retourne vers la ville. Don Antonio, toujours plus surpris, court après lui, s'attache à ses pas, tandis que ses amis et Sancho désolés relevoient le pauvre don Quichotte, le faisoient mettre sur un brancard, et le rapportoient tristement chez lui.

CHAPITRE LIII.

Ce que c'étoit que le chevalier de la Blanche Lune. Départ de don Quichotte, et ses nouveaux projets.

ANTONIO, qui brûloit de connoître le chevalier de la Blanche Lune, ne le perdit pas un instant de vue; et le voyant entrer dans une maison, il y entre aussitôt après lui : là, il le trouve occupé de se faire désarmer. L'inconnu lui dit avec un souris : Seigneur, je crois pénétrer le motif qui vous attire sur mes pas; vous voulez savoir qui je suis : je ne vous en ferai point mystere. On m'appelle Samson Carrasco; je suis du village de don Quichotte. La folie de ce bon gentilhomme, que nous estimons, que nous aimons tous, a fait naître dès long-temps ma pitié : j'ai pensé, d'après les conseils de plusieurs de ses amis, que le repos et

la retraite étoient les seuls moyens qui nous restoient de le rendre à la raison. Je me suis donc fait chevalier errant pour le combattre, le vaincre, et le forcer de retourner chez lui. Cette charitable entreprise n'eut pas, il y a quelque temps, le succès qu'elle méritoit : c'est moi qui, sous le nom du chevalier des Miroirs, fus vaincu par don Quichotte ; et, loin de lui dicter des lois, je fus trop heureux de recevoir la vie. Aujourd'hui j'ai pris ma revanche : j'ai réussi, grace au ciel ! Je vous supplie, seigneur, de ne point révéler ce que je vous confie ; vous auriez le chagrin de nuire à la guérison d'un homme de bien dont les qualités et l'esprit méritent votre intérêt.

Seigneur, lui répondit Antonio, je n'ose vous avouer que j'ai du regret à voir accomplir un dessein aussi louable que le vôtre : vous allez priver le monde d'un grand plaisir ; et jamais don Quichotte sage ne vaudra don Quichotte fou. Au surplus, j'ai de la peine à penser

que tous vos efforts, toute votre industrie, puissent remettre en son bon sens une tête aussi dérangée : je n'en serai pas moins fidele au secret que vous me confiez; et je vous offre de bon cœur tout ce qui pourroit vous être agréable dans un pays étranger pour vous.

Le bachelier remercia l'obligeant Antonio, se débarrassa de ses armes qu'il fit attacher sur un mulet, monta son cheval de bataille, et sortit à l'instant de la ville pour s'en retourner chez lui.

Pendant ce temps, notre héros, affligé, confus et moulu, étoit tristement dans son lit, où Sancho tâchoit de le consoler. Allons! monsieur, lui disoit-il, reprenez un peu de courage : vous devez encore rendre grace à Dieu de n'avoir aucun membre cassé. Il faut savoir prendre le temps comme il vient, souffrir ce qu'on ne peut empêcher, et sur toutes choses se passer des médecins : vous n'en aurez nul besoin, j'espere; vous serez bientôt rétabli. Nous nous en retournerons bra-

vement dans notre village, nous y vivrons en paix, en joie; et vous verrez, je vous le promets, qu'il est possible d'être heureux sans chercher les aventures. Au fait, mon cher maître, quel est celui de nous deux qui perd le plus à ceci? N'est-ce pas moi, qui vois s'en aller mes espérances en fumée? Car enfin, quoique je sois dégoûté du métier de gouverneur, je n'aurois pas été fâché d'essayer de celui de comte; et comment voulez-vous que je devienne comte, à présent que vous ne pouvez plus être roi? Tu t'abuses, mon pauvre Sancho, lui répondit don Quichotte: l'on n'exige de moi qu'une seule année de retraite; après ce temps écoulé, rien ne m'empêchera, s'il plaît à Dieu, de reprendre mon noble exercice; et nous aurons à choisir des royaumes et des comtés. — Eh-bien! monsieur, vous voyez donc qu'il ne faut pas se désespérer. Diable! ne tuons point la poule parcequ'elle a la pépie. C'est aujourd'hui mon tour, et de-

main le tien. En fait de bataille rien n'est jamais sûr : les paris sont bons pour l'un ou pour l'autre; et celui qui tombe ce matin se relevera peut être ce soir. Tout ira bien, mon cher maître : vivons, croyez-moi, d'espérance; ma mere disoit que souvent elle valoit mieux que la possession.

Don Quichotte, ainsi soutenu par les discours de son écuyer, par les soins, par les attentions d'Antonio, de son épouse, demeura six jours dans son lit. Au bout de ce temps il voulut partir, et prit congé de ses hôtes. Les regrets qu'on lui témoigna furent sinceres : il embrassa don Antonio, promit de lui donner de ses nouvelles; et, sans armes, sans épée, dans l'équipage d'un vaincu, monté sur Rossinante, encore boiteux, précédé de l'âne qui portoit son armure et de Sancho marchant à pied, notre héros se mit en chemin.

En sortant de Barcelone, il voulut revoir la place où son ennemi l'avoit ren-

versé. C'est là que fut Troie, s'écria-t-il ; c'est là que mon malheur, et non ma faute, m'a fait perdre toute ma gloire ; c'est là que l'inconstante fortune m'a ravi dans un instant le prix de mes longs travaux ! Allez-vous recommencer vos doléances ? lui dit Sancho ; oubliez-vous qu'un homme de courage supporte gaiement le malheur ? Regardez-moi : vous m'avez vu rire en allant prendre possession de mon beau gouvernement ; me voici pauvre écuyer à pied d'un pauvre chevalier battu. Je n'en ris pas moins, monsieur ; car je ne veux point que ma bonne humeur soit dépendante de cette capricieuse que vous appelez la fortune : cette femme-là n'est pas assez aimable pour qu'un homme qui a du sens se laisse gouverner par elle. — Tu m'étonnes tous les jours, Sancho : sais-tu que ta philosophie vaut beaucoup mieux que la mienne ? sais-tu que la vraie sagesse parle souvent par ta bouche ? Allons ! mon fils, je veux te croire et m'abandon-

ner à tes conseils. Retournons, retournons chez nous : je l'ai promis ; accomplissons cette promesse. Quand j'étois chevalier errant, quand la victoire couronnoit mon audace, j'avois le droit de prétendre à tous les genres de gloire ; mais aujourd'hui que je suis vaincu, aujourd'hui qu'une quenouille convient seule à mes foibles mains, je ne puis espérer d'autre honneur que celui de tenir ma parole. Marchons donc, ami, marchons promptement. — Promptement, monsieur ! c'est aisé à dire lorsque l'on est à cheval. Votre seigneurie ne prend pas garde que je suis à pied, maniere d'aller que je n'aime guere. Contentons-nous, s'il vous plaît, d'aller à petites journées, à moins que vous ne voulussiez pendre vos armes à quelque chêne, en mettant dessous une belle inscription : je monterois alors sur mon âne; et nous irions comme il vous plairoit.

En s'entretenant de la sorte, sans qu'il leur arrivât d'aventure, nos voyageurs

cheminerent quatre jours, et se retrouverent au même bocage où ils avoient rencontré les bergeres de l'Arcadie. Reconnoissez-vous ces lieux ? demanda Sancho. Oui, mon ami, répond don Quichotte; et le souvenir qu'ils m'ont laissé me donne dans ce moment une idée que je crois heureuse. Faisons-nous bergers, Sancho, du moins pendant tout le temps qu'il m'est défendu de porter les armes. J'acheterai quelques moutons, un chalumeau, une panetiere; nous nous habillerons tous deux en pasteurs; et, prenant le nom, moi du berger Quichottis, toi du berger Pancino, nous parcourrons les monts, les vallées, en faisant répéter aux échos nos douces et tendres chansons. Nous habiterons les bois, les prairies, les bords fleuris des limpides ruisseaux. Le fruit des chênes suffira pour notre frugale nourriture, l'onde fugitive des sources pour notre fraîche boisson; les lieges nous donneront un asyle pendant la nuit; les saules de l'ombre pen-

dant le jour; l'églantier sa simple fleur pour faire des guirlandes à nos bergeres. Nous coulerons dans l'innocence et dans la paix des jours purs comme le crystal des fontaines, comme le ciel de nos beaux climats : tranquilles, heureux, satisfaits, nous pleurerons toute la journée, nous soupirerons nos amours, nous rimerons des vers charmants que les nymphes viendront entendre, et qui passeront avec notre nom à la postérité la plus reculée. Que dis-tu de ce projet?

Pardieu! monsieur, répond l'écuyer, je le trouve admirable; cette vie de paresseux me convient encore davantage que celle que nous avons menée jusqu'à présent. Je parie que monsieur le curé, le bachelier Samson Carrasco, et maître Nicolas le barbier, ne pourroient s'empêcher de l'approuver; et je ne dis pas qu'il ne leur prenne envie de se faire bergers avec nous. — Eh bien! mon ami, nous les recevrons avec joie; nous appellerons Samson Carrasco le pasteur Samsonino;

maître Nicolas, Nicoloso; et monsieur le curé, en alongeant un peu son nom, sera fort bien nommé le berger Curiambro. Quant aux charmantes pastourelles que nous célébrerons dans nos vers, elles ne nous manqueront point: d'abord la mienne est toute trouvée; Dulcinée peut être aussi bien la plus aimable des bergeres que la plus belle des princesses. Je n'ai là-dessus aucun travail à faire. Toi, mon ami, tu chercheras la tienne.... — Oh! je n'irai pas bien loin: je garderai ma femme, puisque je l'ai; et je l'appellerai tout bonnement Thérésone au lieu de Thérese. Thérésone fera fort bien dans les vers que je lui adresserai. Maître Nicolas et le bachelier trouveront aisément des bergeres. Pour monsieur le curé, je ne suis pas d'avis qu'il en ait une, à cause du bon exemple. — Tu as raison. Ah! mon cher ami, que notre vie sera délicieuse! que de romances, de chansons, de sonnets, nous allons entendre! que de flûtes, de flageolets, de champêtres cha-

lumeaux, accompagneront notre douce voix! Le bachelier Carrasco est excellent poëte, maître Nicolas joue de la guitare; je suis sûr que monsieur le curé fera des vers quand il lui plaira; quant à moi, tu connois mon talent, et je me charge de former le tien. Rien ne nous manquera, mon ami; nous nous distribuerons chacun notre emploi : moi, je me plaindrai de l'absence; toi, tu chanteras le constant amour; Carrasco prendra le dédain; maître Nicolas les faveurs; monsieur le curé tout ce qu'il voudra. — Oui, monsieur; et je veux aussi donner un emploi à Sanchette ma fille; elle nous portera le dîner. —Fort bien, Sancho. Mais voici la nuit; retirons-nous dans ce bois pour y penser à nos bergeres.

CHAPITRE LIV.

Comment le bon Sancho s'y prit pour désenchanter Dulcinée.

La nuit étoit fort obscure, don Quichotte et son écuyer se reposerent sous de grands arbres, souperent ensemble assez mal; et leur souper fut à peine achevé que Sancho s'arrangea pour dormir. Mon cher enfant, lui dit son maître, avant que tu te livres au sommeil, je veux te rappeler une chose importante qu'il est absolument nécessaire de terminer avant de commencer tous deux cette vie pastorale qui nous promet de si beaux jours. Eh! quelle est cette chose, monsieur? répondit l'écuyer en bâillant. —Ton cœur devroit t'en instruire. As-tu donc oublié tes promesses? et rentrerons-nous dans notre village, prendrons-nous le nouvel état de pasteurs avant

d'avoir désenchanté la malheureuse Dulcinée? Tu sais de qui cela dépend : je t'en parle, comme tu vois, sans reproche, sans aigreur ; je n'exige point, je demande, et mon humble priere est au nom de notre ancienne amitié. — Hélas! mon Dieu ! vous prenez bien la meilleure maniere d'obtenir de moi ce que vous voudrez; mais, s'il faut vous parler franchement, j'ai de la peine à comprendre comment des coups de fouet que je me donnerai peuvent faire du bien à un autre. Qu'a de commun ma pauvre peau avec madame Dulcinée? Cela ressemble à ceux qui vous disent, Vous avez mal à la tête, frottez-vous les jambes. Par quel hasard m'a-t-on choisi pour être le médecin de cette maladie-là? Encore les médecins sont-ils plus heureux ; on les paie grassement, même lorsqu'ils tuent leur malade : mais dans cette affaire-ci l'on m'oblige pour guérir le mien de me fouetter jusqu'au sang, et cette cure si pénible doit rester sans récompense.

— Ah! mon fils, que ne parles-tu? Si j'avois pensé qu'un honnête salaire pouvoit te déterminer à ce que j'attends de toi, depuis long-temps je te l'aurois offert. Tu n'as qu'à régler toi-même le prix que tu mets à chaque coup de fouet, t'en payer d'avance sur l'argent que tu me gardes, et te mettre de suite à l'ouvrage.

Ces paroles firent ouvrir les yeux et les oreilles à Sancho. Il résolut de se fouetter tout de bon pour augmenter le petit trésor qu'il rapportoit à sa femme. Monsieur, reprit-il, voilà qui est dit; je vais vous donner satisfaction. Ne me croyez pas cependant trop intéressé; je suis pere de famille, et c'est pour mes enfants que je travaille. Voyons, que me donnerez-vous pour trois mille trois cents coups de fouet? je ne parle pas des cinq que je pourrois en rabattre; je veux faire bien les choses, et ces cinq-là déja reçus iront par-dessus le marché. — Mon cher ami, si le prix du remede devoit être proportionné à celle que tu vas guérir, le trésor

de Venise et les mines du Potose ne pourroient pas te payer. Mais je m'en rapporte à ta bonne foi : vois ce qui me reste d'argent, et prends ce que tu voudras. — En conscience, mon cher maître, je ne peux pas faire ce que vous desirez à moins d'un quart de réau par coup : soyez certain qu'à tout autre j'en demanderois davantage. Ainsi donc les trois mille coups de fouet valent d'abord sept cents cinquante réaux, auxquels il faut en joindre soixante-quinze pour les trois cents autres : total, huit cents vingt-cinq réaux. Et je vous assure que c'est marché donné; car je compte m'étriller de maniere que l'on puisse dire aux envieux de ma petite fortune, Celui-là ne l'a pas volée... Suffit, vous serez content. —Oh! je le suis déja, Sancho, Sancho mon ami, Sancho de mon cœur! ma vie entiere ne pourra suffire à te prouver ma reconnoissance. Si, comme je n'en doute point, Dulcinée reprend ses attraits, je ne me plaindrai plus du sort, je bénirai ma défaite, je rendrai

grace sur-tout à ta générosité. Quand commences-tu, mon fils? Pour accélérer cet instant, je veux ajouter cent réaux. —Quand, monsieur? cette nuit sans faute; et tout-à-l'heure, puisque j'y suis.

Il court aussitôt prendre les licous de l'âne et de Rossinante, les joint ensemble pour en faire un fouet, et s'éloigne d'une vingtaine de pas, résolu de terminer la douloureuse pénitence. Don Quichotte, qui le vit aller d'un air si déterminé, ne put s'empêcher de lui dire: Mon ami, je te recommande de ne pas te mettre en pieces; ne frappe pas de maniere que ta vie soit en danger; ménage-toi, je te supplie; ne jette pas d'abord tout ton feu. Je crains que tu n'en fasses trop; et je vais compter avec attention pour t'arrêter dès qu'il sera temps. Comptez, comptez, si vous voulez, répond l'écuyer en se déshabillant; j'espere ne pas me tuer, mais je n'irai pas de main morte.

A ces mots, sur son dos tout nu, il s'applique deux coups vigoureux, qui lui

font pousser un cri. Plein de courage, il redouble; mais il ne put jamais passer le sixieme. Ah! monsieur, s'écria-t-il en s'arrêtant, j'ai fait un marché de dupe; cela vaut au moins le demi-réau. — Eh bien! mon ami, tu l'auras, répond le héros généreux. Sancho reprend alors de la force; mais le frippon, au lieu de faire tomber les coups sur ses épaules, les applique sur les arbres dont il étoit environné. Se trouvant mieux de cette maniere d'accomplir la pénitence, il ne s'arrête plus un moment, frappe, refrappe à tour de bras, en poussant de si profonds soupirs qu'on l'auroit cru prêt à rendre l'ame. Don Quichotte, tout attendri, lui crioit: Mon fils, mon cher fils, arrête, arrête; en voilà bien assez pour une fois: j'en ai compté plus de mille. Tu te martyrises, mon enfant. Non, répondoit l'écuyer, je me sens en train, je veux en finir, et ne pas voler mon salaire. Battons le fer tandis qu'il est chaud; faisons moudre le moulin à présent que la meule

est piquée : sur-tout n'approchez point, monsieur ; je vais encore m'en donner un mille ; le surplus ne sera qu'un jeu. Il redouble alors de fureur, et frappe si vivement qu'il ne restoit pas un pouce d'écorce aux malheureux arbres qu'il avoit choisis. Enfin, poussant un cri terrible en appliquant le plus fort de ses coups : C'est ici, dit-il, que périt Samson. Et il se laisse tomber sur la terre.

Don Quichotte effrayé se presse d'accourir, et de lui arracher son fouet. Je te défends de continuer, lui dit-il les larmes aux yeux ; songe, songe, mon cher ami, que ta vie est nécessaire à ta femme, à tes enfants ; conserve-toi pour eux, je t'en prie ; et que Dulcinée attende que tes forces soient revenues. Puisque vous le voulez, répond Sancho, je renverrai jusqu'à demain la fin de cette grande affaire. Prêtez-moi seulement votre manteau, pour m'empêcher de me refroidir au milieu de ma sueur. Notre héros se hâta d'envelopper son écuyer, qui, s'appuyant

contre un tronc de chêne, s'endormit bientôt d'un profond sommeil.

Le lendemain au point du jour tous deux se remirent en route. Don Quichotte osoit à peine demander à Sancho comment il se trouvoit. Celui-ci, sans entrer dans des explications, pria seulement son maître de ne point passer la nuit dans un village, parcequ'il avoit pris la ferme résolution d'achever la pénitence, et qu'il aimoit mieux la finir en plein air, sur-tout dans un bois, où la seule vue des arbres sembloit soulager sa douleur. Don Quichotte y consentit, le remercia mille fois, et s'arrêta le même soir dans une grande forêt, où Sancho, toujours aux dépens, non de ses épaules, mais des hêtres, parvint enfin, sans trop de travail, à terminer l'enchantement de Dulcinée, dont lui seul avoit été l'inventeur.

CHAPITRE LV.

Arrivée de don Quichotte chez lui; sa maladie, et sa mort.

Notre héros, transporté de joie en pensant que le tendre objet de ses fideles amours venoit de reprendre tous ses attraits, attendoit impatiemment l'aurore, et ne doutoit point que ses premiers rayons ne lui fissent voir Dulcinée. L'aurore parut sans cette belle; don Quichotte surpris continua son chemin, en regardant de tous côtés si Dulcinée n'arrivoit pas. A chaque femme qu'il rencontroit, son cœur battoit avec violence; il accouroit vers elle rempli d'espoir; la voyageuse passoit sans rien dire, et don Quichotte soupiroit douloureusement. Deux jours s'écoulerent ainsi: nos héros arriverent enfin sur le haut d'une colline, d'où ils découvrirent leur village. A cette vue,

Sancho se mit à genoux : Ô ma chere patrie, s'écria-t-il, tu vas revoir ton fils Sancho, non bien riche, mais bien étrillé ! reçois-le dans ton sein, ainsi que son maître, le valeureux don Quichotte, qui revient à la vérité vaincu, mais dont le nom n'en fera pas moins et ton honneur et ta gloire.

Don Quichotte dit à son écuyer de se lever, et tous deux entrerent dans le village. Les premieres personnes qu'ils rencontrerent furent le curé et le bachelier Carrasco, qui sortoient pour se promener : à peine eurent-ils reconnu leur ancien ami, qu'ils vinrent à lui les bras ouverts. Don Quichotte descendit de cheval, les serra contre sa poitrine, et, les tenant tous deux par la main, prit le chemin de sa maison, suivi d'une foule d'enfants qui crioient de toutes leurs forces : Voici le seigneur don Quichotte ! voici le bon Sancho Pança ! Venez, venez, madame Thérese. Thérese accourt à demi-vêtue, avec sa fille Sanchette ; et, ne

voyant pas son mari dans l'équipage d'un gouverneur : Qu'est-ce ci, dit-elle, mon homme? où est donc votre carrosse? où sont vos gens et votre équipage? je crois, par ma foi, que tu es à pied. Oui, femme, lui répond Sancho; mais tu peux toujours m'embrasser, car je t'apporte de l'argent, et de l'argent bien gagné, je t'assure. — Ah! mon ami, mon bon ami! que je suis aise de te revoir! Je te trouve engraissé, mon fils. Embrasse donc ta fille Sanchette, qui t'attendoit comme on attend la rosée du printemps. Viens, viens vîte à notre maison; nous avons, j'espere, bien des choses à dire. A ces mots la mere et la fille prennent Sancho par dessous le bras, son âne par le licol, et les emmenent en les baisant tous deux.

La gouvernante et la niece, sorties pour recevoir don Quichotte, firent éclater des transports de joie qui toucherent notre héros. Il se pressa de leur raconter comment il avoit été vaincu, et com-

ment il avoit juré de ne porter les armes d'une année. Le bachelier et le curé s'efforcerent en vain de le consoler ; rien ne put éclaircir la sombre tristesse qui se lisoit sur son visage. Ses deux amis le quitterent en lui recommandant de veiller sur sa santé, de songer à se distraire; ce qu'il promit d'un air sérieux. La gouvernante lui donna de longs et sages conseils, qu'il écouta sans répondre ; et sa mélancolie augmenta le soir et le lendemain.

Quelques jours se passerent ainsi : le silencieux don Quichotte sembloit ne prendre intérêt à rien ; l'appétit, le sommeil, l'avoient abandonné. Sans se plaindre, sans marquer d'humeur, il cherchoit la solitude, rêvoit, méditoit sans cesse, et cachoit avec soin les pleurs qui souvent bordoient ses paupieres. Le seul Sancho, lorsqu'il venoit le voir, lui causoit encore un léger sourire; mais c'étoit son unique réponse aux plaisanteries de son écuyer.

Hélas ! les malheureux humains, quel-

que distingués qu'ils soient par leur grandeur, par leur gloire, par les dons de la nature, marchent toujours d'un pas rapide vers la tombe qui les attend. Don Quichotte étoit près d'y descendre : soit que son heure fût venue, soit que le chagrin l'eût avancée, il fut pris d'une fievre ardente qui le força de garder le lit. Pendant tout le temps de sa maladie, le curé, maître Nicolas et Carrasco ne quitterent point leur ami; le bon Sancho, triste, inquiet, ne sortit pas de sa chambre. On envoya chercher un médecin, qui jugea que la mélancolie étoit la seule cause du mal. Sancho, malgré sa douleur sincere, redoubla d'efforts pour égayer son maître; il lui parla de leur projet de se faire tous deux bergers, du plaisir qu'ils auroient bientôt à jouer ensemble de la musette; il ajouta qu'il venoit d'acheter pour garder leurs troupeaux futurs deux superbes chiens, dont l'un s'appeloit Barsino, et l'autre Butron. Le malade l'écoutoit, le regardoit tendrement, et, par son regard, lui faisoit com-

prendre qu'il pénétroit sa bonne intention.

Le mal fit bientôt des progrès : le médecin, au bout de six jours, ne donnoit guere d'espérance. Don Quichotte sentoit son état; il pria qu'on le laissât seul, parcequ'il vouloit dormir : ce sommeil dura près de sept heures. La gouvernante et la niece le pleuroient déja comme mort; mais tout-à-coup don Quichotte réveillé les appelle : Mes cheres filles, dit-il, rendez grace au Dieu tout-puissant, dont l'infatigable miséricorde vient de m'accorder aujourd'hui le plus signalé des bienfaits. Mon cher oncle, répondit sa niece, que veut dire votre seigneurie? et quel est ce nouveau bienfait? Ma niece, reprit-il doucement, c'est le bien le plus précieux à l'homme, celui qui seul peut lui procurer un peu de repos dans cette misérable vie, et le mettre à même d'obtenir dans l'autre la récompense des vertus. Ce bien si cher, c'est la raison : je l'avois perdue, ma niece, en employant mes trop



Mes amis, reprit le mourant, je vous demandois .... je ne suis plus don Quichotte de la Manche.

Lebarbier Inv. Coiny S.

longs loisirs à des lectures insensées; le ciel me la rend aujourd'hui ; je n'en jouirai pas long-temps ; ma reconnoissance n'en est pas moins vive. Je veux profiter du moins de ces courts moments, les seuls que je puisse compter dans ma vie, pour réparer autant qu'il est en moi les erreurs de mon long égarement, pour faire le bien que je n'ai pas fait. Appelez donc, je vous prie, mon ami monsieur le curé, le bachelier Samson, maître Nicolas, et le fidele Sancho, à qui je dois demander pardon de lui avoir fait partager mon délire.

Comme il achevoit ces paroles, ils arriverent tous quatre. Mes amis, reprit le mourant, je vous demandois, je vous desirois. Hâtez-vous de me féliciter de ce que je ne suis plus don Quichotte de la Manche; je suis Alonzo Quixano, que l'on surnommoit autrefois *le Bon*. Cessez, cessez de voir en moi l'imitateur d'Amadis, de Galaor, de ces héros imaginaires que mon extravagance avoit pris pour

modeles; n'y voyez que votre voisin, votre fidele ami, votre frere, dont le foible esprit, long-temps aliéné, retrouve à sa derniere heure assez de raison pour se repentir. Profitons-en, monsieur le curé; daignez entendre l'aveu de mes fautes. Et vous, messieurs, pendant ce temps, faites venir, s'il vous plaît, un notaire pour qu'il écrive mes dernieres volontés.

On l'écoutoit en silence, on se regardoit avec surprise et douleur. Sancho, qui jusqu'à ce moment n'avoit pu croire son maître en danger, tombe à genoux auprès du lit, et se met à fondre en larmes. Le malade, lui tendant la main, le pria de le laisser avec monsieur le curé. Sa confession ne fut pas longue; hélas! son cœur étoit si pur! Lui-même rappela tout le monde: la gouvernante, la niece, arriverent en poussant des cris: don Quichotte les consola. Lorsque le notaire fut venu, il lui dit de commencer son testament dans les formes ordinaires; ensuite,

rassemblant le peu de forces qui lui restoient, il se souleva, s'assit sur son lit, et, d'une voix foible, dicta ces paroles :

Je laisse à mon ami Sancho Pança, que j'appelois mon écuyer dans le temps de ma folie, deux cents écus que l'on prendra sur le plus clair de mon bien ; de plus tout l'argent que je lui confiai lorsque nous partîmes ensemble, défendant à mes héritiers de lui en demander jamais compte, et ne regrettant des extravagances dont il a si souvent été le témoin, que l'espoir qu'elles me donnoient de lui faire une grande fortune.

Non, monsieur, interrompt Sancho en pleurant, et voulant empêcher le notaire d'écrire, non, monsieur, vous ne mourrez point ; il n'est pas possible que vous mouriez. Suivez mes conseils, mon cher maître : vivez, vivez, et bannissez ce noir chagrin qui seul vous met dans l'état où vous êtes. Je ferai tout ce que vous voudrez, nous irons où il vous plaira ; berger, chevalier, écuyer, tout

m'est égal pourvu que je sois avec vous. Je recommencerai, s'il le faut, à désenchanter Dulcinée; si vous ne pouvez pas vous consoler du malheur d'avoir été vaincu, je dirai que c'est ma faute; je déclarerai, j'affirmerai par serment que j'avois mal sanglé Rossinante, que c'est à moi seul que l'on doit s'en prendre, et que jamais....

Bien obligé, mon pauvre Sancho, interrompt doucement le malade : tu m'as vu si long-temps insensé, que tu dois ne pas croire encore que je sois devenu sage. Oublions nos vieilles erreurs, sans oublier notre vieille amitié : c'est toujours ton ami qui t'écoute, mais ce n'est plus don Quichotte; et, pour me servir avec toi d'un de ces proverbes que tu aimois tant, je te dirai que les oiseaux de l'an passé ne se trouvent plus dans le nid. Laisse-moi continuer, mon enfant, et reçois mon tendre regret de ne pouvoir te faire plus de bien.

Il institue alors pour son héritiere An-

tonine Quixana sa niece, à la charge de payer une pension à son ancienne gouvernante, et de faire quelques présents qu'il indiqua, comme des gages d'amitié, au bachelier Carrasco, à maître Nicolas, à monsieur le curé, qu'il nomma son exécuteur testamentaire. Il finit par demander pardon des mauvais exemples qu'il avoit pu donner lorsqu'il étoit privé de sa raison, ajoutant qu'il se reprochoit sur-tout d'avoir fourni, sans s'en douter, à certain continuateur de l'histoire de don Quichotte l'occasion de mettre au jour le plus sot, le plus mauvais livre qu'on eût encore imprimé.

Aussitôt que le notaire eut achevé ses tristes fonctions, don Quichotte pria monsieur le curé d'aller chercher les sacrements : il les reçut avec une piété, une résignation, une ferveur, qui édifierent tout le monde; et, le soir, étant retombé dans une grande foiblesse, il rendit son ame à Dieu.

Ainsi finit le héros de la Manche,

dont Benengeli n'a pas voulu nommer la patrie, afin que toutes les villes, tous les bourgs, tous les villages de ce célebre pays, se disputassent l'honneur de lui avoir donné la naissance: il ne s'est pas non plus étendu sur les regrets, sur la douleur de Sancho, de la gouvernante, de la niece, de tous les amis de cet homme si vertueux et si bon. On lui fit beaucoup d'épitaphes: voici la seule qui soit restée; elle est de Samson Carrasco:

Passant, ici repose un héros fier et doux
Dont les nobles vertus égaloient le courage:
Hélas! s'il n'eût été le plus charmant des fous,
On eût trouvé dans lui des humains le plus sage.

Après ces vers, le sage cid Hamet Benengeli termine son long ouvrage en s'adressant à sa plume. Ô ma chere plume, dit-il, toi que j'ai bien ou mal taillée, je te quitte et je t'attache avec une chaîne d'airain: je tremble que la gloire que tu dois me procurer ne soit

quelque jour obscurcie par de présomptueux historiens, qui oseront te reprendre et te profaner. Dis-leur que pour toi seule est né don Quichotte, que toi seule fus faite pour lui : dis-leur que ce héros est mort, qu'ils laissent en paix sa cendre; et s'ils vouloient t'obliger à le tirer du tombeau, à lui faire faire de nouvelles campagnes, brise-toi dans leurs mains grossieres, force-les d'écrire leurs sottises avec une plume d'oison. Quant à moi, ma tâche est finie. Je ne voulois que rendre ridicules les insipides livres de chevalerie : c'en est fait; mon don Quichotte leur a donné le coup de la mort. Je suis content : je te dis adieu.

FIN.

TABLE

DES CHAPITRES

CONTENUS

DANS CE VOLUME.

CHAPITRE XXI.

CHAPITRE XXII,

CHAPITRE XXIII.

CHAPITRE XXIV.

CHAPITRE XXV.

CHAPITRE XXVI.

CHAPITRE XXVII.

CHAPITRE XXVIII,

CHAPITRE XXIX.

CHAPITRE XXX.

CHAPITRE XXXI.

CHAPITRE XXXII.

CHAPITRE XXXIII.

CHAPITRE XXXIV.

CHAPITRE XXXV.

CHAPITRE XXXVI.

CHAPITRE XXXVII.

CHAPITRE XXXVIII.

CHAPITRE XXXIX.

CHAPITRE XL.

CHAPITRE XLI.

CHAPITRE XLII.

CHAPITRE XLIII.

CHAPITRE XLIV.

CHAPITRE XLV.

CHAPITRE XLVI.

CHAPITRE XLVII.

CHAPITRE XLVIII.

CHAPITRE XLIX.

CHAPITRE L.

CHAPITRE LI.

CHAPITRE LII.

CHAPITRE LIII.

CHAPITRE LIV.

FIN DE LA TABLE.

